

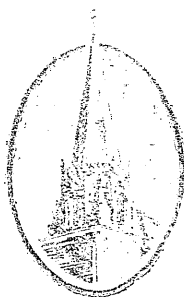
BX
4705
M12D4

"MOINES ET MONASTÈRES"

UN MOINE ET UN SAVANT
DOM JEAN MABILLON

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR
(1632-1707)

PAR
LÉON DERIES



ABBAYE SAINT-MARTIN DE LIGUGÉ

The University of Chicago
Libraries



3

UN MOINE ET UN SAVANT
DOM JEAN MABILLON

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 800 EXEMPLAIRES
DONT 20 DE LUXE NUMÉROTÉS DE 1 A 20
PAR E. AUBIN & FILS, A LIGUGÉ, LE 25 SEPTEMBRE 1932.





Itali. pinx.

Leur.culp.

Cet air simple et modeste où rien n'est affecté,
 T'offre de MABILLON l'exacte ressemblance ;
 Et dans un trésor de science ,
 Un prodige d'humilité .

Besquillon

Il mourut le 27. Décembre 1707. âgé de 70. ans .
 Chez Berex rue d'Acquer .

“ MOINES ET MONASTÈRES ”

IO

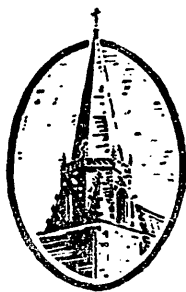
UN MOINE ET UN SAVANT
DOM JEAN MABILLON

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR
(1632-1707)

PAR

LÉON DIERES

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



B. — BIOGRAPHIES

ABBAYE SAINT-MARTIN DE LIGUGÉ
(VIENNE) 1932 FRANCE



Halle pinx.

Lec. scul.

*Cet air simple et modeste, on rien n'est affecté,
L'effire de MABILLON l'exacte ressemblance ;
Et dans un trésor de sciences,
Un prodige d'humilité.*

Roseguillon

Il mourut le 27. Décembre 1707. âgé de 70. ans.

Chez Borey, rue d'Acquet.

“ MOINES ET MONASTÈRES ”

IO

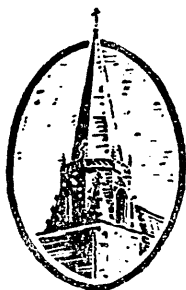
UN MOINE ET UN SAVANT
DOM JEAN MABILLON

RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR
(1632-1707)

PAR

LÉON DERIES

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ



B. — BIOGRAPHIES

ABBAYE SAINT-MARTIN DE LIGUGÉ
(VIENNE) 1932 FRANCE

BX4705
M12D4

A LA MÉMOIRE
DE
DOM JEAN MABILLON,
RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS,
NÉ A SAINT-PIERREMONT (MARNE),
LE 23 NOVEMBRE 1632
QUI A ILLUSTRÉ LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR
PAR SA SCIENCE ET SA PIÉTÉ.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

- ARCHIVES DE LA FRANCE MONASTIQUE : Tome V, *Mélanges et Documents publiés à l'occasion du II^e Centenaire de la mort de Mabillon*. — Ligugé-Paris, 1908.
- BROGLIE (Emmanuel de) : *Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés à la fin du dix-septième siècle*. — Paris, Picard, 1892.
- GIGAS : *Lettres des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur (1652-1741)*. — Paris, Picard, 1892.
- JADART (Henri) : *Dom Jean Mabillon : Étude suivie de documents sur sa vie, ses œuvres, sa mémoire*. — Reims, Deligne et Renard, 1879.
- LECLERCQ (Dom Henry) : *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, tome X, article *Mabillon*.
- MABILLON (Dom Jean) : *Œuvres complètes*.
- RUINART (Dom Thierry) : *Abrégé de la Vie de Dom Jean Mabillon*. — Paris, Muguet, 1709.
- TASSIN (Dom) : *Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*. Paris, Humblot, 1770.
- VALERY : *Correspondance Inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie*. — Paris, Guilbert, 1847.
- VANEL (Abbé). — *Les Bénédictins de Saint-Maur à Saint-Germain des Prés. Nécrologe de l'Abbaye*. — Paris, Champion, 1896.
-

PRÉFACE

Ce n'est pas une statue en pied ni même un buste taillés dans le marbre ou coulés en bronze, mais un modeste médaillon à l'effigie de Dom Jean Mabillon que je viens présenter dans cette galerie monastique. Le troisième Centenaire de la naissance du grand bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur qui, le 23 novembre prochain, sera célébré à la fois par le monde religieux et par le monde érudit en de communs sentiments d'admiration, de respect et de reconnaissance, expliquera lui-même mon désir de n'y pas rester étranger.

Un moine et un savant, Dom Jean Mabillon ne fut pas autre chose, n'ayant pas voulu être autre chose. Il fut entièrement l'un et l'autre sans que sa piété enlevât quoi que ce soit à sa science, non plus que sa science à sa piété, par un double exemple qui entraîne tous les suffrages et s'impose à toutes les imitations.

Nulle vie ne fut plus simple ni plus unie que la sienne, ainsi que le sont pour l'ordinaire les vies des

érudits de tous les pays et de tous les temps, de ceux qui sont étrangers au cloître et à plus forte raison de ceux qui, au fond d'un monastère, dans une cellule, ont allié l'étude à la prière sous le signe de la paix.

Il est certaines âmes difficiles à saisir, même par les psychologues les plus avertis, parce que, dans leurs profondeurs mystérieuses, il existe d'impénétrables replis. Telle est l'âme d'un Rancé. Celle de Dom Mabillon n'est pas de ce nombre. Parfaite est sa limpidité, celle d'une source infiniment pure qui jaillit d'un roc alpestre ou pyrénéen, et l'on voit à travers comme à travers un pur cristal.

Si dans la poitrine, sous le noir scapulaire, battait un cœur sensible et généreux, à l'abri du front veillait un esprit puissant, patient, précis, méthodique. A son service cet esprit avait de plus une infailible mémoire où il y avait une place pour chaque chose et où chaque chose était à sa place.

Prodigieux fut le labeur de Dom Mabillon, un labeur de chaque jour qui fut en même temps le labeur de toute une existence. Nulle épithète n'est capable de nous en donner une idée, aujourd'hui surtout que la vertu représentative et évocatrice des épithètes s'est perdue par l'abus qu'on en fait. Dresser la liste de ses ouvrages et la mettre sous les yeux avec leurs titres n'est pas suffisant. Il serait nécessaire de se rendre compte du contenu de chacun d'eux, et, pour ce faire, de pénétrer dans une de ces bibliothèques qui, depuis la Révolution, sont devenues les héritières et les gar-

diennes des trésors bibliographiques des défunts monastères. Là même, il ne suffirait pas de compter, de mesurer et de peser les in-folio et les in-quarto dont nous ne connaissons plus l'usage, il y aurait à en parcourir les tables, les têtes de chapitre, et surtout à en lire les préfaces. Ce n'est pas tout. On devrait encore et enfin, si ce n'était trop demander, inviter les actuels disciples et continuateurs du maître d'antan, à analyser non pas toutes ses œuvres, mais une seule même de ses œuvres.

D'infinies richesses sont là dans ces mines de l'érudition, et elles gisent insoupçonnées, pareilles à ces dépôts carbonifères ou métallurgiques formés au fond des entrailles de la terre par les siècles de la préhistoire. Elles ont été recueillies non pas seulement en France, mais dans l'Europe entière, tantôt directement par le prospecteur lui-même avec un ou deux compagnons de route, tantôt indirectement par l'intermédiaire d'une foule de collaborateurs anonymes, les religieux confrères disséminés dans tous les monastères où se pratique fraternellement l'entraide scientifique.

Des auxiliaires, Dom Mabillon en eut, en effet, un grand nombre, et il en eut un peu partout, et ce n'est nullement le diminuer que de reconnaître que certains de ses collaborateurs, ses disciples d'ailleurs, devinrent presque ses égaux en devenant ses continuateurs. Il n'était pas Atlas, et Atlas lui-même n'eût pas été capable de porter ce monde d'un nouveau genre. Il a usé et bénéficié d'une admirable organisation des investi-

gations historiques qui a disparu avec l'ancienne Congrégation de Saint-Maur lorsque les lois révolutionnaires la condamnèrent à la disparition.

A un général en chef à la tête d'une armée, un état-major est nécessaire, sans parler de tous les officiers supérieurs, des officiers subalternes et des sous-officiers qui composeront les cadres de cette armée. Il n'en reste pas moins que les Joffre, les Foch, les Pétain, ont été des « animateurs ». *Mens agit molem*. Dom Mabillon fut lui aussi un « animateur ».

De Mabillon, nous n'en avons plus, sauf peut-être un Hippolyte Taine, *mutatis mutandis*, et nous ne pouvons plus en avoir. Ce n'est pas que, laïques ou non laïques, les bénédictins nous fassent défaut ainsi que les établissements pour les former. Il en existe. Il en naît même tous les jours et l'on en trouve dans les berceaux pour remplacer ceux qui s'en sont allés ou qui s'en iront. Mais autour d'eux il ne se rencontre aucune institution, soit publique, relevant de l'État, soit privée, relevant de l'Église, pour leur permettre d'édifier des monuments comparables à ceux des *Acta Sanctorum*, des *Analecta* et du *Re Diplomatica*. Et bien d'autres conditions, les unes d'ordre matériel, les autres d'ordre social, certaines d'un ordre mystique, ne se présentent plus.

Nos historiens contemporains sont des isolés, et ils travaillent en plein désert, sans assistance, aux prises avec toutes les difficultés de la vie. Aucun programme d'ensemble ne leur a été tracé. Chacun va où il veut

au gré de ses goûts, de son caprice, avec les suggestions du hasard. De là une immense déperdition de forces. A une époque de rationalisation, de standardisation et de taylorisation de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, seules les sciences, et parmi les sciences la science historique, restent abandonnées à elles-mêmes. Et voilà pourquoi, s'il y a des Tocqueville, des Sorel, des Vandal, des Taine, des de La Gorce, il n'y a plus de Mabillon.

On ne fait rien avec rien, et, pour composer cette biographie, il m'a fallu des matériaux. Ils ne m'ont pas manqué : les uns très anciens, comme l'introuvable biographie de frère Jean par son intime et inconsolable ami Dom Thierry Ruinart ; les autres très modernes, comme le beau livre de M. Emmanuel de Broglie, certain d'hier même, comme l'article de Dom Henry Leclercq dans le tome X du *Grand Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, publié sous la haute direction du Rme Dom Cabrol, abbé de Farnborough.

En d'amicales conversations, le R. P. Dom Dubourg de l'abbaye Sainte-Marie de Paris et le R. P. Dom Heurtebize de l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes m'ont glissé à l'oreille avec un sourire des conseils discrets dont j'ai fait mon profit. Je tiens à les remercier l'un et l'autre, ainsi que le R. P. Dom Charvin de l'abbaye Saint-Martin de Ligugé. Sans sa bienveillante hospitalité toute bénédictine, je risquais fort d'errer sans asile, de porte en porte, en chemineau, ce livre à la main.

J'aime à dater de Solesmes ce feuillet liminaire. C'est

qu'à Solesmes, sur les bords fleuris de la Sarthe, il a été écrit, ainsi que plus d'une des pages qui le suivent. C'est aussi que l'ombre de Dom Jean Mabillon, qui n'a pas cessé de visiter les monastères de la Congrégation de Saint-Maur, revient souvent dans celui-ci. Plus d'une fois, je ne crois point me tromper, je l'ai entrevue dans une stalle du chœur, à une table du Scriptorium, ou entre les travées de la bibliothèque, ici même, et ailleurs.

Abbaye de Solesmes,
le 14 mai 1932 (vigile de la Pentecôte).

LÉON DERIES.

CHAPITRE I

L'Abbaye de Saint-Germain des Prés chef-lieu de la Congrégation de Saint-Maur

D E la grande abbaye bénédictine de Saint-Germain des Prés telle qu'elle existait au XVII^e et au XVIII^e siècle, il ne subsiste plus que son église devenue église paroissiale et son logis abbatial converti de nos jours en établissement de commerce. Des noms vétustes et parfois même un peu étranges, comme ceux de l'Echaudé, des Canettes, des Deux-Anges, du Four, de Cassette, auxquels se mêlent les noms de Saint-Benoît, de Mabillon et du cardinal de Furstenberg, rappellent seuls, sur les plaques des rues, le lointain passé d'avant la Révolution. Tout le reste a disparu avec les moines.

C'est désormais à l'imagination qu'avec l'aide des magnifiques gravures de l'*Histoire de Saint-Germain des Prés* de Dom Bouillart, et de la *Topographie du Bourg Saint-Germain* par Fleury et Tisserand et dans l'*Historique du Vieux Paris* qu'il faut demander de ressusciter sous nos yeux cette cité religieuse.

An milieu d'une vaste enceinte quadrangulaire, avec des tours aux angles, des tourelles ou échauguettes en encorbellement, de hautes et larges portes garnies de hermes et

précédées de ponts-levis, s'élèvent symétriquement des bâtiments de toute taille et de toute destination, que séparent des cours et des jardins. Ici, c'est la merveilleuse chapelle de la Vierge à la délicate structure. Là, c'est le cloître, et, au-dessus de lui, le dortoir, la bibliothèque. Ailleurs sont dispersées les diverses annexes, hôtellerie, communs, magasins de toute nature, sans oublier la prison, de sinistre mémoire. Faute d'entretien, l'enceinte a cessé d'être ce qu'elle était naguère, mais elle n'a plus à redouter les invasions des pirates normands, au temps où ils remontaient la Seine et obligeaient à chercher au loin un asile plus sûr pour les reliques vénérées de sainte Geneviève.

Si les artistes admiraient l'église renommée pour ses mausolées, les érudits étaient en extase devant sa bibliothèque.

« Saint-Germain et Saint-Victor
Vallent bien plus que de l'or. »

disait un distique rimé.

Livres et manuscrits, sans compter les estampes et les médailles rassemblées à part dans des cabinets, étaient en étages superposés rangés dans une galerie de 160 pieds, c'est-à-dire de près de 50 mètres de long. Ses armoires, en chêne sculpté avec art, étaient surmontées de toute une série de portraits représentant les plus remarquables personnages de l'Ordre de Saint-Benoît. On voyait aussi un peu partout des bas-reliefs, des bustes, entre autres ceux de Boileau et d'Antoine Arnauld. L'entrée de cette cité des livres, aux pilastres élégants dominés par une corniche non moins élégante, était digne de la Cité de Dieu et de ses hôtes.

Autres temps, autres mœurs monastiques aussi bien qu'autres mœurs séculières. A côté de ce qui demeure parce qu'il doit demeurer, il y a ce qui change parce qu'il ne saurait ne pas changer. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés,

depuis sa fondation par le roi mérovingien Childeberrt, avait conformé et adapté ses destinées aux métamorphoses de Paris. Non seulement le bourg Saint-Germain qui n'était plus un village, mais le faubourg qui n'était plus une campagne, avait cessé depuis longtemps d'exiger de la main-d'œuvre rustique. Là comme ailleurs, il n'y avait plus rien à défricher. L'imprimerie, d'autre part, était inventée et l'âge des manuscrits avec leurs enluminures était un âge périmé.

Les guerres de religion, en même temps qu'elles avaient divisé les esprits, opposé les croyances, avaient altéré les mœurs. L'oisiveté, avec tout ce qu'elle entraîne à sa suite, avait envahi les monastères de l'Ordre de Saint-Benoît comme ceux des autres Ordres. L'une des grandes œuvres, une des œuvres les plus nécessaires à la fois de la papauté et de la monarchie, avait été, dès le début du XVII^e siècle, d'opérer une réforme monastique générale. Deux observances, la Commune Observance avec ses tempéraments, ses adoucissements, ses concessions, et la Stricte Observance avec ses rigueurs et ses austérités, étaient aux prises à peu près partout.

En Lorraine, sous la bannière de saint Benoît, une congrégation s'était fondée qui rapidement avait grandi, prospéré et prolifié, la Congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Bel arbre aux jeunes racines saines et vigoureuses, elle pouvait abriter de ses rameaux tout un peuple de moines.

Mais cet arbre, il s'agissait de le transporter au loin dans des provinces françaises trop distantes. C'était une opération difficile. On se contenta d'exporter des semences. Elles germèrent successivement dans diverses abbayes bénédictines, telles que celles de Limoges, de Meaux, de Jumièges, de Reims, des Blancs-Manteaux à Paris. Telle fut la floraison qu'en 1618 il y avait en France une nouvelle Congrégation

régénérée, la Congrégation dite de Saint-Maur, parce qu'elle avait adopté ce saint pour patron, dotée d'un statut légal par lettres patentes de Sa Majesté. L'entrée de l'abbaye de Saint-Denis se fit attendre jusqu'à 1633; celle de Saint-Germain des Prés eut lieu en 1631.

A la jeune Congrégation dont le nombre des filiales n'allait cesser de s'accroître, il fallait un chef-lieu. Ce fut Saint-Germain des Prés qui, naturellement, le devint en raison de sa situation et de son importance.

L'abbaye était alors soumise à la « Commende ». Ses abbés commendataires, logés à part dans un hôtel spécial, comme tous les abbés du même genre, n'appartenaient nullement à l'ordre et ne vivaient pas de la vie monastique. Ils touchaient les revenus sans même résider la plupart du temps et ne faisaient en grande pompe que de rares apparitions. Ils restaient étrangers aux affaires intérieures dont la direction appartenait à un prieur.

De 1623 à 1714, dans l'espace d'un siècle, on compta quatre abbés commendataires : le duc de Bouillon, Jean-Casimir, roi de Pologne, le cardinal de Furstenberg et le cardinal d'Estrées.

Henri de Bourbon, duc de Verneuil, était un bâtard d'Henri IV qui, dès l'âge de six ans, avait été comblé de bénéfices, était devenu évêque de Metz, quoique simple tonsuré, puis, plus tard, avait été fait pair de France, chargé d'une ambassade en Angleterre et nommé gouverneur du Languedoc. Il s'était marié à 67 ans et, lors de son mariage, avait résigné tous ses bénéfices, y compris l'abbaye.

Jean-Casimir, roi de Pologne, son successeur, ne fut pas un abbé moins inattendu. Dans sa jeunesse il avait embrassé la carrière ecclésiastique, s'était fait jésuite, de simple jésuite était devenu cardinal, de cardinal, roi de Pologne à la mort du roi son frère, dont il dut épouser la veuve, c'est-à-dire sa propre belle-sœur. A la mort de sa

femme, Marie de Gonzague, il abdiqua, vint habiter la France et, à titre de compensation de son trône, reçut l'abbaye, qu'il édifia d'ailleurs par sa dévotion.

Ce fut un prince allemand, doté du titre de landgrave, le cardinal de Furstenberg, qui fut appelé à recueillir la succession abbatiale de cet ancien roi de Pologne. Nul n'était plus richement pourvu d'abbayes par Louis XIV. Saint-Germain des Prés était sa treizième ou sa quatorzième.

Quant au cardinal d'Estrées, le neveu de la fameuse Gabrielle d'Estrées, son père, d'abord évêque de Noyon, avait échangé à vingt-trois ans sa crosse contre une épée. Pour lui, il avait cumulé les dignités d'évêque de Laon, de duc et pair, d'académicien, de cardinal, auxquelles il ajouta finalement celle d'abbé. On ne le voyait que fort rarement aux solennités monastiques, mais il recevait tous les jours plusieurs religieux à sa table et prenait plaisir à leur docte conversation.

Tout en conservant sa personnalité avec son abbé, son prieur, ses officiers, l'abbaye abritait à part le Supérieur général de la Congrégation et les deux assistants chargés de gouverner sous le nom de « Regimen » ou de « Régime » toutes les maisons dispersées dans les provinces. De là sa primauté. D'autre part, Paris, avec sa Sorbonne, son collège de France, sa Bibliothèque royale, ses Écoles et ses Compagnies érudites de tout genre, était le plus grand centre intellectuel du royaume, le foyer des Sciences, des Lettres et des Arts. Nulle cité ne pouvait être plus propice à l'épanouissement d'une société monastique qui, tout en subordonnant l'étude à la religion, par cela seul qu'elle ferait de l'étude une véritable fonction religieuse, allait devenir un remarquable Institut intellectuel.

CHAPITRE II

La science au service de Dieu et de l'Église chez les Mauristes.

L'organisation des études par Dom Tarrisse

TROP longtemps dans le passé on a considéré, ainsi qu'aujourd'hui encore dans le présent on considère, les fils de saint Benoît de la Congrégation de Saint-Maur comme de purs érudits pareils à ceux que forment les Universités, l'École des Chartes, l'École des Hautes-Études, et qui peuplent les diverses sections de l'Institut. On en est arrivé à ne plus voir en eux des religieux, mais des savants, des architectes laïques de l'histoire qui de leurs confrères ne se différencient que par le port de la robe, la vie en commun et le respect d'une règle nécessaire à cette communauté d'existence. Ils personnifient ainsi le labeur littéraire ou historique, un labeur intellectuel sans égal auquel est attachée l'épithète de « bénédictin », mais ils apparaissent à peine comme des serviteurs de Dieu, des ministres du Christ et des ouvriers de l'Église.

Sans nul doute, au cours de la seconde moitié ou même des deux derniers tiers du XVIII^e siècle, et de plus en plus à mesure que l'on se rapproche de la Révolution, les Mauris-

tes ont eux-mêmes plus ou moins contribué à favoriser ce jugement. Ils n'ont cessé, en effet, de se laïciser progressivement dans leurs travaux, et la laïcisation de leurs travaux a entraîné chez plus d'un une laïcisation parallèle, continue et parfois à peu près complète de leur esprit. Au lieu de rester soumis à la règle et de vivre dans la dépendance de leurs chefs, ils s'affranchiront de cette règle et n'obéiront pas toujours à leurs supérieurs. L'État se substituera à l'Église. Ils deviendront de véritables fonctionnaires de Sa Majesté, seront gagés par les États provinciaux et souvent même rétribués par des particuliers pour le classement des chartiers et l'établissement des généalogies. On en verra plus d'un, à ses heures de loisir, lire l'*Encyclopédie* à la place des Saintes Écritures.

Telle n'est point la situation au XVII^e siècle, durant toute cette période qui commence vers 1630 et se termine dans le premier tiers du XVIII^e, entre la mort de Mabillon en 1707, et celle de Bernard de Montfaucon en 1741.

L'« *Opus Dei* », l'œuvre de Dieu, est alors la première, la fondamentale fonction du Religieux bénédictin. A cette œuvre de Dieu il collabore de toutes ses forces par ces magnificences de la liturgie dont la beauté est rehaussée par les douceurs pénétrantes du chant grégorien, par ses méditations, ses oraisons, par tous les exercices et pratiques de la piété. Il y collabore encore par l'austérité de sa vie, par sa pauvreté, par sa discipline. En même temps que pour lui-même il y a une répression des instincts, une domination des passions par la volonté, il y a aussi pour les autres un grand exemple salutaire de possession de soi-même, de respect et d'amour d'un idéal humain. Il y collabore enfin, et d'une manière non moins efficace, par la science, par la science dont la religion demeure l'âme, qui l'oriente, la dirige et la règle sans l'asservir, car la science ne reste pas enfermée dans les monastères, elle se répand

au dehors dans toutes les directions, d'âme en âme, d'esprit en esprit, passant dans les élites et, de là, par lente infiltration, dans les foules.

La véritable piété ne saurait être qu'une piété intelligente, cultivée, consciente d'elle-même, de ses moyens et de ses fins, éclairée par toutes les lumières que sur elle projettent les livres saints, les œuvres des Pères de l'Église, les exemples et les écrits de l'existence des saints et aussi les actes de toutes les générations de fidèles qui, au cours des âges, au dedans et au dehors des monastères, ont parfumé les siècles de la divine odeur de Jésus-Christ. Des historiens, de même que des littérateurs, des linguistes, des humanistes au sens le plus large du mot, les Bénédictins le seront, mais non d'une manière quelconque, d'une manière profane; ils le seront d'une manière religieuse. La science, c'est encore, c'est toujours, quand elle est de la sorte comprise, parce que l'âme le souffle du Saint-Esprit, l'œuvre de Dieu, l'*Opus Dei*.

Ces principes, qui devaient faire entrer dans une voie nouvelle la Congrégation de Saint-Maur dès le début de son institution, étaient ceux de son principal organisateur, Dom Jean-Grégoire Tarrisse. A défaut d'in-folio et d'in-quarto, Dom Tarrisse laissa plus et mieux : le plan d'un magnifique monument qu'allaient construire de remarquables ouvriers. Avant de faire passer ses idées dans les Constitutions, il les avait introduites dans sa propre conduite. Entré tard dans le ministère et dans la vie monastique, après avoir comblé à force d'intelligence et de ténacité les lacunes de son éducation première, il s'était révélé à la fois comme un scrupuleux observateur de l'ascétisme monastique et comme un esprit entreprenant et hardi dans son amour de la science. Modèle d'austérité et de piété, on l'avait vu dans le simple prieuré-cure de ses débuts pratiquant la règle dans toutes ses prescriptions, s'abstenant complète-

ment de viande, usant rarement de poisson, vivant surtout de fruits et de légumes, ne renonçant à aucun jeûne, ne portant point de linge, revêtant sous ses habits un cilice, réduisant ses heures de sommeil au minimum pour faire plus grande la part de la lecture et de la prière.

Après sa profession, placé comme prieur à la tête d'abord de la Daurade à Toulouse, puis de Nouaillé, il avait été élevé au généralat de la Congrégation par le Chapitre de Vendôme, en avril 1636. Le nouveau général tint ses doubles promesses, ses promesses religieuses et ses promesses intellectuelles, les secondes encloses dans les premières, inséparables comme le recto et le verso des feuillets d'un livre.

Visitait-il un monastère — et il considérait comme un devoir de visiter tous ses monastères à l'aurore de la réforme pour en connaître tous les hôtes —, il se comportait saintement au cours de ces visites. Malgré ses nombreuses et absorbantes occupations, il assistait à l'office divin, de nuit comme de jour, participant à tous les exercices de la régularité. Mais en même temps n'échappaient à ses yeux ni les livres, ni les manuscrits. Il s'enquérail de la vie intellectuelle d'un chacun, demandait ce qu'il faisait entre les cérémonies quand s'étaient tus les psaumes et qu'avait cessé la prière. Il aimait à se rendre compte des connaissances acquises et des aptitudes naturelles de chaque moine et le conseillait, le dirigeait quant au parti à en tirer pour Dieu et pour la Sainte Église, car on ne peut toujours ni chanter ni prier, et le travail manuel, s'il occupe les mains, laisse l'esprit abandonné à lui-même. Ainsi naquirent, se précisèrent et se développèrent les directives qui devaient former les Constitutions des Bénédictins de Saint-Maur.

Le moine bénédictin, sans que sa vie spirituelle ait à souffrir de cette acquisition, doit acquérir une haute culture latine. Cette culture consiste d'abord dans la connaissance de la langue. Le latin est la langue universelle de l'Église.

Il est en même temps la langue universelle de la science laïque. C'est en latin que se font, d'une extrémité à l'autre de l'Europe, tous les échanges de pensée et que s'écrivent tous les livres. Il est l'organe de la théologie, de la philosophie, de l'histoire, des Sciences et des Lettres. Comment sans lui lirait-on par exemple saint Augustin en ne se plaçant qu'au seul point de vue religieux? Le grec et même l'hébreu s'y ajouteront, sinon pour tous, du moins pour certains, car le grec est la clef des Évangiles, des Pères de l'Église, et l'hébreu la clef des Saintes Écritures. La théologie et la philosophie sont par leur nature inséparables. Le droit canonique ne peut non plus être négligé.

Ce que le pain est au corps, le livre l'est à l'esprit, et les esprits sont exposés à périr d'inanition quand il n'y a point au monastère une bibliothèque en état de satisfaire leurs besoins essentiels. Au budget de chaque établissement sera toujours inscrit un crédit raisonnable, sous cette réserve qu'il sera employé d'une façon judicieuse à l'achat d'ouvrages non de pure curiosité, mais d'une véritable utilité. Un catalogue adressé au Prieur de chaque maison lui permettra d'opérer des choix irréprochables en lui servant de guide. Et, pour donner l'exemple, la bibliothèque de Saint-Germain des Prés s'enrichira chaque année. En une seule fois, Dom Tarrisse y introduira 900 volumes pour une somme considérable à l'époque.

Le passé de chaque monastère est un trésor à la fois pour le monastère lui-même et pour la Congrégation à laquelle appartient ce passé. C'est une faute lourde, un acte criminel de la part des Supérieurs de ne pas surveiller les archives et de laisser se détériorer dans les chartriers des documents importants. Et, pour que rien ne soit ignoré du Généralat, un religieux de Saint-Faron de Meaux est envoyé avec mission d'inspecter dans la France entière toutes les archives et toutes les bibliothèques monastiques. De son inspection, il

rapportera une ample moisson de notes. Ce sera cette moisson première qui servira bientôt aux travaux des Luc d'Achery, des Mabillon, des Denis de Sainte-Marthe et de leurs collaborateurs.

L'histoire de l'Ordre bénédictin vient avant toute autre histoire. Elle est d'ailleurs inséparable de l'histoire générale de l'Église, et, en étudiant l'une, c'est l'autre que l'on étudie avec elle. Tout se tient, tout communique et se pénètre. Que d'exemples édifiants trouveront les ouvriers d'une telle œuvre dans les Vies des Saints dont ils auront à rechercher les documents authentiques !

L'Ordre est un grand corps. La congrégation, quoique plus petite, est également un grand corps dont les établissements monastiques sont les membres. Chacun de ces membres doit être connu pour que le tout le soit. Dans chaque monastère, le Prieur choisira donc parmi ses religieux ceux qui lui paraîtront particulièrement aptes à réaliser cette connaissance : « Ayant dessein, dit la Circulaire initiale, de faire travailler aux Chroniques de notre Ordre en ce qui regarde particulièrement ces divers progrès et succès en ce royaume, comme c'est une entreprise à laquelle nous avons tous un égal intérêt, il est aussi nécessaire que chacun y coopère selon son pouvoir et capacité, ce qui sera fort aisé et facile y procédant avec ordre et méthode. »

Sans se perdre dans des détails inutiles, on rédigera des mémoires où rien ne sera omis de ce qui est essentiel. Dates, notions géographiques, notions historiques touchant les lieux et les personnes, toutes les particularités qui rattachent l'histoire locale à l'histoire générale et entrent dans son tissu, rien de tout cela ne sera superficiellement traité ou laissé de côté.

« L'œuvre, ajoutent les Instructions, étant d'une telle importance, il ne faudra épargner la peine de faire des recherches partout où l'on croira pouvoir rencontrer quel-

que chose qui puisse servir à ce dessein, ni la dépense pour retirer les manuscrits et pièces nécessaires qui pourraient être en d'autres mains. Cet emploi est très utile et très profitable tant pour le bien de l'Ordre en général que pour la consolation de chaque religieux en particulier, et d'ailleurs très propre pour occuper le temps que plusieurs emploient souvent inutilement, en un sujet très digne de notre profession, délectable et utile à ceux qui s'y emploieront. »

Rien n'est oublié ni passé sous silence. Les recherches porteront sur les fondations et les fondateurs de chaque monastère. Ce monastère sera décrit avec des renseignements sur sa situation, les destructions et restaurations dont il aura été l'objet, avec la revue des changements et incidents notables survenus dans son existence, avec l'analyse de ses règlements et le signalement des actes insignes accomplis par ses religieux, avec l'indication de toutes les curiosités naturelles ou artistiques du voisinage. La suite des abbés, des prieurs sera établie, ainsi que celle des religieux relevant de l'Ordre promus à l'épiscopat ou à d'autres hauts emplois.

Tout est prévu et fait l'objet d'observations précises, tout, jusqu'à l'encre qui doit être inaltérable, au papier qui doit être solide et résistant, aux plumes, jusqu'à la disposition des notes ou des résumés dans de larges marges. Il n'est rien, l'expérience le montre, qui n'ait son utilité, sa nécessité pour la conservation matérielle des annales du passé, indispensable à sa reconstitution par l'historien.

Mais, et c'est par là que débutent les avis adressés aux RR. PP. de la Congrégation de Saint-Maur, dans leurs monastères les Supérieurs devront inspirer à leurs religieux l'amour de la retraite, de l'oraison et de la pénitence. Ils devront les appliquer à des lectures saintes qui n'impriment dans leur cœur que la vraie piété et l'attachement inviolable à leur état. Une retraite annuelle de dix jours deviendra

pour tous, en particulier pour les prieurs et officiers, une salutaire récollection religieuse.

Au Chapitre général de 1648, Dom Tarrisse vient de donner sa démission de Supérieur général et a été remplacé, mais l'Assemblée a à délibérer au sujet de conférences sur l'Écriture Sainte dans chaque maison de Saint-Maur. On ne veut rien faire sans l'avoir entendu. Malade, il vient et, malgré ses souffrances, il traite avec tant de chaleur cette question qu'il a à cœur, qu'on lui conseille de s'arrêter. « Je m'estimerais heureux de mourir à la sortie d'ici, répond-il, si ce dessein réussissait. »

CHAPITRE III

La vie religieuse et studieuse à Saint-Germain des Prés

Au milieu du faubourg Saint-Germain tel que l'a fait le XVII^e siècle, avec ses bâtiments d'une sobre élégance architecturale, l'abbaye de Saint-Germain des Prés n'a au dehors rien de l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe au fond des bois et des étangs de son sauvage coin du Perche. Au dedans, elle n'a rien non plus de l'ascétisme de l'abbé de Rancé renouvelé de celui des Pères du désert. A la fois religieuse et studieuse, la vie qu'on y mène n'en est pas moins une véritable vie monastique des plus austères, mais pénétrée de cet esprit de discrétion et de mesure qui a toujours été celui de la Congrégation de Saint-Maur.

La parole n'est pas proscrite, en tout temps et en tous lieux, par une règle impitoyable qui est obligée de la remplacer par le geste pour les besoins de la vie commune. Elle n'est pas pour cela abandonnée à toutes les licences de la fantaisie personnelle. Le silence est l'inséparable compagnon et le naturel associé de la prière et de l'étude, et, sauf dans les circonstances qui réclament sa rupture soit comme une nécessité, soit comme une détente, il doit être généralement observé. Les récréations ne se prennent en commun qu'à certains jours et le plus souvent elles sont muettes. Quand ils ne sont pas mêlés les uns aux autres, les moines se pro-

mènent isolément sous les cloîtres, dans les cours ou par les allées des jardins.

Le régime alimentaire destiné à prévenir et à contenir toute sensualité exclut d'une façon absolue la viande, sauf en cas de maladie. Le poisson, les légumes sont le fond de la nourriture quotidienne. Les jours de jeûne et d'abstinence sont rigoureusement respectés selon les prescriptions générales de l'Église et les dispositions spéciales des Constitutions bénédictines. Le dîner a lieu les jours ordinaires à dix heures, les jours de fête et les dimanches à dix heures et demie, les jours de jeûne monastique à onze et les jours de jeûne ecclésiastique à midi. Le souper est fixé à cinq heures et demie habituellement. Il est remplacé quand on jeûne par une collation à six heures et demie. Des modifications suggérées par l'expérience intervinrent à des dates diverses.

D'après un rapport du lieutenant de police La Reynie, chaque Bénédictin ne coûtait pour son entretien annuel qu'environ 437 livres et quelques sols.

Partout règne une exemplaire pauvreté monastique. Le mobilier des cellules est d'une austère simplicité : une table et une ou deux chaises de bois, une couchette, un prie-Dieu, un bénitier d'étain ou de terre, un chandelier de fer, c'est tout, avec quelques images de dévotion accrochées aux murs blanchis à la chaux.

Le sommeil est parcimonieusement mesuré. Les Matines et les Laudes sont à deux heures du matin, en pleine nuit, et pour y assister le religieux doit se lever quelque peu avant. Comme il se couchera à sept heures trois quarts, immédiatement après les Complies qui se célèbrent à sept heures du soir, il ne dépassera pas six heures de repos nocturne. En été, après Pâques jusqu'à la mi-septembre, il y ajoutera, à la suite de la récréation du milieu de la journée d'une durée d'une heure, une « méridienne » d'une heure également, où un silence semblable à celui de la nuit est exigé de tous.

que chose qui puisse servir à ce dessein, ni la dépense pour retirer les manuscrits et pièces nécessaires qui pourraient être en d'autres mains. Cet emploi est très utile et très profitable tant pour le bien de l'Ordre en général que pour la consolation de chaque religieux en particulier, et d'ailleurs très propre pour occuper le temps que plusieurs emploient souvent inutilement, en un sujet très digne de notre profession, délectable et utile à ceux qui s'y emploieront. »

Rien n'est oublié ni passé sous silence. Les recherches porteront sur les fondations et les fondateurs de chaque monastère. Ce monastère sera décrit avec des renseignements sur sa situation, les destructions et restaurations dont il aura été l'objet, avec la revue des changements et incidents notables survenus dans son existence, avec l'analyse de ses règlements et le signalement des actes insignes accomplis par ses religieux, avec l'indication de toutes les curiosités naturelles ou artistiques du voisinage. La suite des abbés, des prieurs sera établie, ainsi que celle des religieux relevant de l'Ordre promus à l'épiscopat ou à d'autres hauts emplois.

Tout est prévu et fait l'objet d'observations précises, tout, jusqu'à l'encre qui doit être inaltérable, au papier qui doit être solide et résistant, aux plumes, jusqu'à la disposition des notes ou des résumés dans de larges marges. Il n'est rien, l'expérience le montre, qui n'ait son utilité, sa nécessité pour la conservation matérielle des annales du passé, indispensable à sa reconstitution par l'historien.

Mais, et c'est par là que débutent les avis adressés aux RR. PP. de la Congrégation de Saint-Maur, dans leurs monastères les Supérieurs devront inspirer à leurs religieux l'amour de la retraite, de l'oraison et de la pénitence. Ils devront les appliquer à des lectures saintes qui n'impriment dans leur cœur que la vraie piété et l'attachement inviolable à leur état. Une retraite annuelle de dix jours deviendra

pour tous, en particulier pour les prieurs et officiers, une salubre récollection religieuse.

Au Chapitre général de 1648, Dom Tarrisse vient de donner sa démission de Supérieur général et a été remplacé, mais l'Assemblée a à délibérer au sujet de conférences sur l'Écriture Sainte dans chaque maison de Saint-Maur. On ne veut rien faire sans l'avoir entendu. Malade, il vient et, malgré ses souffrances, il traite avec tant de chaleur cette question qu'il a à cœur, qu'on lui conseille de s'arrêter. « Je m'estimerais heureux de mourir à la sortie d'ici, répond-il, si ce dessein réussissait. »

CHAPITRE III

La vie religieuse et studieuse à Saint-Germain des Prés

Au milieu du faubourg Saint-Germain tel que l'a fait le XVII^e siècle, avec ses bâtiments d'une sobre élégance architecturale, l'abbaye de Saint-Germain des Prés n'a au dehors rien de l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe au fond des bois et des étangs de son sauvage coin du Perche. Au dedans, elle n'a rien non plus de l'ascétisme de l'abbé de Rancé renouvelé de celui des Pères du désert. A la fois religieuse et studieuse, la vie qu'on y mène n'en est pas moins une véritable vie monastique des plus austères, mais pénétrée de cet esprit de discrétion et de mesure qui a toujours été celui de la Congrégation de Saint-Maur.

La parole n'est pas proscrite, en tout temps et en tous lieux, par une règle impitoyable qui est obligée de la remplacer par le geste pour les besoins de la vie commune. Elle n'est pas pour cela abandonnée à toutes les licences de la fantaisie personnelle. Le silence est l'inséparable compagnon et le naturel associé de la prière et de l'étude, et, sauf dans les circonstances qui réclament sa rupture soit comme une nécessité, soit comme une détente, il doit être généralement observé. Les récréations ne se prennent en commun qu'à certains jours et le plus souvent elles sont muettes. Quand ils ne sont pas mêlés les uns aux autres, les moines se pro-

mènent isolément sous les cloîtres, dans les cours ou par les allées des jardins.

Le régime alimentaire destiné à prévenir et à contenir toute sensualité exclut d'une façon absolue la viande, sauf en cas de maladie. Le poisson, les légumes sont le fond de la nourriture quotidienne. Les jours de jeûne et d'abstinence sont rigoureusement respectés selon les prescriptions générales de l'Église et les dispositions spéciales des Constitutions bénédictines. Le dîner a lieu les jours ordinaires à dix heures, les jours de fête et les dimanches à dix heures et demie, les jours de jeûne monastique à onze et les jours de jeûne ecclésiastique à midi. Le souper est fixé à cinq heures et demie habituellement. Il est remplacé quand on jeûne par une collation à six heures et demie. Des modifications suggérées par l'expérience intervinrent à des dates diverses.

D'après un rapport du lieutenant de police La Reynie, chaque Bénédictin ne coûtait pour son entretien annuel qu'environ 437 livres et quelques sols.

Partout règne une exemplaire pauvreté monastique. Le mobilier des cellules est d'une austère simplicité : une table et une ou deux chaises de bois, une couchette, un prie-Dieu, un bénitier d'étain ou de terre, un chandelier de fer, c'est tout, avec quelques images de dévotion accrochées aux murs blanchis à la chaux.

Le sommeil est parcimonieusement mesuré. Les Matines et les Laudes sont à deux heures du matin, en pleine nuit, et pour y assister le religieux doit se lever quelque peu avant. Comme il se couchera à sept heures trois quarts, immédiatement après les Complies qui se célèbrent à sept heures du soir, il ne dépassera pas six heures de repos nocturne. En été, après Pâques jusqu'à la mi-septembre, il y ajoutera, à la suite de la récréation du milieu de la journée d'une durée d'une heure, une « méridienne » d'une heure également, où un silence semblable à celui de la nuit est exigé de tous.

Les offices, prières, oraisons et méditations représentent un total de sept heures par jour.

Saint-Germain des Prés apparaît ainsi comme une véritable ruche d'abeilles où tout est fixé pour ses hôtes. La division du travail y est pratiquée ainsi que dans une cité d'insectes. Chacun a son rôle, sa mission propre.

Ce serait une erreur de croire que, même dans cet Institut des sciences religieuses ou des sciences appliquées à la religion, tous les moines, ou même simplement la majorité des moines, s'adonnent à ces sciences. C'est seulement une minorité, une élite intellectuelle spécialisée qui s'y livre. Tous les autres vaquent soit à des besognes manuelles, soit aux multiples tâches de l'établissement peuplé d'une cinquantaine de Pères, auxquels il faut ajouter les frères convers. Une dizaine ou une douzaine de religieux au plus représentent ce que l'on appelait alors la section « Littéraire » et ce que nous nommerions aujourd'hui d'une façon moins équivoque la section historique. A côté des professionnels proprement dits de l'érudition, il y avait place d'ailleurs pour des scribes et des copistes.

Avant d'être maître, là comme ailleurs, il faut commencer par être apprenti. Ce qu'a été avant la création des Universités Catholiques l'École des Carmes, Saint-Germain des Prés l'a été au XVII^e et au XVIII^e siècle pour la Congrégation de Saint-Maur.

A-t-on remarqué dans tel ou tel monastère de telle ou telle province un sujet qui manifeste des dispositions pour la « Littérature », on l'envoie faire un stage à Saint-Germain. Là il sera exercé à des travaux dont la nature varie et qui le préparent à remplacer, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, les maîtres dont il est actuellement l'élève. Tantôt il restera dans l'abbaye parisienne, tantôt il retournera dans une abbaye provinciale pour y transporter ses connaissances et les répandre dans les milieux où elles sont nécessaires.

Les situations peuvent du reste changer. Ne faut-il pas des prieurs, des sous-prieurs, le priorat et le sous-priorat ne pouvant être confiés au premier venu ?

Jamais, ou rarement, une tâche n'est attribuée à un unique ouvrier. Il y a presque toujours, au contraire, deux, trois ou quatre travailleurs attachés au même travail. Les anciens formeront les nouveaux, et, quand les vieux disparaîtront, les jeunes les remplaceront tout naturellement, avec l'expérience acquise à leur contact. *Uno avulso, non deficit alter.*

C'est ainsi qu'on verra Dom Mabillon appelé à Saint-Germain des Prés pour devenir le collaborateur de Dom Luc d'Achery qui se fait âgé et est surtout accablé d'infirmités. C'est ainsi que Dom Ruinart et Dom Michel Germain deviendront à leur tour les associés de Dom Mabillon, des associés qui sont des amis, on pourrait ajouter, des frères. Et il ne s'agit ici que des plus connus, car il y a d'autres collaborateurs subalternes auxquels sont dévolues des missions inférieures.

Le Bénédictin est humble. Il est de plus discipliné et obéissant. Quelque besogne qu'on lui assigne, basse ou relevée, digne ou indigne de sa valeur personnelle, de ses talents, il l'exécutera de son mieux en y mettant tout son cœur. Cette fraternité toute chrétienne à l'ombre de la Croix fait sa force et son honneur comme elle fait la force et l'honneur de son Ordre et, dans son Ordre, de la cellule qu'est son monastère.

Nulle dispersion, nul manque de cohésion des efforts individuels. Il y a un programme général tracé à l'avance et exécuté grâce au concours de tous et d'un chacun. Ces monastères dispersés sur tous les points du royaume ne sont pour ainsi dire que des membres différents d'un seul et même corps dirigé par une pensée et une volonté centrales. Dans chaque maison on copie, on collectionne livres et manuscrits, on rassemble toute la documentation éparse

dans le milieu local et on l'expédie au grand établissement où elle sera mise en œuvre.

Sans doute, dans l'emploi de la journée, la part de l'étude ne doit pas être accrue aux dépens de la part de la prière, mais le temps est si judicieusement distribué, si économiquement utilisé que pas une minute ne se perd. Pas plus que de forces stériles il n'y a d'heures vides. Aucune occupation étrangère ne viendra par ailleurs distraire le travailleur. Il est tout entier à ce qu'il fait. Sa vie matérielle est assurée et ses besoins sont aisés à satisfaire parce qu'ils sont des plus réduits. Il travaille donc à plein rendement dans des conditions inconnues à cette époque et plus encore à notre époque à ceux que l'on appelle des bénédictins laïques.

Il ne s'agit point d'ouvrages dont on rassemble à la hâte les matériaux pour les construire ensuite fébrilement dans un but intéressé soit de notoriété, soit d'enrichissement. Telle entreprise érudite exigera de dix à vingt années de recherches toujours dans le même sens et sur le même objet avec une indéfectible patience. Elle réclamera toute une vie. Qu'importe même que la mort vienne surprendre prématurément l'érudit. Il tombera aux Archives ou dans la Bibliothèque comme un soldat dans la tranchée. Ainsi se réaliseront les grandes pensées et ne seront pas trompés les vastes espoirs. Pour les ruiner, il faudra la destruction de la Congrégation de Saint-Maur dans l'abolition des ordres monastiques.

Cependant, les Documents réunis par les Mauristes jusqu'en 1790 sont toujours là. Ils sont dans les hautes et larges travées des salles des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, soit au Fonds Français, soit au Fonds Latin. Il y a là des centaines et des centaines de volumes de correspondances bénédictines dont le dépouillement exigerait d'autres bénédictins.

CHAPITRE IV

La vie de Dom Mabillon

UN jour de juillet 1664, on vit entrer à l'abbaye de Saint-Germain des Prés un voyageur dont la venue était annoncée et que l'on attendait. On se porta à sa rencontre et on l'accueillit avec ces formules à la fois religieuses et amicales qui dès la première minute mettent le nouvel hôte sous la garde de Dieu en même temps que sous celle de saint Benoît.

C'était Frère Jean Mabillon. Il avait fait la route à pied depuis l'abbaye de Saint-Denis qu'il venait de quitter. Ses bagages consistaient dans un simple sac. Il le portait sur son dos à la manière des Alpinistes ou des Boys-Scouts. Du frère portier au P. Prieur en passant par le P. Hôtelier, tout le monde le regarda avec une égale curiosité. Il avait déjà une certaine réputation dans la Congrégation de Saint-Maur et l'on n'ignorait point que s'il quittait Saint-Denis, c'était pour prendre place dans cette phalange d'érudits dont le chef était alors Luc d'Achery et qu'il allait devenir son lieutenant.

Frère Jean Mabillon était né le 23 novembre 1632. Il avait donc à cette époque trente-deux ans. Nous aimerions con-

naître les traits de ce jeune moine tels que les connurent à ce moment ses confrères. Mais tous les portraits que nous avons de lui ne le représentent que dans sa vieillesse. Au frontispice de ses *OEuvres* ou de ses *Biographies*, dans un cadre ovale on voit, sous un noir capuchon qui ombrage le front, un visage émacié, ridé, pareil aux vieux ivoires jaunis par le temps. Des autres religieux dont les portraits s'encadrent de la même manière au frontispice d'in-folio ou d'in-quarto aux robustes reliures, rien ne les distingue. Tous les membres de la grande famille monastique en renom, à l'âge où l'on fait leur portrait, se ressemblent, issus d'un même type spécifique. On dirait, tout aussi bien que Mabillon, l'abbé de Rancé, avec lequel il eut à se mesurer dans un duel resté fameux.

Il est donc superflu de chercher à découvrir l'âme derrière les traits de ce visage presque impersonnel sous le burin du graveur, quoique du vivant de l'original il y eût certainement une forte et durable empreinte laissée par elle. Nous n'avons pas besoin, d'ailleurs, d'un examen de sa physionomie pour apprendre que Frère Jean était un pacifique. Ses paroles, ses actes, ces autres actes que sont ses écrits justifient pleinement par leur concordance cette épithète de « doux » attachée à son nom comme une épithète homérique aux noms d'Achille, d'Ajax ou d'Ulysse. Sa vie tout entière témoigne de sa douceur ainsi qu'elle témoignera de son humilité, de sa modestie, de sa patience, et, pour résumer en une seule ces qualités morales, de cette supérieure qualité religieuse qu'est la sainteté. Un saint en même temps qu'un érudit, un saint qui est un érudit et un érudit qui est un saint, ce qui revient au même, il le sera jusqu'à son dernier souffle.

Le futur et prochain auteur de *la Diplomatique* était né dans un tout petit village du nom de Saint-Pierremont. Saint-Pierremont, qui au XVII^e siècle était une paroisse du

diocèse de Reims, sur les frontières de la Champagne, est aujourd'hui une commune de 406 habitants, du canton de Buzancy, dans l'arrondissement de Vouziers, au département des Ardennes. L'église du moyen âge a subsisté avec son clocher roman au chevet, sa forte tour défensive dressée sur la déclivité d'un coteau. Elle domine les habitations rangées autour d'elle.

Au nombre de ces habitations il en est une, parmi les plus simples et les plus pauvres, dont la façade de pierre, étroite et basse, n'est percée au rez-de-chaussée que d'une porte et d'une fenêtre en rapport avec la façade, et, sous le toit, d'une autre fenêtre de moindres dimensions. Il n'y a en tout que trois pièces au rez-de-chaussée. La première, celle qui donne directement sur la rue, se fait remarquer seulement par une grande cheminée antique avec ses colonnes rustiques et sa plaque armoriée. Les deux autres qui suivent derrière sont fort exigües. L'ensemble est très délabré. Comme à peu près rien n'a changé, on voit qu'il s'agit d'un modeste logis de paysans d'humble condition, tout juste au-dessus des simples ouvriers à la tâche chez autrui.

C'était là qu'habitaient les parents de Mabillon, de très petits cultivateurs, en effet, que naquit Mabillon et que s'écoulèrent les années de son enfance. Au fronton du linteau de l'entrée, une plaque de marbre noir, posée en 1879, le rappelle sans phrases :

JEAN MABILLON

NÉ

LE 23 NOVEMBRE 1632.

Il existait dans le voisinage un prieuré-cure, et le prieur-curé se trouvait être un oncle du petit Mabillon. Ce n'était pas un prêtre des plus recommandables. Il courtisait le beau sexe, et, pour avoir poussé un peu trop loin cette cour, il fut un jour bâtonné en place publique par ses ouailles. Il mou-

rut même un peu après des suites de cette correction un peu rude.

Mais c'était un prêtre. Il dut orienter son neveu du côté de cette carrière ecclésiastique dont il prisait fort certains avantages matériels sans en pratiquer les devoirs. Les études qu'il ferait commencer lui-même au village ne coûteraient rien au début et l'on trouverait bien par la suite quelque combinaison pour les faire continuer à bon compte ou gratuitement ailleurs.

Aussi bien, l'enfant n'avait-il rien d'un futur guerrier. Il était aussi sage qu'on peut l'être à son âge, ni dissipé, ni turbulent. Plutôt chétif, il serait un médiocre laboureur. Des éclairs d'intelligence passaient dans ses yeux et il aimait déjà les livres autrement que pour les images. Cette jeune âme toute naïve et toute candide, déjà pieuse par propension native et par instinct, inclinait d'elle-même vers le saint ministère, sans d'ailleurs s'en faire une idée autre que celle qui lui était donnée par le spectacle des cérémonies du culte auxquelles il assistait avec un recueillement d'accord avec sa nature.

Les choses se passèrent ainsi que l'oncle curé l'avait prévu. Un prévôt de la cathédrale de Reims, aumônier ordinaire du Roi, voulut bien se charger de loger, nourrir et entretenir l'étudiant tout le temps de ses études. L'Université Rémoise, fondée un peu plus d'un siècle auparavant par le cardinal de Lorraine, était peuplée d'écoliers venus d'un peu partout. Le jeune Mabillon fit à Reims neuf années d'études, de 1644 à 1653, tant au collège des Bons-Enfants qu'au séminaire.

Son biographe, Dom Ruinart, ne manque pas de signaler ses succès. En philosophie, en particulier, quand le jeune prince de Nemours, qui, à vingt-six ans, venait d'être nommé archevêque de Reims, se présenta pour la première fois, ce fut lui qui fut chargé de lui adresser le compliment de cir-

constance. Auxiliaire de ses professeurs, il était en temps ordinaire le répétiteur de certains de ses jeunes camarades.

Tonsuré en 1651, il conquist, en 1652, à l'Université, le grade de maître ès arts. Une place au séminaire de l'église métropolitaine lui avait permis de poursuivre ses études sans être à charge aux siens. Désormais, comme d'autres, il pouvait prétendre aux bénéfices, aux petits sinon aux grands, et, sans heurt et sans secousse, faire modestement son chemin dans la carrière ecclésiastique ainsi que bon nombre le faisaient alors quand on n'appartenait pas à une famille de haute lignée et qu'on manquait de protecteurs influents.

Mais Mabillon allait s'engager dans une voie différente. Autre est la vie du prêtre séculier qui, par cela même qu'elle se passe dans le monde, est exposée à tous les incidents et accidents de toute nature du monde, faite ce que la font, avec la volonté de celui qui la mène, les circonstances variables nées des personnes, des lieux et des temps, autre est la vie du religieux séparé de tous par les murs de son monastère, y achetant le calme, la sécurité morale et la paix du cloître au prix de la pauvreté, de l'obéissance à une règle, d'un dépouillement de ses passions et de ses instincts avec un ascétisme d'autant plus dur qu'il est de tous les jours et qu'il va se poursuivre durant toute une existence.

Reims possédait une célèbre abbaye bénédictine, l'abbaye de Saint-Remy. Dès 1627, la réforme Mauriste s'y était introduite. Dans toute la ferveur de son renouveau monastique, elle alliait sous la primauté du spirituel l'étude à la prière. Passant sans interruption de l'une à l'autre, ses religieux donnaient autour d'eux le double exemple également édifiant de leurs austérités et de leur labeur intellectuel. Les voir même de loin dans leurs stalles au fond du chœur, graves et recueillis, tout entiers à leurs hymnes, à leurs antiennes, aux versets de leurs psaumes, tour à tour debout, à genoux ou prosternés, loin des hommes et près de Dieu,

c'était déjà les connaître, et les connaître c'était les aimer et secrètement les envier. Une âme telle que celle de ce jeune clerc ne pouvait qu'être attirée.

« Il était, nous apprend Dom Ruinart, incessamment ou dans l'église, ou autour du monastère. A peine pouvait-il le quitter de vue. » C'était comme une fascination. Personne ne fut étonné lorsque, le 23 août 1653, il se présenta comme postulant. Il prit l'habit le 5 septembre suivant, et, le 6 septembre 1654, juste une année après, il faisait profession. Il était désormais pour la vie fils de Saint-Benoît.

Abusa-t-il de ses forces et ne ménagea-t-il pas assez sa santé, plutôt délicate? Il le semble bien. L'instruction des novices lui avait été confiée au lendemain de sa profession. Il s'acquitta de sa charge avec un tel zèle qu'il tomba malade. Il fallut l'éloigner de la ville et l'envoyer à la campagne, dans un monastère rural. Des maux de tête persistants l'avaient rendu incapable de toute application, au point qu'il ne pouvait même plus se livrer à la psalmodie.

A Nogent, où on l'avait ainsi exilé, grâce aux heureux effets de l'air, et aussi d'occupations moins intellectuelles, sa santé commença à se raffermir, sans cependant devenir encore normale pour l'austère existence bénédictine. De la plupart de ses religieux confrères, rien ne le distinguait alors qu'une certaine curiosité d'un genre à part, qui ne leur était pas habituelle. Il avait lu dans quelque livre ou simplement entendu dire qu'un abbé fameux en son temps avait été inhumé dans l'église du monastère. Il voulut en avoir le cœur net, et, dans l'espoir de quelque intéressante découverte archéologique, il fit dépaver toute la nef et les bas côtés.

Notre-Dame de Nogent n'était guère qu'une ferme monastique. Le naissant archéologue n'y prolongea pas outre mesure son séjour. En juillet 1658 il la quitta pour l'importante abbaye de Corbie, au diocèse d'Amiens. Des fonc-

tions à la fois peu intellectuelles et très absorbantes l'y attendaient. Après avoir débuté par la porterie, il fut promu dépositaire et cellérier. Comme tel, il lui fallut procéder à l'achat des vivres, descendre à l'office et à la cuisine, inspecter non seulement la cave et l'infirmerie, mais jusqu'aux écuries. Docilement, mais sans enthousiasme, il avait accepté ces obédiences. Il n'y a rien de vil ni de méprisable dans la maison de Dieu, et les fonctions les plus hautes seraient paralysées si ne leur prêtaient leur concours les fonctions inférieures. Le sacerdoce qui lui avait été conféré le 27 mars 1660 ne l'en dispensait point.

Son esprit n'en était pas moins toujours en éveil. Il y avait en lui je ne sais quel instinct du chasseur toujours à l'affût d'un gibier qui se cache et qu'il s'agit de découvrir au seul vu de ses traces sur une couche de feuilles ou dans une argile détremnée. « Un de ses premiers soins, quand il demeurait dans un monastère, était d'en bien apprendre l'histoire et de s'instruire autant qu'il pouvait de ce qui regarde les personnes illustres qui y ont vécu. Il s'attachait surtout à bien connaître les saints patrons du lieu et ceux dont on y conserve les reliques. Il voulut apprendre le détail de leurs actions et savoir ce qui les avait rendus si recommandables. Il s'attacha particulièrement à saint Adalard qui avait quitté la cour de Charlemagne, dont il était cousin, pour se retirer dans cette célèbre abbaye » (Dom Ruinart).

Toute proche de Paris, l'abbaye de Saint-Denis était en commerce régulier avec la capitale. Gardienne des sépultures royales, elle était ainsi à la fois comme le musée et comme le sanctuaire de notre histoire nationale, sans perdre son caractère de nécropole. Tout notre passé était là, au fond de ses tombes. Pour l'éveiller, il n'y avait qu'à se pencher en laissant tomber sur elles un regard. Mais ce n'était point comme historiographe qu'était appelé celui qui devait

composer la célèbre *Diplomatique*, c'était seulement comme garde du Trésor.

Le garde du Trésor consistait moins à monter la garde autour des richesses d'art ou de piété confiées à ses soins qu'à les faire voir aux visiteurs, en satisfaisant les questions de leur curiosité. En dépit des apparences, Frère Jean Mabillon n'avait en réalité à remplir qu'une fort modeste mission. Qu'on se représente l'un quelconque des gardiens du Mont-Saint-Michel en avant d'une bande de touristes de l'une ou l'autre des côtes de la Manche, faisant halte avec eux de distance en distance, et, à chaque halte, leur donnant de ces explications, toujours les mêmes, qu'ils écoutent bouche bée, qu'au lieu de l'uniforme dont les a gratifiés l'administration des Beaux-Arts, on les revête d'une robe et d'un scapulaire surmonté d'un capuchon, et ce sera tout le portrait de Frère Jean dans son rôle.

Un jour, raconte-t-on, au cours d'une de ces promenades, soit par maladresse involontaire, soit presque à dessein, pour ne pas rester plus longtemps un maître d'erreur et de fausseté, il laissa échapper de ses mains un miroir ancien attribué par une légende à Virgile. Le miroir se serait brisé. C'est ainsi que, matériellement, il débuta, ou fut censé débiter, dans la destruction des légendes qui sont la fleur de l'histoire, mais une fleur d'ivraie, d'une apparente et illusoire beauté qui ne vaudra jamais celle de la vérité.

De l'incomparable érudit dont, quelques années plus tard, non seulement toute la France mais toute l'Europe allaient connaître le nom, les Supérieurs de la Congrégation de Saint-Maur auraient pu faire un prieur, en commençant par en faire un sous-prieur. Ils auraient pu le placer à la tête de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Faron de Meaux, de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Aubin d'Angers ou même de Saint-Germain des Prés, et, en lui confiant ainsi le gouvernement matériel et moral d'une de ces grandes abbayes, le

détourner pour toujours des travaux qui, en même temps que sa réputation personnelle, allaient assurer, non seulement dans le présent, mais jusque dans le lointain avenir, la renommée de la Congrégation. Heureusement, l'idée ne leur en vint pas, ou, si elle leur vint, ils en furent détournés par une sorte de divination à laquelle se mêlait une certaine perception expérimentale de ses dons de savant.

Toujours est-il que quand en 1664 l'abbaye de Saint-Germain des Prés demanda un auxiliaire pour seconder dans ses travaux ce Mabillon d'avant Mabillon qu'était Dom Luc d'Achery, ce fut sur le trésorier de Saint-Denis que se portèrent les regards de ses chefs, et ce fut lui qui fut désigné. De cette décision, pas plus qu'un autre, celui-là même qui en était l'objet, personne ne prévoyait les effets. Ce jour-là pourtant, une extraordinaire vocation, à laquelle les circonstances avaient été jusqu'alors plutôt défavorables, allait sinon naître, du moins prendre conscience d'elle-même, croître et se développer pour donner des fruits merveilleux à la suite d'une floraison presque instantanée.

A partir de cette entrée à Saint-Germain des Prés en juillet 1664, la biographie de Dom Mabillon se confond avec l'histoire même de ses travaux. Il n'en a point d'autre, ne pouvant d'ailleurs en avoir d'autre, semblable en cela à ces bénédictins laïques qui jamais ne désertent les Archives et les Bibliothèques pour descendre sur la voie publique, s'engager au forum, en partager les passions et compromettre ainsi la sereine impartialité de la Muse de l'histoire au milieu des haines des partis.

L'Académie des Inscriptions, sœur cadette de l'Académie Française, ne partage pas sa renommée. A l'ombre de la coupole de l'Institut, elle ne connaît point les grandes séances solennelles, les brillantes réceptions qui émeuvent et font courir le « Tout-Paris ». Ce fut en juillet 1701 qu'eut lieu la transformation en véritable académie de la simple

compagnie privée créée par Colbert quarante années avant, mais seulement en 1713 que des lettres patentes lui furent octroyées.

A côté des membres associés devaient prendre place des membres honoraires. Deux religieux furent compris parmi ces derniers. L'un était le confesseur du roi, le P. de la Chaise, l'autre Dom Mabillon. Louis XIV avait ainsi tenu à honorer l'abbaye de Saint-Germain des Prés en la personne du plus illustre des religieux de la Congrégation de Saint-Maur.

Ce fut pour les étrangers, et même pour les Français, un grand sujet d'étonnement que la présence de ces deux robes noires, dont l'une bénédictine. Quant à celui qui la portait, il ne s'apercevait même pas que tous les yeux des assistants étaient respectueusement tournés vers lui. Il ne levait jamais les siens.

Voici en quels termes il répondit à la lettre où le Secrétaire d'État Pontchartrain lui annonçait sa nomination :

« Monseigneur,

« J'ai reçu avec un très profond respect l'honneur qu'il a plu à Sa Majesté de me faire en me mettant au nombre des Académiciens honoraires de l'Académie royale des Inscriptions.

« J'avoue que j'ai été surpris qu'un si grand roi ait bien daigné jeter les yeux sur une personne obscure telle que je suis et qu'il ait eu la bonté de me donner place dans une compagnie si illustre. Heureux, si je pouvais correspondre en quelque façon aux glorieux desseins de Sa Majesté.

« Mais je sens bien qu'il me sera bien plus facile de profiter des lumières de tant d'illustres et éclairés académiciens que de présumer pouvoir leur en donner de nouvelles. Je ferai néanmoins mon possible pour n'être pas tout à fait indigne de cet honneur. »

Si le savant bénédictin quitte sa cellule, s'il parcourt la

Flandre, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie après s'être promené dans la France même de monastère en monastère, ce ne sera jamais que pour travailler sur d'autres chantiers de l'érudition, comme il travaille sur le chantier de Saint-Germain des Prés. Et quand, septuagénaire, il tombera, la tête encore penchée sur les feuillets d'un manuscrit, il ressemblera au soldat qui, le fer à la main, s'abat soudain, le front troué d'une balle.

Mabillon est un saint autant qu'un savant, et, lorsqu'il raconte sa mort, son biographe devient comme un hagiographe. Cette mort, avec les événements qui l'accompagnèrent, est ainsi rapportée :

« Le 1^{er} décembre 1707, Dom Mabillon était parti en mission à l'abbaye de Chelles. En cours de route, pris soudain d'une rétention d'urine, au lieu de revenir sur ses pas, il poursuivit son chemin. Mal soigné à l'abbaye de Chelles, par un médecin peu capable, qui se méprit sur la nature du mal, il dut être ramené à Saint-Germain des Prés. Durant près de trois semaines il passa par des souffrances atroces. »

« Il n'est pas concevable, lit-on dans sa notice au Nécrologe de l'Abbaye, combien il souffrit durant ce temps-là, mais avec une patience angélique, toujours appliqué à Dieu, il se réjouissait d'être attaché à la Croix avec son Sauveur. Il ne manquait en rien à son office, s'entretenait en prières ou avec de saintes lectures...

« Sa maladie augmenta beaucoup vers le 20. Il reçut les Sacrements avec une piété toute singulière le 21, et communia encore la nuit de Noël. Et le 27, jour de sa mort, il passa la dernière nuit et le jour suivant dans une application à Dieu continuelle, accablé de douleurs pour le corps, mais qui ne faisaient qu'augmenter la ferveur de son esprit; et enfin rendit son âme à Dieu en le priant et en le louant, sur les cinq heures du soir, le jour de Saint-Jean, son patron. »

CHAPITRE V

Les principaux artisans du grand atelier d'érudition

EN 1664, à l'heure où Dom Mabillon quittait l'abbaye de Saint-Denis, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à laquelle son nom allait rester attaché, était déjà en pleine activité. Dans l'espace de quelques années, la double réforme religieuse et scientifique de Dom Tarrisse y avait donné de remarquables résultats et au point de vue de la religion et au point de vue de la science.

Tout un programme de travail, dont l'Église était le centre, avait été arrêté dans ses lignes générales. L'histoire monastique, avec l'Ordre de Saint-Benoît, y occupait le premier rang. Une collection nouvelle des Pères de l'Église Grecque et de l'Église Latine avait été prévue, et elle allait s'ouvrir par la sensationnelle publication des œuvres de saint Augustin en pleine crise de Jansénisme. D'autres travaux plus particuliers, plus limités, mais orientés dans le même sens et laissés à l'initiative de chacun, complèteraient cet ensemble.

L'abbaye, pareille à un vaste atelier, ne devait jamais cesser d'être peuplée d'ouvriers en la personne de ces moines qui s'y succèdent sans interruption, également attachés à

leurs devoirs monastiques et à leur labeur historique. A côté de ceux qui avaient devancé Mabillon et lui avaient ouvert la voie, en viendront d'autres, qui suivront à leur tour le chemin tracé par lui et continueront son œuvre.

En tête de tous, général en chef de cette petite armée peu nombreuse, mais vaillante, disciplinée, laborieuse, marchait Luc d'Achery, un ancien militaire qui sous le froc du moine avait gardé quelque chose de l'allure du soldat. Véritable entraîneur, animateur, selon un mot d'aujourd'hui, il sait communiquer à ceux qui l'entourent à la fois l'ardeur d'un zèle qu'un demi-siècle d'infirmités n'a pas réussi à ralentir et la sûreté d'une méthode impeccable d'investigations.

C'était lui qui en 1648 avait sonné la charge avec une grande lettre adressée au Chapitre général de Vendôme. Aux Supérieurs assemblés, il avait rappelé avec force que l'Écriture Sainte doit être pour tous un constant sujet d'études, que la théologie autrefois en honneur ne saurait être abandonnée, que les humanités, seules capables de communiquer aux esprits finesse et vigueur à la fois, s'imposaient aux jeunes moines, que l'histoire est un domaine dont la culture appartient en propre à la Congrégation de Saint-Maur, et qu'elle ne peut sans forfaiture laisser à d'autres.

Au précepte joignant l'exemple, sous le titre modeste de *Spicilège* ou *Glanes*, il n'avait pas composé moins de treize volumes in-quarto qui s'étaient succédé d'année en année, de 1655 à 1677. Ce *Spicilège* était un énorme recueil de documents de toute nature, de canons des Conciles, de chroniques historiques, de vies de saints, de correspondances, de diplômes, de chartes, toutes pièces qu'il avait découvertes personnellement ou qui avaient été recherchées pour lui par des confrères, dans les monastères de la Congrégation. Chaque volume avait une préface comme péristyle et était accompagné de notes érudites partout où il était nécessaire.

Le treizième volume à peine terminé, ce robuste défricheur des terres du passé avait songé à déposer ses outils au soir de la vie pour se préparer à la mort. Mais telle était sa passion du travail qu'il ne devait se reposer que dans la tombe. Reprenant ses instruments, il s'était remis à la tâche pour enrichir de nouveaux tomes son *Spicilège*. Dieu le rappela à lui en pleine exécution de ce labeur comme de celui des préliminaires des *Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît*, qui allaient avoir pour continuateurs Dom Mabillon et Dom Ruinart.

Dom Claude Estiennot devait passer une partie de sa vie auprès du Vatican en qualité de procureur, c'est-à-dire de représentant de la Congrégation de Saint-Maur à Rome, et ce fut à Rome que se déploya surtout son activité, tant au point de vue des recherches dans les archives et bibliothèques romaines qu'au point de vue du règlement des affaires des Mauristes auprès du Souverain Pontife.

Mais, comme érudit, il n'en joua pas moins un rôle des plus importants. Ce fut lui qui en 1672 accompagna Mabillon en Flandre, qui de 1673 à 1684 fit une longue et fructueuse tournée dans les monastères du Berry, du Poitou, de l'Orléanais, du Blaisois et de la Touraine, à l'intention de son maître en érudition.

Plein d'ardeur à l'ouvrage « gai, content et gaillard », comme il l'écrit lui-même de lui-même, il classait, copiait et analysait durant huit heures par jour : « Je suis si fort attaché à l'antiquaille, s'écriait-il, que j'y passe de dix à douze heures par jour quand je trouve à les employer. »

Professeur de théologie à Saint-Germain, Dom Thomas Blampin y était devenu un spécialiste de saint Augustin et c'est à lui qu'avait été confié le soin de mener à bien la nouvelle édition des œuvres du grand évêque d'Hippone, dont les débuts avaient valu l'exil aux premiers ouvriers.

C'était un acharné travailleur. Il n'abandonnait sa beso-

gne, non seulement difficile mais dangereuse en ce temps de jansénisme, que pour passer à la récitation de son bréviaire, à la célébration de la messe, à la pratique de la méditation et de l'oraison. Toutes les fois qu'un volume était achevé, avant de passer à un autre, il se retirait dans un monastère champêtre et se livrait à de pieux exercices.

Son édition de saint Augustin en onze volumes, dont chacun exigea de lui la rédaction des préfaces, d'avertissements, de sommaires et de notes, ne demanda pas moins de vingt et une années d'application continue, de 1679 à 1700. Elle fut l'occasion de toute une petite guerre de pamphlets et de libelles. Accusé de jansénisme pour avoir introduit dans un des tomes une analyse d'un traité d'Arnauld, il fut déplacé et fait simple cellérier.

Auteur d'une édition des œuvres de saint Hilaire, évêque de Poitiers, et d'une publication des Lettres des Pontifes romains, de saint Clément à Innocent III, Dom Pierre Constant était venu de bonne heure à Saint-Germain des Prés pour y collaborer au *Saint Augustin*. Sa collaboration avait été plutôt modeste, mais non inutile, car il faut que tout se fasse et se fasse bien. C'était lui, en effet, qui avait été chargé de confectionner les tables et d'opérer la discrimination entre les sermons authentiques et les sermons non authentiques. Il avait employé douze années à cette besogne.

Dom Michel Germain, qui partagea avec Dom Ruinart les pérégrinations érudites de Dom Mabillon, avait fait profession comme lui à Saint-Remy de Reims. De bonne heure, il s'était fait remarquer par son tour d'esprit, sa vivacité d'imagination et sa mémoire. Il avait du goût pour la poésie mais il n'abandonna pas pour elle l'histoire. On l'avait appelé à Saint-Germain pour seconder Mabillon.

C'était un grand laborieux. Il passait les nuits entières à l'étude, sans dormir, quand il s'agissait de prêter main-forte à son maître. Jamais il ne l'abandonnait dans ses maladies.

D'une haute taille, de complexion robuste, il compromit sa santé par ses labeurs excessifs. Gai, de tempérament gaulois, il se laissait aller volontiers, dans sa correspondance comme dans la conversation, à son enjouement naturel. Mabillon eut la douleur de se le voir enlevé par la mort en janvier 1694. Malade lui-même, il dut se faire transporter dans la chambre du mourant pour l'embrasser une dernière fois.

Il laissa une histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, écrivit presque en entier le quatrième livre du *De Re Diplomatica* où il est traité des Palais des anciens Rois, centres d'expédition de leurs chartes et de leurs diplômes. Mais son œuvre capitale est une Histoire abrégée de tous les monastères de la Congrégation de Saint-Maur en trois volumes in-folio. Les Supérieurs la firent imprimer sous le titre de *Monasticum Gallicanum*. La *Gallia Christiana* en est sorti.

Dom Martianay, ancien profès de la Daurade de Toulouse, était à la fois un helléniste et un hébraïsant. On l'avait fait venir de Toulouse en raison de ces connaissances spéciales, et il avait travaillé à Saint-Germain des Prés à la publication des œuvres de saint Jérôme.

Dom Jean-Robert Quatremaire, d'origine normande, avait quitté Saint-Wandrille. Les érudits de Paris et de la province entretenaient avec lui de savantes correspondances. Une mort accidentelle ne lui permit pas de donner tout ce qu'il promettait.

Dom Simon Bougis, un autre Normand, de Séez, exerça surtout une action intellectuelle dans ses fonctions de Supérieur général. Élu une première fois chef de la Congrégation, il s'était soustrait à cette charge en partant secrètement à cheval à quatre heures du matin. Lors d'une seconde élection, il ne put se dérober.

Son biographe nous le peint ainsi : « Il ne travaillait que pour sa sanctification et, en prenant l'esprit des Pères de

l'Église pour l'intelligence de leurs écrits, il en prenait les maximes pour règle de sa conduite. Il avait des temps marqués pour aller adorer le Saint-Sacrement, et son attention scrupuleuse à ne pas perdre un moment faisait que, malgré son assiduité aux exercices réguliers, il trouvait du temps suffisant pour l'étude. Il aimait la retraite et la solitude. Il ne recevait ni ne rendait de visites. Il ne fit jamais un pas pour voir les curiosités de Paris et des environs. Il ne se chauffait même pas par les plus grands froids. Il suivait la régularité dans toute sa rigueur.

Formé par Luc d'Achery, qui l'avait employé comme auxiliaire à sa publication des œuvres des Pères de l'Église, par Mabillon lui-même, qui lui donna l'idée de présenter un tableau des *Rites Monastiques*, Dom Martène, après cette éducation, avait volé de ses propres ailes, digne disciple de tels maîtres.

Ce sera lui que le Chapitre général de 1708 chargera de visiter les archives des églises cathédrales et des abbayes de la France entière en vue du perfectionnement et de l'achèvement de ce magnifique monument d'érudition qu'est le nouveau *Gallia Christiana*. Il emploiera à ses voyages six années, avec son associé de route et de travaux, Dom Durand, pénétrera avec lui dans près de deux cents évêchés et de huit cents abbayes et élèvera toute une montagne de deux mille pièces.

« Leurs voyages, dira-t-on des deux voyageurs, n'ont été entrepris que par obéissance et pour rendre service à l'Église. Ces pieux voyageurs n'ont jamais perdu de vue leur sainte Règle, observant l'abstinence la plus sévère. Les travaux de l'étude et les fatigues de leurs courses ont été pour eux une plus rigoureuse pénitence que celle qu'ils ont faite dans le cloître avant et depuis leurs voyages. En un mot, ils ont porté l'édification et la bonne odeur de Jésus-Christ dans tous les lieux où ils ont été. »

Plus tard, toujours avec le même compagnon, il fera une expédition historique dans les Pays-Bas et en Allemagne, pour y chercher les documents nécessaires à la collection des Historiens de France. Il pénétrera jusqu'au fond de la Saxe. Pour pousser plus loin, il lui aurait fallu, au milieu de populations calvinistes, dépouiller sa robe bénédictine. Il préféra revenir sur ses pas.

C'est à Dom Martène que l'on doit une très intéressante et très documentée *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*.

Dom Thierry Ruinart, qui devait devenir, en même temps que le collaborateur de Mabillon à Saint-Germain des Prés, l'associé de ses voyages, était aussi son élève. C'était en effet Mabillon qui s'était fait, durant plusieurs années, son professeur de grec, qui avait formé son esprit et l'avait initié aux recherches historiques. Quand le maître disparaîtra, telle sera la douleur du disciple qu'il ne lui survivra que de fort peu. Son nom sera uni à ceux de Luc d'Achery et de Mabillon en tête des *Acta Sanctorum*. Il avait débuté brillamment en 1689 par un travail personnel, les *Actes Sincères des Martyrs*.

Dom Chantelou avait passé de la Congrégation des Fontevristes dans celle des Mauristes, et Saint-Germain des Prés avait trouvé en lui un bon ouvrier dont l'expérience fut utilisée par Luc d'Achery pour son *Spicilège* et par Mabillon pour les *Acta Sanctorum*. Mais il publia pour son compte personnel les cinq volumes d'une *Bibliothèque ascétique*. Il se proposait de donner au public une nouvelle édition des œuvres de saint Bernard, mais il ne put aller au-delà du premier tome consacré aux sermons avec une préface sur la vie du saint.

Dom Jean Huynes, dont son biographe dit qu'il ne « cessa de travailler qu'en cessant de vivre », s'était fait connaître de bonne heure par son amour des documents origi-

naux, et il en avait tiré deux histoires d'abbayes, celle de l'abbaye de Saint-Florent et celle de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Recueilli en raison de sa valeur par Saint-Germain des Prés, il en était devenu le bibliothécaire. Il devait y mourir avant l'entrée de Mabillon.

Prieur de Saint-Wandrille malgré lui, Dom Jacques du Frische avait quitté sans regret cette situation pour venir travailler à Saint-Germain des Prés. Après avoir collaboré à une vie de saint Augustin en latin, il avait dirigé en chef l'édition des œuvres de saint Ambroise qui parut en deux gros volumes, de 1686 à 1690. La mort le surprit en plein labeur et ne lui laissa pas le temps de poursuivre l'édition des œuvres de saint Grégoire de Nazianze qu'il avait entreprise.

Dom Michel Félibien d'Avaux avait d'abord appartenu à l'abbaye de Saint-Denis, et il avait même employé six années de son séjour à en écrire l'histoire. A la requête des autorités de Paris, il passa ensuite à Saint-Germain des Prés, mais ce fut pour s'y livrer à une œuvre historique d'un caractère profane, celle de la ville de Paris depuis ses origines. Il la conduisit jusqu'en 1666, en laissant à son confrère Dom Lobineau le soin de l'achever.

La vie de Dom Denis de Sainte-Marthe n'eut pas la même unité que celle de ses confrères. Dépossédé de ses fonctions de prieur de Saint-Julien de Tours pour être intervenu avec une vivacité qu'on jugea trop grande dans le duel entre l'abbé de Rancé et Dom Mabillon, il avait été relégué à Saint-Germain dans les fonctions d'administrateur des sacrements sur la paroisse, à la suite d'une intervention de la duchesse d'Alençon, Madame de Guise. Mais il s'était élevé ensuite jusqu'au priorat des Blancs-Manteaux et au supérieurat général de la Congrégation de Saint-Maur. Distract de l'étude par ce haut ministère, il ne put publier qu'une édition des œuvres de saint Grégoire le Grand.

C'est lui qui quelques heures avant sa mort, assis sur un fauteuil en attendant de recevoir la communion, donnait entre autres directions à ses religieux assemblés ce suprême conseil : « J'exhorte mes confrères à continuer de bien étudier et à ne pas se servir du prétexte de leurs études pour vivre dans la dissipation. Qu'ils pensent qu'ils doivent être saints avant d'être savants. » Ce conseil, il avait le droit de le donner, ayant toujours prêché d'exemple. « Pendant près de trente ans, est-il dit de lui, il n'a dormi que quatre à cinq heures chaque nuit, et le temps qu'il dérobaît à son sommeil, il le donnait au travail. Jamais il ne se couchait avant dix heures du soir, et après les matines, auxquelles il assistait très régulièrement, il travaillait jusqu'à cinq heures et demie du matin, temps de la méditation à laquelle il ne manquait jamais. »

Dom Bernard de Montfaucon est un autre Mabillon dont il partage la renommée, la puissance de travail et la féconde activité. Pour récompenser ses mérites, le Roi l'appela à l'Académie des Inscriptions en remplacement du P. Le Tellier. Soldat avant d'être moine, il avait combattu sous Turenne comme volontaire et quitté le service pour raisons de santé.

Mort octogénaire, jusque dans son extrême vieillesse il consacrait encore huit heures par jour à l'étude. L'avant-veille de sa disparition il communiquait à l'Académie un dernier mémoire.

Chargé d'abord de la publication des œuvres de saint Athanase et de saint Jean Chrysostome, il avait à cette occasion appris l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le samaritain, le copte et même un peu l'arabe. Avant d'arrêter le texte définitif de son saint Jean Chrysostome, il n'avait pas fait collationner par ses collaborateurs moins de trois cents manuscrits, et cette besogne avait exigé treize années.

L'étude des Pères de l'Eglise suppose des connaissances

d'ordre profane. Qui ignore la double antiquité grecque et romaine et même l'antiquité égyptienne et gauloise ne saurait vraiment les comprendre. C'est ainsi que cet Hercule de l'érudition fut amené à soulever tout le fardeau du monde ancien sur ses robustes épaules. De là ce colossal ouvrage auquel il a donné le titre de *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, qui comprend dix volumes in-folio en partie en latin, en partie en français, avec un supplément de cinq volumes également en partie en latin et en partie en français. Dans les dix premiers volumes, on compte douze cents planches, avec de trente à quarante mille figures.

Ce ne sont là que les chefs d'études, les grands cerveaux de l'érudition bénédictine. Mais, derrière eux, il en est d'autres qui sont demeurés dans l'ombre pour avoir joué un rôle plus effacé, mais qui n'en ont pas moins été de remarquables travailleurs. Ils savaient que leur nom ne serait jamais en tête d'un de ces livres dont ils amassaient patiemment les matériaux, mais que leur importait ? Qu'importait d'ailleurs à leurs chefs eux-mêmes de se voir cités sur la première page des in-folio et des in-quarto sortis de Saint-Germain des Prés ? Les uns et les autres, à qui se serait étonné de leur commun mépris de l'humaine renommée, auraient répondu ce que répondit un jour un vieux sculpteur du moyen-âge en train de sculpter tout en haut de la voûte d'une nef de cathédrale des personnages que les fidèles n'arriveraient pas à distinguer à cette hauteur : « Si les hommes ne les voient pas d'en bas, Dieu les voit d'en haut. »

CHAPITRE VI

L'érudition de Mabillon

AUN Hippolyte Taine, à un Pierre de la Gorce, à un Albert Vandal et à un Albert Sorel, personne ne ressemble moins qu'un Mabillon. Entre les travaux de ces grands historiens d'aujourd'hui et ceux du grand historien d'autrefois qu'est ce fils de saint Benoît il n'y a rien de commun. Les *Origines de la France contemporaine*, l'*Histoire religieuse de la Révolution*, l'*Avènement de Bonaparte*, l'*Europe et la Révolution*, sont de vastes synthèses historiques. Pareilles à ces magnifiques fresques de Puvis de Chavannes qui décorent les murs du Panthéon, elles sont un charme pour l'esprit comme les autres pour les yeux.

Ce n'est point que de telles synthèses ne reposent sur une masse énorme de faits, et qu'elles n'exigent par suite la mise en œuvre d'une foule de documents d'archives, dont chacun doit être soumis à une sérieuse critique. Si l'édifice ne reposait pas sur de solides assises, si les pierres qui le composent manquaient de consistance, ce ne seraient que des châteaux de cartes qu'un souffle suffit à renverser. Mais ces généralisations, tout en suivant les contours des faits qu'elles enveloppent dans leurs formules, dépassent beaucoup tous ces

faits eux-mêmes en s'y superposant. Il s'y mêle ainsi des jugements qui sont des éloges ou des blâmes. Aux préoccupations purement scientifiques du savant s'allient en outre des préoccupations d'un autre ordre, d'un ordre tout différent, celles de l'artiste, de l'écrivain qui compose, et à sa composition veut donner cette forme littéraire qui sera un élément de son succès.

Si telles sont les pensées de celui qui écrit, des pensées analogues y correspondent dans l'esprit de celui qui lit, épris lui-même d'art autant que de science, d'ordre, de clarté et d'élégance littéraire autant que de précision, d'exactitude et de rigueur scientifique. Et il ne s'agit point de ces productions hâtives où l'imagination tient beaucoup plus de place que la connaissance et le respect de la réalité historique, de ces histoires romancées qui récréent plus qu'elles n'instruisent, laissent incertain au sujet des limites qui séparent le vrai du faux, le fictif du réel, ce qui, comme disent les enfants, est arrivé de ce qui n'est pas arrivé. Il s'agit d'œuvres plus hautes, de véritables œuvres faites de main d'ouvrier.

Les ouvrages de Mabillon, qui sont presque tous écrits en latin selon l'usage du temps, sont des ouvrages d'une tout autre nature, des ouvrages de pure érudition, c'est-à-dire de pure documentation matérielle. Des faits, encore des faits, toujours des faits, des successions de faits de tout ordre, d'ordre civil et d'ordre religieux, qui de haut en bas remplissent les longues et larges pages de volumineux in-folio aussi gros et aussi lourds que des graduels et des antiphonaires de cathédrale. Au bas de chaque feuillet, ou bien en appendice à la fin des chapitres, des notes en caractères microscopiques. En marge, des résumés analytiques, ou, tout au moins, des titres et des sous-titres avec des dates en regard. Et en tête de ces in-folio, des préfaces qui formeraient à elles seules tout un volume d'aujourd'hui.

C'est dans ces préfaces que s'est réfugié l'érudit quand, au lieu de produire et de faire se succéder les documents sous les yeux, il entreprend de les relier les uns aux autres, et en les reliant de la sorte, de dégager leur orientation et leur sens général. Là encore, il est toujours non en avant des faits, mais derrière eux. Il les laisse parler en fidèle interprète, il ne parle pas à leur place. Dans ce tissu formé de milliers et de milliers de faits, fils juxtaposés et par leur juxtaposition constituant une étoffe des plus serrées, sa navette en se promenant par la trame n'a rien ajouté qui serait étranger au fil qu'elle renferme. Elle n'a fait que coordonner et par cette coordination introduire de la lumière au milieu du tissu, une lumière qui l'éclaire sans lui rien enlever de sa rigidité.

Aussi de tels ouvrages construits selon cette méthode ne sont-ils point des ouvrages destinés à devenir populaires. Ce sont des œuvres faites par un érudit pour d'autres érudits. On ne saurait mieux les comparer qu'à des carrières où gisent d'énormes amas de granit ou de schiste, non point de granit ou de schiste à l'état massif, mais déjà transformés par le pic du mineur en blocs qui, une fois sortis de la carrière, vont se convertir en pierres de taille dégrossies et ouvragées. Viendront les architectes et ce seront eux qui, avec ces matériaux dus aux labeurs d'infatigables mineurs, élèveront des édifices aux invisibles fondations souterraines dont seuls émergent les colonnes, les péristyles, les frontons dans la superposition des étages.

L'histoire est un tribunal, et l'historien est un juge. Le juge remplit une des plus hautes fonctions de l'État, et le premier de ses devoirs est l'équité. A chacun, après avoir fait comparaître contradictoirement à sa barre les parties, il doit rendre son dû. Magistrat lui aussi, investi d'un semblable mandat, l'historien lui aussi cite devant son prétoire le passé. Il écoute et enregistre avec impartialité toutes les

dépôts, et c'est seulement après qu'il se prononce. Une fois rendu, son verdict n'appartient plus à lui seul ; il entre, le plus souvent sans appel ultérieur, dans la grande circulation humaine. Les générations qui s'en vont transmettent aux générations qui viennent ses sentences, et ainsi, avec elles, c'est la vérité ou c'est l'erreur qui se fixent dans l'opinion.

Plus que tout autre le chrétien doit aimer la vérité, et parmi les chrétiens nul ne doit lui être plus attaché que le religieux. Il est des choses certaines ; il en est de fausses, et entre les premières et les dernières il en est d'incertaines. Le certain est le certain, le faux est le faux et l'incertain est l'incertain. Entre eux il ne doit pas y avoir de mélange ni de substitution, et il n'est pas de mélanges et de substitutions d'une nature plus honteuse que ceux et celles qui sont volontaires.

Rien ne prévaut contre cette primordiale et essentielle obligation. La religion n'a pas peur de la lumière. Un ordre qui sous une bannière religieuse s'abrite, la craint moins que qu'il que ce soit. « Je suis bien certain, écrira un jour Mabillon à ceux qui contestaient ce principe, qu'il n'y a rien qui éloigne si fort les personnes un peu éclairées que lorsqu'elles voient qu'on ne procède point avec un juste désintéressement. Et il est constant que deux ou trois écrivains passionnés ont fait plus de tort à notre Ordre par leurs exagérations que ses ennemis ne lui en ont fait par leurs calomnies. Car, comme on voit que les Religieux tirent tout de leur côté sans règle ni sans bornes, on prend occasion ou de révoquer en doute même les choses les plus certaines, ou d'impugner et de détruire ce qu'ils avancent mal à propos. »

Tout ce qui est erreur, quelle que soit son origine, doit être détruit dès qu'il y a constatation de l'erreur. Le faux ne se prescrit point et son ancienneté ne constitue nullement pour lui un droit à l'existence. « Ce serait faire injure à la

vérité que de vouloir prescrire contre elle par la possession. Le mensonge et l'erreur sont presque aussi anciens que la vérité parmi les hommes, et nous devons toute notre vie tâcher de nous dépouiller des préjugés d'erreur et de fausseté que les passions déréglées des hommes ont introduites dans le monde. »

La Tradition a sa valeur, et là où font défaut les monuments écrits, elle est la seule source à laquelle puisse puiser l'historien. Comme ces monuments écrits eux-mêmes, tant que n'a pas été fixée leur origine et démontrée leur authenticité, elle demeure suspecte et ne saurait être acceptée qu'après un sévère contrôle. Sujette aux altérations et déformations en passant de bouche en bouche à travers les générations qui se la transmettent, elle exige un particulier discernement.

« La tradition peut être utile pour la connaissance de l'antiquité, reconnaît le critique bénédictin ; mais il y a des traditions fabuleuses aussi bien que de véritables. Ce serait se tromper lourdement que de les recevoir toutes en aveugle sans aucun discernement. On ne peut faire fond sur la tradition que quand elle est reçue par des personnes judicieuses et de bon sens. Il ne suffit pas que le commun les tienne pour véritables si les gens d'esprit n'en font pas de compte. »

Où, quand et comment s'est formée une tradition ? C'est là un point essentiel à élucider. Contemporaine des événements, elle acquiert de ce fait un grand poids, mais si elle ne s'est introduite que longtemps après leur accomplissement, elle perd tout droit à notre créance. « Pour qu'on soit assuré qu'une tradition historique est ancienne, il faut que l'on sache qu'elle nous ait été communiquée de main en main depuis le temps auquel on dit que le fait est arrivé, et pour cette raison il faut que les auteurs anciens en aient fait mention dans les occasions. Car autrement, qui pourrait

s'assurer qu'elle n'aurait pas été inventée il y a cent ans? Combien y a-t-il de fables qui ayant été couvertes de cette belle apparence de tradition ont été introduites et s'introduisent tous les jours dans l'histoire?

« Que si une tradition qui regarde un fait ancien est récente, si elle n'est pas reçue des habiles gens et des personnes judicieuses, si non seulement elle n'est pas soutenue d'aucun bon auteur ancien, mais qu'elle soit même opposée à ce qu'en ont dit les anciens, je soutiens que telle tradition n'est pas recevable et qu'elle ne peut faire preuve dans l'histoire. »

Maître d'érudition au dedans de son abbaye pour les disciples religieux qui l'entourent, Dom Mabillon l'est également au dehors pour d'autres disciples de tout genre qu'attire à Saint-Germain sa réputation. Certains d'entre eux sont même des maîtres renommés. C'est ainsi que, par le seul fait de sa présence, alors que n'existait pas encore l'Académie des Inscriptions, le monastère devint comme une petite Académie et qu'il le resta d'ailleurs après cette fondation.

Tous les dimanches, après Vêpres, les amis des Bénédictins se rendaient à l'Abbaye. Là, ils s'entretenaient de leurs travaux, se communiquaient soit leurs propres découvertes, soit les nouvelles reçues de celles des autres. De ces réunions, Dom Mabillon était le centre et il en était également l'âme. Malgré son effacement, sa modestie, sa constante application à ne jamais non seulement s'imposer, mais paraître s'imposer, tout le monde faisait cercle autour de lui, écoutait avec déférence et respect sa parole et réclamait de lui de véritables consultations.

Il n'y avait là, pour ne citer que les plus célèbres, Du Cange, trésorier du Roi à Amiens, un véritable prodige de science, calme, presque timide, serviable et désintéressé; Baluze, le bibliothécaire de Colbert, un remarquable savant lui aussi, d'une rare sagacité, très hardi dans ses idées, fort

libre dans son langage dont les saillies égayaient l'auditoire; l'orientaliste d'Herbelot, le fondateur de l'étude des langues orientales en France, d'une telle renommée en Europe que les souverains le recevaient et le traitaient magnifiquement.

Et à eux venaient se joindre Renaudot, le petit-fils du Renaudot qui avait créé le premier journal français; l'abbé Bignon, bibliothécaire du Roi, orateur de premier ordre, mais si peu habitué à pratiquer dans sa vie privée ce qu'il disait en chaire, que le Roi se repentait de lui avoir accordé des bénéfices; le numismate Vaillant, celui-là même qui, sur le point d'être pris par des pirates, avait avalé des médailles pour les soustraire à leur cupidité; le collectionneur d'autographes de Gaignières, dont le cabinet était une des curiosités de Paris; les deux Boivin, deux Normands d'origine, alliant à la finesse de leur race une égale ténacité; les deux Anisson, les plus célèbres libraires du temps, moitié imprimeurs, moitié Mécènes, ces « Messieurs Anisson », comme on les appelait à l'abbaye.

C'étaient là les habitués, ceux qui formaient un cercle amical où à l'érudition se mêlait une mutuelle sympathie. Et il y avait aussi les passants, ceux qu'on ne voyait que de loin en loin parce qu'ils n'habitaient pas la capitale et n'avaient pas comme les autres la faculté de prendre part régulièrement à ces agapes fraternelles où au docte savoir s'ajoutait l'esprit. Parmi ces passants, on remarquait jusqu'à des étrangers, par exemple le docteur Lister, l'un des premiers naturalistes anglais, celui qui au sortir de la cellule de Mabillon déclarait qu'il lui avait paru « un homme du meilleur caractère et de la plus grande franchise ».

Il est aisé de se représenter avec un peu d'imagination de telles réunions, petites assemblées académiques qui n'avaient point le protocole des grandes, où il y avait plus de liberté, plus d'amitié surtout entre gens qu'unissait le même culte de la science.

Quand on ne pouvait pas se voir, on s'écrivait. L'abbaye de Saint-Germain des Prés recevait des lettres venues d'un peu partout, et la majeure partie de cette correspondance était adressée à Mabillon, car c'était lui qui avait porté au loin la renommée du monastère et en avait fait, en même temps qu'un grand atelier français, un cabinet européen de consultations historiques.

En France, Dom Mabillon n'eut pas de plus fervent admirateur et en même temps de plus solide ami que Bossuet, qui non seulement échangeait des lettres avec lui, mais se plaignait de ne le voir que trop rarement dans sa maison de campagne de Germigny.

« J'ai une joie extrême, lit-on dans une lettre de l'évêque de Meaux en 1675, de ce que nous pourrons vous tenir ici quelque temps. Je vous supplie de témoigner à vos Pères l'obligation que je leur ai de m'accorder cette grâce. Les Pères des Loges vous recevront avec plaisir. Vous y serez très bien logé et en état de faire tout ce qui sera nécessaire pour votre santé. Si vous avez besoin de médecins, nous vous en donnerons de très affectionnés qui ne vous importuneront pas et qui vous soulageront. Loin de vous fatiguer l'esprit, nous songerons à vous divertir et votre divertissement fera notre utilité. Venez donc quand il vous plaira. Le plus tôt sera le mieux. »

Les lettres conservées de Dom Mabillon, qui ne sont qu'une partie des lettres écrites par lui, car il en est d'autres dispersées un peu partout qu'on n'a pu réunir, ne forment pas moins de onze volumes in-folio au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Les unes en latin, les autres en français, elles portent toutes sur des questions d'érudition et constituent dans leur ensemble un très important supplément à ses ouvrages proprement dits.

Leibnitz, le grand penseur du temps depuis que Descartes n'est plus, écrit à Dom Mabillon, qui non seulement lui

répond, mais lui envoie des livres rares, fait exécuter pour lui des copies et ménage sur sa recommandation aux savants d'Outre-Rhin qui viennent à Paris un accueil amical.

La Révocation même de l'Édit de Nantes n'interrompt pas ces relations épistolaires entre le moine français et ses confrères en érudition de la Réforme. La Hollande, l'Espagne, l'Italie surtout, lui paient un ample tribut qu'il est obligé de leur payer à son tour.

De notre temps où il n'existe autour de nous aucun exemple d'une activité intellectuelle internationale de ce genre entre un érudit français et l'Europe entière, on a peine à se faire une idée de celle-là. Une esquisse très exacte, quoique très brève, en a été tracée, jointe à une autre esquisse, celle de la petite académie bénédictine de Saint-Germain des Prés présidée par Mabillon. C'est dans le remarquable livre d'Emmanuel de Broglie sur *Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés à la fin du XVII^e siècle* qu'il faut aller la chercher. Il n'est pas de livre qui soit plus capable de nous montrer ce qu'était devenu à l'étranger aussi bien que dans notre pays cet humble moine bénédictin. Rien, ni dans son costume, ni dans son genre de vie, ni en quoi que ce soit, ne le distinguait de ses confrères. Il ne portait ni la pourpre des cardinaux, ni la crosse et la mitre d'un archevêque ou d'un évêque, ni la croix d'un abbé commendataire ou non commendataire, mais par le seul prestige de sa personne il était non seulement autant mais plus qu'un abbé, un archevêque, ou même un cardinal de la Sainte Église romaine. Il était Dom Mabillon.

CHAPITRE VII

L'Histoire « à la Bénédictine »

CE ne sera pas assez de passer en revue les travaux de Dom Mabillon, de les analyser et d'en mettre sous les yeux en raccourci un tableau d'ensemble. En même temps qu'un grand érudit, il a été un grand professeur d'érudition. Par sa méthode il a formé des générations de disciples et il en forme encore sous nos yeux, quoique la plupart d'entre eux ne soupçonnent pas la source à laquelle ils vont puiser. Cette méthode qui lui a survécu, il importe de la faire connaître dans ses principes et dans ses règles. Elle n'est autre que la méthode de l'histoire pure et, d'un nom qui ne nous laisserait pas ignorer ses origines, il conviendrait de l'appeler plutôt l'histoire « à la bénédictine ».

Moine d'une congrégation qui à la prière joignait l'étude sans les séparer l'une de l'autre, le docte Mauriste a fait, selon le programme de sa Congrégation, non de l'histoire civile, mais de l'histoire religieuse quand il narre la vie des Saints de l'ordre de Saint-Benoît, qu'il retrace le passé de tel ou tel monastère, qu'il suit dans la variété de leurs détails et dans leur évolution les cérémonies du culte, qu'il décrit les vieux missels, les processionnaires et les évangélistes. Mais l'Eglise n'a jamais cessé d'être à l'intérieur de l'État, et

l'histoire religieuse est inséparable de l'histoire civile. Si l'Église a agi sur l'État, l'État de son côté, par un semblable phénomène d'endosmose, n'a pas moins agi sur l'Église.

Ainsi, toutes les institutions se tiennent, et les mœurs se tiennent comme les institutions. Ce n'est donc pas seulement parce qu'il a rédigé ce code de l'érudition du *De Re Diplomatica* que Dom Mabillon est un historien civil aussi bien qu'un historien religieux, c'est encore parce que dans tous ses écrits il nous a permis de reconstituer, en même temps que la vie religieuse soit séculière soit régulière, la vie matérielle et morale des siècles qu'il a entrepris de parcourir. A ce point de vue, il n'est aucun de ses ouvrages qui ne contribue à projeter sur le moyen-âge une vive lumière.

Comment opéra-t-il cette reconstitution du passé et comment nous apprend-il à l'opérer à notre tour?

Toute société laisse derrière elle des traces de son passage, pareilles à celles des pas du voyageur qui s'incrument dans le sol, et nous permettent de suivre son itinéraire. Ces traces, ce sont les documents de tout genre que les générations qui s'en vont lèguent en mourant aux générations qui arrivent. Il y a d'abord les monuments de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. Il y a les tombes, avec leurs inscriptions. Il y a les monnaies, les médailles, les sceaux. Il y a les actes de l'état civil, baptêmes, mariages, inhumations. Il y a les chartes de donation, d'achat et de vente. Il y a les contrats de tout genre, les baux qui établissent les redevances et leurs conditions. Il y a les décisions des juridictions ecclésiastiques, comme des officialités et des juridictions civiles de tout degré. Il y a les correspondances privées, les livres de raison.

Quand on s'élève plus haut, il y a toutes les chancelleries des puissantes maisons seigneuriales, de la maison royale, comme il y a à la cour de Rome les bulles des papes, leurs brefs, leurs indults. Les conciles généraux, les synodes dio-

césains ont laissé des procès-verbaux de leurs assemblées, de même que les monastères de leurs réunions capitulaires, des rédactions de leurs chartes de visite. Et, pour compléter cette insuffisante énumération, il conviendrait d'ajouter encore nombre de sources des documentations souvent cachées.

La première opération qui s'impose à l'érudit, c'est la chasse aux documents, une chasse qui, tout en ayant comme l'autre ses hasards, n'en exige pas moins, comme l'autre aussi, de la méthode, de l'expérience, de la patience, de l'adresse et de la clairvoyance. Mais le chasseur a besoin de piqueurs, de rabatteurs, de limiers partout où il y a quelque capture à opérer. Ces piqueurs, rabatteurs et limiers qui nous manquent aujourd'hui ne faisaient pas défaut à Dom Mabillon, auquel il restait cependant à les diriger de près ou de loin. Il en avait dans chacun des monastères de sa congrégation, et même dans les monastères des congrégations étrangères, non seulement en France, mais en Italie, en Allemagne, dans toute l'Europe. On comptait parmi eux de simples scribes, des copistes. Il se rencontrait à côté d'eux presque des égaux du maître. Tous, étrangers aux sentiments d'envie assez fréquents dans le monde des chercheurs, lui prêtaient une aide toute fraternelle et vraiment chrétienne.

Le gibier capturé s'est entassé au tableau. Il s'agit maintenant d'examiner la valeur réelle de chaque pièce. Ici, il faut plutôt songer à un botaniste qui revient d'une herborisation qu'à un veneur qui rentre de la chasse. Chaque document, telle une plante, doit être identifié, déterminé et, à la suite de cette identification ou détermination, rangé dans telle ou telle classe, sous-classe ou variété.

Ce sont les opérations les plus délicates qui commencent : en tête la plus importante de toutes, celle de l'authenticité. Le document devra être jugé en lui-même au point de vue de ses qualités intrinsèques et par rapport à d'autres docu-

ments indiscutables qui le confirmeront ou l'infirmeront, selon qu'ils seront ou ne seront pas d'accord avec lui. Il n'est pas, en effet, isolé; il fait partie d'un tout et il est nécessaire qu'il concorde avec ce tout, de même que tout doit concorder avec lui, la contradiction étant un symptôme d'erreur. Ici interviendront les règles de la diplomatique.

Une poussière documentaire, quoique chaque grain ait son prix, n'est qu'une poussière d'une valeur infinitésimale. C'est l'atome d'une molécule qui entrera elle-même dans la composition d'une cellule, d'une fibre, d'un tissu, et finalement deviendra un membre, un organe d'un grand corps. Entre les cellules d'un organisme, il existe une pénétration avec des relations autres que celles d'une juxtaposition et d'une connexion spatiale.

Dom Mabillon ne fut pas un vulgaire collectionneur de fiches, qui de son fichier les ferait passer telles quelles dans ses ouvrages. Il est un constructeur, ainsi qu'en font foi ses admirables préfaces, véritables monuments plutôt que simples vestibules de monuments. C'est par là qu'il se distingue, en s'élevant au-dessus d'eux, de toute une école d'érudits qui, allemands ou non allemands, ne font guère que déverser le contenu de leur hotte. Il faut des manœuvres. Ils n'en demeurent pas moins des manœuvres.

Mais, ce ne sont là que des observations abstraites en raison de leur généralité. La méthode de Dom Mabillon ne saurait être bien saisie que sur le vif, c'est-à-dire au contact de ses écrits — qui forment un colossal ensemble.

L'histoire telle qu'il la pratique est une science rigoureuse, exacte. Ce n'est pas de l'histoire philosophique pas plus que de l'histoire artistique, de l'histoire politique, puisque du temps des Bénédictins l'histoire était étrangère à la politique. Elle ne poursuivait d'autre fin que la reconstitution du passé, tel qu'il fut, dans le présent, sans addition non plus que sans retranchement; car il n'est pas moins grave de

pécher par omission que par action, l'omission même étant une action et une mauvaise action. Point de faux ornements. Pas d'ornements du tout. A plus forte raison, point de falsifications.

Voilà ce qu'est l'histoire pure d'où est éliminé tout ce qui est subjectif, introduit par les passions collectives ou personnelles, les intérêts des partis, les ambitions des gouvernants, comme aussi par les théories des penseurs. Tout cela peut être de la fort belle littérature, de la haute poésie, ou de la prose de grand style ; c'est de la littérature.

Les synthèses ne trouvent pas là leur place, à moins qu'elles n'aient rien de commun avec celles des visionnaires de panoramas. Celles de Mabillon sont des collections de faits où tout, après avoir été minutieusement examiné à la loupe, étiqueté, inventorié, comparé, finit par former un ensemble naturel, un ensemble vrai par la seule addition de vérités. Toute une époque renaît fort bien ainsi, rien que par le défilé des détails. N'est-ce pas ce qui se passe sur l'écran au cinéma et ne peut-on pas y faire assister à une bataille au moyen d'une série de films qui se succèdent comme se sont succédé eux-mêmes les épisodes qu'ils représentent ?

Il se peut qu'ainsi conçue et pratiquée la science historique soit austère. L'histoire pure ne procurera que fort peu de satisfaction aux amateurs de thèses idéologiques, de drame, de roman, de coquetterie littéraire avec ses poudres et ses fards, et encore moins aux amateurs de politique qui en font un arsenal pour s'y approvisionner d'armes et de munitions dans le passé contre leurs adversaires du présent. Même traduits du latin en français les ouvrages historiques de Dom Mabillon seraient sûrement délaissés dès les premières pages, sauf par d'autres Mabillon.

CHAPITRE VIII

L'œuvre du grand ouvrier

HÉRITIÈRES des bibliothèques des ordres monastiques confisquées par la Révolution et attribuées à la Nation en même temps que les monastères, les Bibliothèques de nos grandes et de nos petites villes se sont ainsi enrichies du jour au lendemain d'incalculables trésors de livres imprimés et de manuscrits qui forment souvent le meilleur de leur fortune bibliographique. C'est là qu'aujourd'hui il faut aller chercher les œuvres de Dom Mabillon.

Rassemblées, les œuvres de Mabillon ne comprennent pas moins d'une cinquantaine de volumes, dont dix-sept grands in-folio, douze in-quarto de forte taille, quatre gros in-octavo auxquels il faut ajouter une douzaine d'autres volumes de plus petits formats. Les in-folio, magnifiquement édités sur solide papier à la forme, avec de beaux caractères nets et bien lisibles, décorés de splendides eaux-fortes sur leurs feuillets liminaires, n'ont jamais moins de 750 pages, souvent à deux colonnes. Les in-quarto, d'une moindre hauteur, mais d'une semblable épaisseur, sont également imposants par leur masse. Alignés ou superposés les uns et les autres, ils représenteraient trois ou quatre mètres en longueur ou en

hauteur, avec un poids proportionné à leur nombre et à leurs dimensions.

De cette montagne d'érudition se détachent d'elles-mêmes plusieurs masses de première grandeur. Ce sont : Les *Œuvres de Saint Bernard*, les *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, les *Analecta*, le *De Re Diplomatica*, le *De Liturgia Gallicana*, le *Musæum Italianicum*, le *Traité des Études Monastiques*, les *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, l'*Iter Burgundicum*, publié seulement après la mort de son auteur.

Les *Œuvres de Saint Bernard* font partie de cette grande collection des *Œuvres des Pères de l'Église* et de leurs successeurs, qui est un des plus beaux fleurons de la couronne religieuse et érudite des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur.

Les bibliothèques de l'ordre possédaient de nombreux manuscrits de ce merveilleux entraîneur des Croisades. Dom Mabillon avait été chargé de les passer en revue, de les comparer pour en tirer une édition irréprochable. Ce travail, malgré les collaborations qui lui furent apportées, lui demanda trois années de labeur.

Non content de diviser les œuvres du Saint par ordre de matières et de les subdiviser ensuite à l'intérieur de chaque matière par ordre chronologique, il s'attacha à séparer, avec preuves à l'appui de cette séparation, les ouvrages douteux des ouvrages vrais. Une vie très étudiée de saint Bernard servait d'introduction générale. Enfin, en tête de chaque tome figurait une préface où étaient traitées à fond avec des éclaircissements les points les plus obscurs et les plus curieux de l'existence de l'illustre serviteur de Dieu et de l'Église, comme aussi ceux de l'histoire du XII^e siècle.

Les Supérieurs généraux de la Congrégation de Saint-Maur avaient estimé avec raison que les prémices de leur labeur intellectuel devaient être données par les Religieux réformés au début même de leur réforme à cet Ordre de Saint-Benoît

dont ils étaient les fils régénérés. De là la grande entreprise de la revue des *Actes des Saints de l'Ordre de Saint Benoît* (*Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*).

Déjà avant l'entrée de Mabillon à Saint-Germain des Prés l'entreprise était commencée. Dans les différents monastères de la Congrégation des Religieux avaient été envoyés pour procéder à la recherche de la documentation. Un grand nombre de matériaux étaient déjà réunis, et Dom Luc d'Achery était en train de les classer et de les transcrire avec le concours de Dom Claude Chantelou, mais ce dernier venait de mourir, et le premier, à la fois âgé et infirme, était hors d'état de poursuivre seul une pareille tâche. C'était Mabillon qui avait été désigné pour édifier le monument qui commençait seulement à sortir du sol. Il y réussit avec l'aide de Dom Thierry Ruinart.

Les *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti* exigèrent neuf énormes tomes in-folio, ou plutôt dix, en y ajoutant le volume qui parut après la mort de leur rédacteur. Ces neuf tomes s'échelonnent de 1669 à 1705 à intervalles variables paraissant tantôt un à un, tantôt deux par deux.

Le tome I^{er} renferme les vies des Saints du premier siècle bénédictin qui correspond au VI^e siècle de l'Église. La préface inaugurale est pleine d'intéressantes observations sur la discipline ecclésiastique et monastique, l'histoire et la critique. Il y est parlé en particulier des progrès de l'ordre monastique en Occident et des différentes règles observées avant saint Benoît. La règle de Saint Benoît est à son tour exposée et examinée avec des observations sur les pratiques de l'époque, notamment sur le travail des mains et sur la transcription des manuscrits dans les anciens monastères.

Le tome II est consacré aux Actes qui vont de l'an 600 à l'an 700. Sa préface fort longue est à elle seule tout un livre. Les pratiques religieuses de cette époque donnent lieu à de nombreuses remarques.

Les tomes III et IV parus en même temps s'étendent de l'an 700 à l'an 800. Leurs préfaces contiennent en abondance des détails curieux sur l'histoire profane ou civile aussi bien que sur l'histoire ecclésiastique de ce siècle.

Les tomes V et VI portent sur le IX^e siècle. Dom Michel Germain y collabora pour la publication documentaire, mais les deux préfaces sont de Mabillon. Ils sont fort instructifs au point de vue de la connaissance de l'Ordre bénédictin et de la discipline monastique.

Un seul tome, le tome VII, est affecté au X^e siècle.

Enfin, les tomes VIII et IX sont réservés au IX^e siècle. Pour leur confection Mabillon eut également un collaborateur; Dom Ruinart est l'auteur des notes et observations, mais non des préfaces qui sont réservées à son chef.

Dans l'éloge prononcé à l'Académie des Inscriptions au lendemain de la mort de Mabillon, ce prodigieux monument d'érudition sera l'objet de ce public hommage :

« On ne considérera plus à l'avenir les Vies des Saints, même des Saints Solitaires, comme des livres qui ne servent tout au plus qu'à exciter la piété et à animer la foi des fidèles. A cette utilité particulière, Dom Mabillon a su joindre de nouveaux avantages. La chronologie rétablie, l'histoire restituée, les différents usages du temps découverts et expliqués, les points les plus importants de la discipline ecclésiastique éclaircis et fixés sont de ce nombre, et tel est le sujet ordinaire des notes et des préfaces. »

Le *Journal de Trévoux*, le grand organe des Savants du temps, ne fera que confirmer ce témoignage d'admiration.

« On doit regarder, y lit-on, cette collection non comme un simple recueil de mémoires pour l'histoire monastique, mais comme un précieux amas de monuments anciens qui éclaircis par de savantes notes répandront un grand jour sur la partie obscure de l'histoire ecclésiastique. Les préfaces seules assureront à l'auteur une gloire immortelle. Les

mœurs et les usages de ces siècles ténébreux y sont recherchés avec soin et cent questions importantes discutées avec une critique exacte et solide. »

Les *Analectes* (*Analecta*), répartis en quatre volumes, sont, comme l'indique leur titre même, un choix de pièces portant sur des points singuliers ou inconnus. Dom Mabillon, malade alors, ne se trouvait pas en état de continuer les *Acta Sanctorum* et il tira de ses portefeuilles cette collection.

Le traité de la *Liturgie Gallicane* (*Liturgia Gallicana*) est un ouvrage d'une haute valeur par la lumière qu'il projette sur les cérémonies liturgiques de l'Église de France.

Au cours de son voyage en Allemagne, Dom Mabillon avait découvert en passant par l'abbaye de Luxeuil un *Lectionnaire du rite Gallican* écrit environ onze siècles avant en beaux caractères mérovingiens. Ce fut sa lecture qui suggéra à son esprit toujours en éveil l'idée de procéder à une reconstitution de l'ancienne Liturgie gallicane en usage en France antérieurement à Charlemagne.

Après avoir traité de la messe et de son mode de célébration avant l'adoption de la liturgie romaine, l'auteur, élargissant son sujet, traite de la construction des églises, de leur forme, des ornements qui y sont en usage et de tout ce qui se rapporte à l'ancienne liturgie. Il termine par une étude approfondie du *Lectionnaire* de Luxeuil, qui contient les Épîtres et les Évangiles lus aux fidèles à deux cents ans de là.

Telle avait été la richesse de sa moisson de documents en Italie à toutes les étapes de son expédition historique, et en particulier à Rome, que Dom Mabillon en rassembla les gerbes opulentes dans un ouvrage à part, le *Musæum Italianicum* (*Musæum Italianicum seu collectio veterum scriptorum ex Bibliothecis Italicis*) en deux tomes.

Le premier tome est rempli en grande partie par les détails du voyage de Mabillon et de son compagnon. On y voit les deux savants occupés à fouiller dans les bibliothèques

ques, à copier des manuscrits, à conférer avec des érudits, à déchiffrer sur les tombeaux des épitaphes, à analyser tous les vestiges de l'antiquité susceptibles de fournir sur les Anciens des renseignements. Rien n'est oublié, sauf les honneurs rendus à Rome et dans toutes les grandes cités italiennes.

Dans le tome second est inséré un monument d'histoire religieuse d'une exceptionnelle valeur, un ancien Sacramentaire gallican écrit au VII^e siècle et découvert dans l'abbaye de Bobbio.

Les Annales de l'Ordre de Saint Benoît (Annales Ordinis Sancti Benedicti, occidentaliū monachorum Patriarchae) débutent par un tableau de l'Église à l'heure de la naissance de saint Benoît. Les monastères existant à cette date sont passés en revue. Les débuts et les progrès de l'ordre créé par lui, du V^e siècle au VIII^e, sont exposés. C'est l'objet du tome I^{er}.

Le tome II, d'un haut intérêt, fait assister au développement extraordinaire dont furent témoins le VIII^e siècle et la première moitié du IX^e. Les Bénédictins, pénétrant en Allemagne et dans les pays septentrionaux, transportent avec eux leur institut monastique en même temps que la foi de Jésus-Christ. On les voit partout autour de leurs monastères défricher des terres incultes, provoquer le peuplement de régions désertes, bâtir des villes dont les noms mêmes disent quels ont été leurs fondateurs. Leur action n'est pas seulement agricole et sociale, elle est aussi intellectuelle. C'est ainsi que Mabillon signale plusieurs académies d'origine bénédictine d'où sont sortis à la fois un grand nombre de saints et des hommes illustres.

Au cours de la seconde moitié du IX^e siècle et du X^e siècle tout entier, tout se désagrège dans le monde occidental, l'État laïque et l'Église. Les lois ne sont plus respectées. Pleine licence est laissée à tous de faire ce qu'ils veulent. On

retombe dans une barbare anarchie. Les sciences sont abandonnées par les clercs et cette trahison des clercs précipite des populations entières dans l'ignorance. « Otez l'étude des asiles de la religion, il n'y a plus personne pour enseigner, exhorter et reprendre les pécheurs. Les prêtres et les religieux devenus oisifs, il n'existe plus entre le peuple et eux nulle différence. Pour réformer les mœurs, Charlemagne n'avait-il pas été obligé de commencer par un rétablissement des études? » Tel est le sujet de cet important volume où l'histoire ecclésiastique se mêle à l'histoire générale au point de se confondre avec elle.

Le tome IV met en présence d'une époque plus heureuse, de 981 à 1066. A l'occasion des faits et gestes de l'Ordre Bénédictin durant cette période, l'auteur est amené à retracer la renaissance parallèle de la piété et des études. Les grands pontifes du XI^e siècle rétablissent dans sa première splendeur l'Église Romaine. Les papes, empruntés pour la plupart à l'Ordre de Saint-Benoît, honorent leur Ordre en même temps que la tiare. C'est alors que sont rebâties d'anciens monastères et bâtis des monastères nouveaux, que s'érigent pour les peupler de jeunes congrégations et même de jeunes ordres sous la règle bénédictine.

La mort empêcha Dom Mabillon de publier personnellement le tome V. Quand il mourut, une bonne partie de la Vie de saint Bernard était déjà prête et la presque totalité de la documentation destinée à compléter ce volume qui alla de 1067 à 1116 était également réunie. Son continuateur eut à peine à faire œuvre propre en rédigeant une préface. Il tint d'ailleurs à le dire lui-même.

Quant au tome VI et dernier, Mabillon le laissait dans un état imparfait avec l'histoire de l'Ordre de 1117 à 1157. Dom Martène l'acheva, mais il ne parut qu'en 1739.

Au nombre des plus enthousiastes admirateurs des *Annales* il faut compter Bossuet : « C'est à moi de vous remercier,

écrivit-il à Mabillon dès leur réception, du présent précieux de vos *Annales* où je trouve dans l'histoire de votre saint Ordre ce qu'il y a de plus beau dans celle de l'Église; et, ce qui me fait un grand plaisir, ce que celle de mon diocèse a de plus remarquable. Il fallait un aussi profond savoir et une main aussi adroite que la vôtre pour faire un aussi beau tissu. Je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce de vous le faire achever. »

Si grande qu'ait été l'admiration provoquée par de tels monuments d'érudition, elle n'est rien à côté de celle qui s'éleva dans le monde international des savants lors de l'apparition du *Traité de Diplomatie*, le « *De Re Diplomatica* ». Considéré comme un véritable chef-d'œuvre par les contemporains, il est encore regardé comme tel de nos jours par les érudits qui ont fait de l'histoire du Moyen-Age leur spécialité. Ils n'ont pas cessé de le consulter, et c'est là le meilleur hommage qu'ils puissent lui rendre.

Un peu obscur pour qui n'est pas familiarisé avec les études médiévales et devenu équivoque par l'usage que nous faisons aujourd'hui du mot « diplôme » dans un sens très restreint en l'appliquant aux certificats délivrés par l'Université à la suite de ses examens, ce mot « diplôme » dans la langue de l'érudition a un sens infiniment plus large. Il sert à désigner les documents de toute nature, chartes, parchemins, pièces de toute origine, de toute destination, servant à établir soit des faits, soit des actes d'ordre privé ou public.

Tant valent ces pièces, tant valent les faits ou actes dont elles sont les témoins. Authentiques, elles nous mettent en présence d'une vérité historique petite ou grande; apocryphes, d'une erreur. Or, il est des erreurs qui sont susceptibles de tout dénaturer dans l'enchaînement des déductions que l'on en tire. Quand ses fondations manquent de solidité, tout l'édifice s'écroule.

Ces mêmes pièces ne sont pas d'une moindre importance pour les juges que pour l'historien, leur verdict étant sou-

vent subordonné à la production d'un document. Si ce document est faux, abusés par lui, ils se trompent gravement.

Or, l'authenticité et l'inauthenticité des documents ne sauraient être établies à la légère par le premier venu à la suite d'un examen superficiel. Il y faut une longue expérience. Si longue et si sûre d'elle-même que soit cette expérience, elle ne vaut qu'autant qu'elle est transmissible, et elle ne devient transmissible qu'en se traduisant en formules, en règles, en principes qui seront comme autant de pierres de touche de sincérité ou d'inexactitude.

Le « De Re Diplomatica » ou Traité de Diplomatique est divisé en six livres.

Dans le premier livre on fait connaître l'antiquité, la matière et l'écriture des Diplômes et des Chartes.

Dans le second sont examinés le style, les souscriptions, les sceaux et les dates.

Dans le troisième sont passés en revue les vices de plusieurs anciens diplômes qu'un érudit hollandais avait proposés comme des modèles d'authenticité. A cette occasion sont écartées les règles que cet érudit, le Jésuite Papebrock, en avait tirées en vue du discernement des titres vrais ou supposés. Les accusations portées par lui contre les moines taxés de faussaires sont réfutées. Enfin il est traité de l'usage des notices et de l'autorité des Cartulaires.

C'est dans ces trois livres que sont énumérées les règles servant à opérer la distinction entre les titres véritables et les titres supposés.

Composé par Dom Michel Germain, le 4^e livre s'occupe des anciens palais des rois de France où leurs diplômes ont été expédiés. Ces palais ou maisons royales sont au nombre de 163.

Le 5^e livre représente sur soixante planches gravées les différentes écritures anciennes réparties en quatre classes.

La première contient les plus anciennes écritures romaines, capitales et cursives avec les alphabets de chacune. La seconde renferme les écritures gallicane, caroline, gothique, runique, mérovingienne ou franco-gallique, saxonne, lombardique, onciale et capitale par ordre de siècles jusqu'au XV^e siècle. Dans la 3^e classe sont rangés les diplômes des rois depuis Dagobert I^{er} jusqu'à saint Louis avec leurs sceaux et leurs monogrammes. Dans la 4^e prennent place des bulles des papes et des chartes ecclésiastiques avec un alphabet des notes de Tiron. — Enfin, dans le 6^e et dernier livre sont rassemblées 211 pièces destinées à servir de preuves au système de discrimination établi dans les trois premiers livres et présentant en elles-mêmes un réel intérêt.

Un seul érudit pouvait se flatter d'avoir devancé Mabillon dans cette œuvre colossale en abordant la question des règles d'authenticité. C'était le Jésuite Papebrock. Après une controverse où il tenta de faire prévaloir ses principes, ce dernier s'avoua lui-même vaincu en rendant un public hommage à son vainqueur.

« Je vous avoue, lui écrivit-il, que je n'ai plus d'autre satisfaction d'avoir écrit sur cette matière que celle de vous avoir donné cette occasion de composer un ouvrage si accompli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quelque peine en lisant votre livre où je me suis vu réfuté d'une manière à ne pas répondre, mais enfin l'utilité et la beauté d'un ouvrage si précieux ont bientôt surmonté ma faiblesse et pénétré de joie d'y voir la vérité dans son plus beau jour. »

CHAPITRE IX

Par les routes de France, d'Allemagne et d'Italie

DANS l'Europe entière au XVII^e siècle les communications étaient difficiles. Les routes du temps n'avaient rien de commun avec nos routes d'aujourd'hui, même quand les ont défoncées les automobiles. Pour les parcourir, depuis qu'on avait à peu près renoncé au cheval et à la litière du moyen-âge, il fallait avoir recours à ces lourds carrosses, ancêtres de nos défuntes diligences dont à la moindre côte les attelages suaient, soufflaient, étaient rendus. On voyageait donc fort peu et seulement en cas d'absolue nécessité, les voyages étant d'autre part fort dispendieux et hors de la portée des bourses ordinaires.

Cependant, les savants étaient loin d'être sédentaires; ils étaient beaucoup moins sédentaires que leurs successeurs du XX^e siècle retenus au gîte par l'impécuniosité plutôt que par l'incuriosité. On les rencontrait fréquemment en Allemagne, en Suisse, en Italie et ailleurs, partout où il y avait à glaner pour la science. Les Religieux ne faisaient pas exception. Au double point de vue de la facilité de leurs investigations comme des commodités de l'hospitalisation, ils jouissaient même de privilèges inconnus à leurs confrères laïques. Leurs

hôtelleries c'étaient leurs monastères, ceux de leur ordre d'abord, ceux des autres ordres ensuite, les uns comme les autres leur étant chrétiennement, c'est-à-dire fraternellement, ouverts. D'encombrants bagages ils n'en avaient point. Un simple sac suffisait à chacun d'eux.

Les Mauristes, non point pour satisfaire une vaine curiosité, se soustraire momentanément à la monotonie de la vie monastique, sortaient assez souvent de leurs maisons quand une tâche importante exigeait leur présence au dehors, et Dom Mabillon n'est pas le seul d'entre eux qui ait été autorisé à faire des tournées scientifiques non seulement en France mais à l'étranger. La plus stricte économie était recommandée aux voyageurs.

Ce fut dans le très humble équipage de tous ses confrères que l'on vit Frère Jean Mabillon, accompagné ici de Frère Thierry Ruinart, là de Frère Michel Germain, faire des lieues et des lieues non seulement sur les routes de Flandre, d'Alsace, de Bourgogne, de Normandie, de la Touraine, de l'Anjou et de l'Orléanais, mais jusque sur les routes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Ils seraient allés à Vienne et peut-être même au delà si l'Allemagne avait été à ce moment moins hostile et surtout si les Turcs avaient été moins menaçants.

Les premiers voyages, ceux de Flandre, d'Alsace et des provinces françaises, furent entrepris pour la Congrégation de Saint-Maur et à ses frais ; les derniers au-delà des frontières du royaume, d'un côté jusqu'à Munich et Salzbourg, de l'autre jusqu'à Rome, furent effectués d'une façon officielle au nom de Sa Majesté et au compte du Trésor royal. Dans le courant du XVIII^e siècle, jusqu'à la Révolution, ces pratiques se généraliseront. Il viendra même une heure où l'abbaye de Saint-Germain des Prés avec son bureau d'études et sa section d'érudits passera tout entière au service du Cabinet du Roi.

Aux érudits touristes le Trésor royal n'eut pas d'ailleurs à verser des sommes folles. Pour leur tournée italienne Mabillon et son associé Michel Germain, auquel se joignit sur place un troisième Bénédictin, reçurent en tout environ 11270 livres, dont un peu plus de 6000 furent affectées à des achats de livres, d'estampes et de manuscrits pour la Bibliothèque du Roi ou pour celle de l'archevêque de Reims. Ils ne dépensèrent pour leur usage personnel que 1058 livres chacun, soit environ 70 livres 50 sols par mois au cours d'un voyage de quinze mois.

Le grand érudit tenait minutieusement ses comptes, ainsi qu'une honnête cuisinière. Un de ses carnets nous a été conservé à la section des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Sous le titre : « *Nos petites affaires* », il y inscrit au jour le jour, côte à côte avec les acquisitions de livres rares, de manuscrits précieux et d'estampes à l'intention du Cabinet du roi ou de la bibliothèque de l'archevêque de Reims dont il est le mandataire, le prix d'une barbe, d'une tonsure monastique, des voiturins, des gondoles, sans oublier les pourboires qui font ouvrir bien des serrures.

De ses diverses expéditions à la conquête des parchemins soit au dedans, soit au dehors du royaume, Mabillon a laissé, naturellement en latin, de fort intéressantes relations complétées par sa propre correspondance et par celle de ses deux compagnons de route. Il tenait lui-même un journal sur lequel il inscrivait rapidement et succinctement, pour se les remémorer plus tard, tous les détails de ses recherches, et ce sont ces recueils de notes qui au retour lui ont servi à composer son voyage en Allemagne (*Iter Germanicum*) et son voyage en Italie (*Musæum Italianicum*).

Ce ne sont pas les yeux pour voir qui lui font défaut. Des yeux il en a, et même il en a d'excellents et il sait fort bien s'en servir. L'art est si voisin de l'histoire et il se confond si souvent avec elle qu'il est difficile de toucher à celle-ci sans

frôler celui-là. Mais ce n'est point pour contempler avec admiration les merveilles de l'architecture non plus que les beautés des paysages qu'il a été député hors de son monastère soit par la Congrégation, soit par le Roi, c'est pour faire des fouilles dans les Archives et les Bibliothèques. Érudit par fonction, il l'est encore par nature. Il ne faut donc point lui demander de ces impressions littéraires dont nous sommes si friands aujourd'hui et dont nous régalent les revues et après elles les maisons d'édition. Il n'est ni un André Chevrillon, ni un Louis Bertrand, ni un André Bellessort, la mode n'étant pas pour lors à ce genre de littérature, sa mission s'y opposant et son caractère propre ne s'y prêtant pas plus que sa culture.

Ici ou là, en quelques lignes sobres et brèves, en haut ou en bas ou au milieu d'une foule de précisions techniques, il glissera une observation sur les choses et sur les gens qui se sont rencontrés sur son passage et sont tombés d'eux-mêmes, par hasard, dans le champ de sa vision. Ses contemporains n'y attacheront pas plus d'importance que lui-même. Érudits, ses lecteurs ne lui demandent pas autre chose que de l'érudition. C'est un érudit qui écrit pour des érudits, non pour des dames dans un salon ou pour des messieurs dans un hall de casino.

C'est ainsi qu'en Flandres, après avoir recopié l'építaphe du tombeau de Jansénius, il ajoute, sans penser le moins du monde à nous aujourd'hui : « Le pays de Flandre est très beau, soit qu'on considère la fertilité et l'agrément naturel de la campagne, soit qu'on considère les villes qui sont très bien bâties et ornées. Les habitants sont d'un bon naturel, portés à la dévotion jusqu'à la superstition. Les églises et les monastères y sont magnifiques. »

Les Alpes, lorsqu'au sortir de Lyon il les apercevra pour la première fois, ne lui paraissent pas dignes de la même mention qu'un incunable, un cartulaire, un cérémoniaire ou

un évangélaire rarissime, ce qui ne veut pas dire, du reste, qu'il soit resté en leur présence sans une certaine émotion instinctive.

Mais dans leur imprévu et leur étrangeté les incidents de la route qui n'ont pas échappé aux yeux ne sont pas non plus sortis de la mémoire.

« L'ascension du Mont-Cenis est rendue fort difficile par sa hauteur et par les neiges presque perpétuelles qui la couvrent comme toutes les âmes environnantes et enfin par les vents violents et glacés qui y soufflent la plupart du temps.

« On trouve à Lanslebourg pour faire l'ascension du mont, et, sur le sommet, des mulets marrons, — c'est ainsi qu'on nomme les mulets — ; pour les descendre vers Novalice, seulement, ce sont les marrons que le cardinal Bentigolio appelle plaisamment des mulets humains. Ce sont les habitants du pays, qui, courant avec une vitesse et une hardiesse incroyables, portent sur leurs épaules les voyageurs assis dans une chaise à porteurs faite d'osier.

« Certes, c'est un singulier spectacle que de voir ces hommes nu-pieds et chargés d'un si lourd fardeau accomplir une ascension aussi ardue avec une telle rapidité qu'ils semblent plutôt voler que marcher. A la descente ils passent à côté de précipices abrupts sur des rochers glissants et en pente, fort dangereux, d'un pas si ferme que leurs pieds et leur démarche sont aussi assurés que s'ils marchaient sur une plaine bien égale.

« On se sert de traîneaux pour descendre la montagne lorsque la neige couvre le versant opposé. Au sommet il y a un lac assez grand, quelques cabanes et un hospice ainsi qu'un cimetière pour les voyageurs qui parfois, à demi morts de faim et de froid, s'affaissent et périssent. »

L'âme du vieux savant qu'est Mabillon a gardé l'ineffaçable empreinte du petit paysan qu'il avait été en ses jeunes années, et à la façon du laboureur quand il sort de son coin,

il compare, partout où il passe, les procédés de culture, et les inégales richesses du sol, soit du fait de la terre plus ou moins généreuse, soit du fait des hommes plus ou moins laborieux.

C'est ainsi que la campagne de Rome apparaîtra au petit Bourguignon d'antan, toujours plus Bourguignon qu'il ne croit, comme un pays de désolation, de misère et de mort : « *Miserabile spectaculum est*, ne pourra-t-il s'empêcher de noter, *videre illius loci oppidanos, cadaverosa omnes facie etiam juvenes adolescentes et teneras puellas, haud dubio aeris contagio.* »

Moins bref, son « socius » Dom Germain complétera cette impression :

« La campagne de Rome, et généralement presque tout le Latium, jusqu'à Capoue, nous dira-t-il de son côté, n'a rien de fort charmant. Il en faut peut-être excepter le large pavé de la voie Appia et quelques aspects sur la mer ou sur d'autres endroits bien distingués, mais les champs sont peu cultivés; on n'y voit presque point de villages.

« Les villes ne sont presque habitées que de paysans. Dans certains lieux comme Terracine les plus robustes même sont de la catégorie de Jonas. Il n'est pas jusqu'aux cheveux pendants des personnes de l'autre sexe, qui par le changement de couleur, donnent l'idée de la mort à ceux qui ont envie de les regarder. »

La terre prend une autre face à Capoue, mais Capoue est tellement la faim et la misère, qu'elle ne se ressent presque plus de son bon terroir.

Mais où sont les délices de Capoue, jadis fatales à l'armée d'Annibal?

En revanche, de Capoue à Naples, spectacle tout différent, un spectacle enchanteur et presque paradisiaque celui-là.

« De Capoue à Naples, c'est comme un paradis ininterrompu où les arbres, les vignes, les prés et les champs se

succèdent. Là croissent les vignes dont on tire le vin appelé « *Lacryma Christi* », désignation frivole et messéante... »

« La campagne de Naples a un très grand rapport avec la Lombardie. La terre, les arbres, les bestiaux y produisent abondamment toutes les commodités et même les délices de la vie. J'ai vu dans le chemin de deux heures plus de quinze cents buffles paître dans les champs. »

« Après avoir traversé la rivière de l'Arbarine, écrira-t-il, nous gravîmes les Alpes, et par des chemins impraticables, en passant par-dessus des montagnes abruptes, nous arrivâmes enfin le troisième jour après la Pentecôte à la Chartreuse des Portes. Le prieur nous reçut fort bien. Nous fûmes étonnés de l'horreur de ce lieu si resserré entre des gorges de montagnes si étroites qu'il n'y a pas la place pour le laboureur de semer du blé, ni pour le vigneron de planter la vigne. »

La Normandie est la terre privilégiée des abbayes. Sur son sol religieux elles y ont poussé partout comme les pommiers. C'est à Rouen l'abbaye de Saint-Ouen, et, non loin de Rouen, celle de Jumièges; à Caen celle de Saint-Étienne, fondation de Guillaume le Conquérant; dans le voisinage de Coutances, celles de Lessay, de Hambye et de Cerisy; à la limite de la terre normande et de la terre bretonne, c'est enfin celle du Mont Saint-Michel. Dom Mabillon les visita avec Dom Ruinart, mais il n'avait pas encore eu l'idée de rédiger des carnets et il ne nous reste rien de ses impressions non plus que de ses découvertes. Il faut d'autant plus le regretter que là où s'élevaient encore intacts de magnifiques monuments, il n'y a plus à présent, comme à Hambye, à Jumièges et à Cerisy, que des ruines.

De 1696 à 1761, durant cinq années consécutives, malgré la vieillesse qui avance à grands pas, la lassitude qui se fait de plus en plus sentir, les infirmités qui deviennent menaçantes, toujours animé de la même ardeur, Mabillon ne

recule devant aucun déplacement. En 1696 on le voit en Alsace et en Lorraine, en 1698 en Champagne, en 1700 pour la seconde fois en Normandie, en 1701 à Saint-Benoît-sur-Loire et à Clervaux. Son voyage à Clervaux sera pour lui, en même temps que sa dernière tournée scientifique, un ultime pèlerinage où le cœur n'éprouvera pas de moindres joies que l'esprit.

Toutes ces excursions se ressemblent. Une seule, l'excursion en Alsace et en Lorraine, se distingue des autres. Son fidèle associé Dom Thierry Ruinart en a esquisé dans des pages très vivantes de son *Iter Lotharingicum* des scènes des plus intéressantes. En Alsace et particulièrement à Strasbourg, les voyageurs ne sont plus dans une province catholique mais dans une province protestante. Appliquée partout ailleurs avec la dernière rigueur, la Révocation de l'Édit de Nantes reste lettre morte sur la terre alsacienne. Dans la capitale de ce vieux pays Mabillon entre en relations régulières, à la fois des plus correctes et des plus amicales de part et d'autre, non seulement avec des savants protestants mais avec des pasteurs réformés. Il fait même plus. Il assiste du haut d'une petite tribune où il est bien en vue avec sa robe à un office luthérien dans la plus grande église. De même, en Lorraine, il se rendra à la synagogue sans que les fils d'Israël s'inquiètent plus de sa présence que lui des rites de leurs cérémonies.

Voici ce qu'il vit à Toul et ce qu'il nous fait voir après lui.

« La synagogue, nous apprend-on, est un édifice oblong au milieu duquel est la tribune entourée de grilles, à laquelle on monte par quelques degrés. Là se tiennent les lévites, et si quelqu'un des gentils assiste à la cérémonie on l'y fait entrer également. Aucune image ni peinte ni sculptée n'est aperçue dans la salle, mais dans la partie la plus élevée est l'armoire où sont conservés les Livres saints, couverts d'une couverture fort épaisse et brodée d'or et d'argent. Des grilles

entourent cette armoire afin que personne n'en puisse approcher de trop près.

« On voit aussi le chandelier à sept branches, comme la loi le prescrit; mais les lampes pendent du plafond et elles répandent une odeur si forte qu'on a grand peine à la supporter longtemps. Les femmes sont entièrement séparées des hommes. Si quelques-unes, à cause des prescriptions de la Loi, n'osent entrer, elles prient hors de l'enceinte du lieu sous le porche. Mais toutes sont revêtues de vêtements magnifiques, ainsi que les hommes qui, outre les habits ordinaires, ont sur la tête des bonnets d'une forme antique, avec des capes entièrement semblables à nos pluvials, mais ils ont des capuchons par-dessus lesdits bonnets. Tous sont assis sur des escabeaux dont le lieu est rempli, chacun tenant son livre à la main, d'où ils chantent parfois quelques passages, mais il ne se dit rien en ce lieu qui ne soit en hébreu.

« Tantôt le prêtre, orné des vêtements prescrits, lit quelque chose, tantôt c'est un autre qui est soit lévite, soit certainement de la race sacerdotale. La loi est lue non pas dans les livres mais dans les rouleaux. Lorsqu'ils chantent ils se prennent les oreilles avec les mains et font trembler leur voix, bien plus, leur corps tout entier d'une façon affreuse. Puis on met aux enchères l'honneur de reporter les manuscrits de la Loi. Celui qui a acheté cet honneur à un plus haut prix a le droit de rapporter les manuscrits en faisant le tour de la synagogue. »

C'était chez lui une passion de tout voir pour tout comprendre, et le présent lui servait à éclairer le passé. Bossuet et lui n'ont-ils pas échangé des lettres au sujet de la question de la « coupe », c'est-à-dire de la communion sous les deux espèces dont l'adoption paraissait à l'évêque de Meaux de nature à favoriser un rapprochement entre catholiques et réformés? Or justement à Strasbourg il avait pu assister à la Cène ainsi pratiquée.

Mais les deux événements qui dominent toute la vie itinérante de Mabillon, ceux qui pour ses contemporains présentaient en grand intérêt et à près de deux siècles et demi de distance, en présentent un plus grand encore pour nous-mêmes, ce sont les deux voyages de 1682 en Allemagne et de 1685-1686 en Italie.

Sur la présentation de Colbert, Mabillon a été agréé par Louis XIV pour rechercher en Allemagne les documents intéressant la science française, et cet agrément lui a été renouvelé ensuite sous la même forme pour procéder en Italie à la même opération. Chemin faisant, il acquerra en même temps pour la Bibliothèque du Roi, notre Bibliothèque Nationale d'aujourd'hui, les livres imprimés, manuscrits et estampes propres à l'enrichir. Les crédits nécessaires seront prélevés sur le Trésor royal. Les ambassadeurs et représentants de Sa Majesté à un titre ou à un autre seront avertis. Ailleurs, là où ils feront défaut, des lettres de recommandation des plus hauts personnages laïques ou ecclésiastiques l'accréditeront.

L'humble moine de Saint-Germain des Prés devient ainsi un véritable légat de Sa Majesté le roi de France et sur sa personne rejaillit tout le prestige du souverain dont il est le mandataire, le premier souverain du monde à l'époque. A ce prestige impersonnel il n'en ajoute pas moins un autre, personnel celui-là, et peut-être plus élevé encore. Il est l'auteur du *De re Diplomatica*, de cette admirable Diplomatique dont dans l'Europe entière pas un savant digne de ce nom n'ignore le titre et que beaucoup ont lu. Là où comme sur la terre allemande le Français n'aurait probablement pas passé, parce qu'il partage l'aversion dont est l'objet son roi, l'érudit passera et sera bien accueilli à peu près partout. Dans notre siècle où règnent dans toutes les parties du monde les ténors en renom, les virtuoses de la raquette, les vedettes du cinéma, les triomphateurs du ring, quel exemple de voir

régner à leur place au temps de Louis XIV, au seul nom de la science historique, un fils de saint Benoît!

Jetés du jour au lendemain dans un milieu inconnu dont ils ignoraient tout jusqu'à la langue, Mabillon et son compagnon Michel Germain allaient pénétrer dans un moment des moins favorables. La récente prise de Strasbourg alarmait l'Allemagne et une armée ottomane était aux portes de Vienne. L'auberge devait souvent remplacer le monastère. On pouvait y faire des observations, mais on ne devait pas s'y sentir toujours parfaitement à l'aise.

« Nous commençâmes, lit-on dans l'*Iter Germanicum*, à fouler le sol germanique, disant adieu pour trois mois environ à nos mœurs et à notre langue maternelle et devant nous habituer aux usages d'Allemagne et de Suisse dont voici les principaux traits.

« Lorsqu'on arrive dans une auberge, l'hôte et l'hôtesse tendant la main droite aux nouveaux venus vous assurent de la joie qu'ils ont de vous voir arriver. Puis, il faut traverser une salle où il y a une si grande quantité de mouches pendant l'été à cause du poêle où elles se cachent l'hiver, qu'il est nécessaire de les chasser à coups de fouet. L'odeur nauséabonde du tabac n'est pas moins désagréable.

« Là, on vous sert une nourriture qui déplaît plus souvent qu'elle ne plaît. Le pain est mauvais, noir et plein de son. Les mets sont suivant la coutume du pays remplis de poivre et d'autres épices de ce genre. La forme des lits est odieuse aux Français. Ils sont plus courts que le corps, remplis d'une foule de coussins si bien que l'on y est plus assis que couché. Ce qui les garnit n'est pas plus commode puisque même dans l'été, au lieu d'une légère couverture, il faut supporter un lourd édredon rempli de plumes. Pour le reste, tout est brillant et assez propre.

« Dans toutes les salles catholiques on voit un crucifix placé en vue à la place d'honneur. Au-dessus des portes d'en-

trée des maisons et de celles des chambres à coucher est fixé un écriteau où « un esprit sain et chaste, la gloire de Dieu et l'affranchissement de la patrie sont demandés à Dieu ainsi que l'intercession de sainte Agathe qui est leur patronne contre l'incendie ». « Lorsqu'on s'en va, l'hôte qui sert les arrivants vous montre vos dépenses inscrites à la craie sur la tablette; puis, en les repassant l'une après l'autre, à demi voix il en fait l'addition dont il ne pourrait pas impunément s'écarter de la moindre chose, tant est grande la bonne foi et l'honnêteté de cette nation. La coutume est de souhaiter bon voyage à ceux qui s'en vont pour l'amour de saint Jean. »

L'accueil est des plus variables. En Bavière un moine bibliothécaire, obligé de quitter la table du réfectoire pour nous ouvrir les armoires de sa bibliothèque, jette feu et flammes contre les Français, et, quand ses visiteurs se retirent, leur ferme derrière le dos les portes avec violence : « Ce ne fut pas sans honte, dit avec une pointe d'humour Mabilon, que les Muses plus humaines entendirent ce fracas dans leur paisible demeure. » Un autre bibliothécaire leur interdit l'entrée de sa cité des livres.

En revanche, à Willingen, l'abbé se montre des plus fraternels. A l'heure du départ, il glisse dans la main des voyageurs un petit sac bien garni de monnaie, les embrasse et leur donne un guide sûr et expérimenté pour les diriger à travers la Forêt-Noire.

Salzbourg est le siège d'un évêché, et à la tête de cet évêché est placé un prince germanique, le prince-évêque Guillaume de Furstenberg. Il reçoit princièrement les hôtes que lui envoie saint Benoît. C'était l'usage alors en Allemagne comme en France de faire jouer des pièces de théâtre par les élèves des collèges. Les jeunes Salzbourgeois jouèrent à l'intention des Français un drame tiré de l'histoire de Nabuchodonosor. Toute la noblesse du pays était accourue. La pièce

était longue. Bien ou mal interprétée, elle était du temps perdu.

Le prélat possédait à la campagne dans le voisinage une demeure où l'on est fort bien dans un site des plus coquets, à condition de n'avoir rien d'autre à faire qu'à promener ses yeux sur le paysage alpestre : « La vallée est étroite, fertile et non dépourvue d'agrément entourée qu'elle est de neiges éternelles. Le palais du prince est très simple, les jardins sont très beaux, ornés de fleurs, d'arbustes, de ruisseaux et de cascades. Il y a des lacs qui sont remplis de poissons délicieux, des oiseaux de mille espèces, enfin des grottes creuses incrustées de diverses pierres et de coquillages. Enfin, que n'y a-t-il pour l'agrément et pour l'utilité? »

À ce petit paradis, Dom Mabillon, malgré tous ces charmes réunis, en préférerait un autre, celui de la bibliothèque de l'abbaye.

Les savants leur firent oublier un peu partout les mauvais procédés des policiers de Constance qui les prirent pour des espions, et les obligèrent à quitter par prudence cette ville inhospitalière sans leur laisser le temps de jeter sur elle un regard.

N'étaient la bibliothèque et le chartrier de son monastère, Muri, non loin de Baden, ne vaudrait pas l'honneur d'une halte. Mais qui s'intéresse aux us et coutumes des lieux y remarque au passage une petite institution de police locale préventive digne d'une note.

« C'est à Muri que l'étranger au pays remarque pour la première fois cette coutume. Un des serviteurs parcourt la nuit tous les bâtiments dans la crainte d'un incendie, et à chaque heure depuis le couvre-feu (c'est-à-dire des 8 heures en hiver et 9 en été) il crie quelques mots à divers endroits afin de prouver qu'il est bien éveillé.

« Écoutez, crie-t-il à 9 heures en été, ce que je vais dire :

Voici 9 heures qui sonnent ; éteignez les lumières et le feu, afin que Dieu vous protège ainsi que Marie.

« Aux heures suivantes, il annonce celle qui vient de sonner. Cet usage vient, comme je l'ai dit, du danger des incendies qui est très grand dans cette partie de l'Allemagne parce que tout y est fait avec du bois de sapin, tellement que même il y a la plupart du temps des planches de sapin sur les toits au lieu de tuiles. »

Et comme l'érudition ne perd jamais ses droits pour un érudit, sa mémoire impeccable où les souvenirs sont rangés comme les liasses dans un de nos modernes dépôts d'archives, un alinéa du *De Germania* de Tacite se présente sur-le-champ de lui-même à son esprit. Tacite, avant lui, avait fait une observation identique au sujet de l'emploi du sapin partout, même pour les routes et les ponts.

Saint-Gall, après la traversée du lac de Zurich sur un pont d'une incroyable hardiesse avec son arche unique, réserve les splendeurs opulentes de sa célèbre abbaye. La ville elle-même ne manque pas d'originalité non plus que de beauté au fond de son étroite vallée. La petite cité helvétique et son monastère forment bien deux cités distinctes. Un mur les sépare et elles ont chacune leur porte d'entrée.

Le voyage en Allemagne n'avait pas duré plus de trois mois. Le voyage en Italie entrepris toujours aux mêmes fins ne dura pas moins de quinze mois, d'avril 1685 à juillet 1686. Ce fut pour Mabillon une véritable tournée triomphale dont eut sa part le fidèle Michel Germain encore désigné pour l'accompagner.

Le Pape et le Roi de France étaient alors en difficultés diplomatiques, dans une sorte d'état de guerre provoqué par la grave question de l'Église Gallicane. On pouvait s'attendre tout au moins à de la mauvaise grâce de la part des grands dignitaires du Vatican et de leur entourage comme ailleurs de la part des différents prélats de la péninsule. Il n'en fut rien.

Partout où il passa, le prince des érudits fut traité comme un prince du sang par les cardinaux, les évêques et archevêques, et de la même manière par les grands seigneurs et chefs de principautés. Il lui fallut, pour se soustraire aux ovations, aux prévenances, aux invitations dont il était partout l'objet, avoir recours à des subterfuges, arrivant dès le matin alors qu'on l'attendait le soir ou le soir alors qu'on l'attendait le matin. Si le Pape ne lui donna pas audience, c'est qu'il était malade, mais il ne lui ménagea pas les témoignages de sympathie et d'estime. Il le fit même désigner comme membre de la Congrégation de l'Index.

Mabillon et Michel Germain auraient sans doute voulu travailler dans une paix comparable à celle de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés. Ils ne le purent pas. Il leur fallut partager leurs journées entre les séances aux dépôts de livres et de manuscrits et les dîners officiels, les visites de cérémonie, les excursions d'art ou les promenades d'agrément. Si les dîners et les visites leur furent plutôt à charge, il n'en fut pas de même des voyages archéologiques. Ni Florence, ni Milan, ni Gênes, ni Pise, ni Padoue, ni Venise, ne les laissèrent insensibles et, par-dessus tout, Rome les plongea dans l'enthousiasme avec ses monuments de tout genre, ceux de la vieille Rome des Césars et de la jeune Rome des Papes.

Mais ils gardèrent pour eux leurs impressions.

« Que pourrions-nous dire sur l'Italie, lit-on en tête du *Musæum Italianicum*, que mille auteurs avant nous, aussi bien anciens que modernes, n'aient déjà relaté ou que les écrivains de voyages ou même les simples pèlerins n'aient mille fois décrit? Il n'y a pas en Italie, je ne dis pas de pays ou de ville, mais même de villa tant soit peu remarquable qui n'ait son auteur ou son héros. Bien plus, on ne pourrait peut-être pas trouver une pierre qui soit sans son interprète. »

Le travail abonde. Ce qui manque ce sont les travailleurs.

Le « farniente », cet aimable pseudonyme de la paresse, sert à désigner d'une façon pudique et discrète une maladie toute italienne et par conséquent romaine parce qu'italienne. Fils de l'épicurisme, d'un épicurisme qui sait également se contenter de peu et presque de rien quand il est pauvre, il sait également s'accommoder de la fortune quand il est riche. Dom Jean et Dom Michel, qui n'en ont jamais été et n'en seront jamais atteints, n'en comprennent point les douceurs, et si le premier se tait, le second ne résiste pas au besoin de faire connaître à ses amis, et à nous après eux, ses sentiments qu'il ne dissimulait même pas dans une piquante ironie aux lazzarone ecclésiastiques.

« Les principales difficultés qui se rencontrent dans chaque siècle sur l'histoire et la tradition de l'Église auraient bien de quoi faire exercer messieurs vos *virtuosi*, s'ils avaient le goût tourné à savoir à fond la religion et la doctrine de l'Église, comme nous autres Français en faisons nos délices et le capital de nos applications.

« Vos grands génies rendraient un grand service à l'Église et se rendraient ainsi vénérables à toute la terre, s'ils pouvaient se captiver depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à soixante pour approfondir ces matières, tandis que vos messieurs, payés la plupart pour cela, c'est-à-dire revêtus de gros bénéfices, songent à tout autre chose qu'à soutenir par ces armes fortes les intérêts de leur mère qui les a rendus si grands et si illustres.

« Mais cet avis porte avec soi de la peine, peu d'avantage temporel, et la privation des plaisirs de cette chose difficile à persuader à bien des gens... Peu de biens, si on ne peut en avoir beaucoup, mais jouir de ce bien et vivre sans s'incommoder en prenant toutes ses aises, voilà le génie du pays.

« Un habile homme est celui qui, comme disait il y a quelque temps un cardinal, *sa camminare*. Je ne sais ni la

théologie, ni l'histoire ecclésiastique, mais je sais vivre à la cour. »

Les cardinaux donnant ce noble exemple, les humbles moines ne pouvaient pas manquer de leur côté de le suivre dans la mesure de leurs moyens en une ardente émulation.

« Ainsi, c'est toujours Dom Michel qui commet ces indiscretions, les religieux du Mont-Cassin qui possèdent 50.000 livres en bourse en font usage pour avancer dans les charges et pour beaucoup d'autres choses encore qu'on n'ose pas marquer. »

Voici des faits :

Un procureur de cette congrégation dépensait en dix-huit mois plus de dix mille écus de dîners, et les généraux, en sortant de charge, emportaient de quoi bâtir des monastères enchantés.

En beaucoup d'endroits les moines disaient matines avant souper, portaient des bas de soie, mangeaient gras, sortaient seuls.

Quant au peuple, il se divertissait lui aussi de son mieux, et certaines fêtes, comme la fête de Saint-Antoine, le 17 janvier, prenaient un petit air carnavalesque : « Vive saint Antoine ! La procession des chevaux, des ânes et des mulets qui vont tous, sans exception, recevoir de l'eau bénite le jour de la fête, vaut plus de mille écus. Tout Rome s'empresse d'aller voir cette cérémonie. Les bêtes chevalines, ornées de rubans, passent en revue devant un Révérend Père qui est en surplis et en étole. Il leur donne de l'eau bénite, et celui qui les mène laisse un cierge ou de l'argent, ou du fromage. »

La reine Christine de Suède était une grande voyageuse. Elle aimait à se promener par toute l'Europe, de capitale en capitale, pour voir le monde et sans doute aussi pour faire en cours de route provision de pensées philosophiques, car, en même temps qu'une reine, c'était une savante et une

philosophe. Ce fut elle qui fit venir auprès d'elle Descartes, lui demanda des leçons de mathématiques, de physique et de métaphysique dès l'aurore et sous le glacial climat de Stockholm et fut ainsi la cause de sa mort prématurée.

En août 1685, elle était à Rome, et Dom Mabillon y était aussi au même moment. Bien qu'elle fût protestante, il pensa que le *De re liturgica* l'intéresserait puisqu'elle s'intéressait à tout. Accompagné de Dom Michel, il s'empressa donc d'aller, son livre à la main, déposer aux pieds de la souveraine ses hommages avec ceux de la congrégation de Saint-Maur. Sur la feuille de garde avait été inscrite une dédicace à la « Sérénissime » personne. Plus familiarisé avec les formules de la diplomatie du moyen âge qu'avec celle de la Cour du Nord, Dom Jean avait cru lui décerner ainsi une irréprochable dédicace protocolaire. Hélas ! il s'était — une fois n'est pas coutume — il s'était trompé. La princesse était *impotens* parce que quelque peu barbare. Elle entra en présence même des deux bénédictins dans une de ces grandes colères dont elle était coutumière : « Mon nom est Christine, s'écria-t-elle. Puisque je suis reine, je ne veux pas déroger à ma dignité. Mon nom seul fait mon éloge. N'y retournez plus. » Elle se calma. Les relations ne furent pas rompues. Plus d'une fois il fut question d'elle dans la correspondance avec les confrères de Saint-Germain des Prés où l'on vantait son esprit et sa parfaite connaissance de la langue française, sans oublier ses exploits dignes de Pierre le Grand, comme lorsqu'elle faisait bâtonner les gens du pape et envoyait à Molinos prisonnier du Saint-Office de somptueux festins.

Si amicales étaient devenues les relations que la bibliothèque de la souveraine s'ouvrit toute grande aux deux érudits. Nulle autre à Rome ne leur fut plus hospitalière et d'aucune autre ils ne rapportèrent un plus riche butin. Elle ne renfermait pas moins de deux mille cent quatre-vingt-cinq ouvrages de l'antiquité. Le bibliothécaire est digne de la bibliothé-

que. C'est un écrivain renommé et c'est de plus un homme charmant, d'une exquise urbanité et d'une infinie modestie, qui ne sait rien refuser et laisse à puiser à pleines mains dans ses trésors.

Venise ne pouvait manquer, par son originale beauté, de fixer sur elle les yeux de Mabillon, et contrairement à son habitude, en raison de cette originalité, il lui consacre une description de deux grandes pages. Elle mérite sa renommée. On ne voit partout que palais. On en a construit au milieu des lagunes, tous plus remarquables les uns que les autres. Séparés par des méandres d'eau, ils ont pour rues des canaux et sur ces canaux circulent quatorze mille gondoles. Ce n'est pas trop, tant sont nombreux les habitants, auxquels s'ajoutent une foule d'étrangers. Les ponts ne se comptent pas. L'un d'eux, celui qui passe au-dessus du grand canal, le pont du Rialto est formé d'une arche unique entièrement en marbre. Dans cette cité lacustre, on entre à toute heure comme l'on veut et l'on en sort de même comme on veut. Complète est la liberté des citoyens, et il règne entre eux une telle égalité qu'on ne distingue pas les nobles et les plébéiens.

Les églises et parmi elles l'église Saint-Marc, avec ses cinq dômes en forme de croix et ses toits de plomb, dépasse toutes les autres par la magnificence de sa décoration. Ses murs sont d'un marbre précieux, ses portes de bronze. Il n'est pas jusqu'aux mosaïques des murs qui ne soient rehaussées d'incrustations. Rien n'est oublié, ni les autels, ni les vases sacrés. Et presque toujours est rappelée l'origine de chaque merveille, car chacune d'elles a une histoire et cette histoire doit être au moins résumée.

La cérémonie annuelle du mariage du Doge avec l'Adriatique n'est naturellement pas passée sous silence. Revêtu de tous les insignes et ornements de sa suprême dignité, cet illustre personnage sort de son palais sur un navire doré

qui s'appelle le Bucentaure. Il est entouré des membres du Sénat tout de pourpre vêtus. Il est suivi par le Patriarche sur un navire plus petit et moins somptueux, et son clergé lui fait cortège. Une foule de barques de tout genre composent une véritable flottille.

Voici l'union de la République vénitienne avec la mer qui s'accomplit. Le Doge ôte un anneau d'or qu'il porte au doigt et, d'un geste rituel, il le lance dans les flots, avec cette phrase comme liturgique : « Sponsamus te, Mare nostrum, in signum veri et perpetui dominii. » Le cortège nautique revient au rivage. Il se dirige vers l'église Saint-Nicolas, et au milieu de ses moines l'abbé achève religieusement ces justes noces. Comme toutes les noces, elles sont closes par un festin dans le palais du Doge.

Cette narration serait incomplète sans une brève mais précise explication sur l'étymologie de ce nom de Bucentaure — donné fréquemment par les Romains à des navires de grandes dimensions. Ne lit-on pas quelque part dans Virgile : « Centauro invehitur magna » ?

Naples est une enchanteresse, une véritable Circé. Mabilon lui-même n'échappe pas à ses enchantements de l'air, de la terre et des eaux. On dirait un morceau du ciel tombé sur notre sol. « Fragmentum coeli delapsum in terram. » Incomparable est son site. Tout ne respire partout que le plaisir et tout tend au charme des yeux. Ces champs mêmes qui s'étendent à vos pieds sont un morceau de la voûte azurée. Et que dire de la mer avec ses rivages ? Que dire de son climat, de son perpétuel printemps que n'interrompent ni les inclémences du froid, ni les violences de la chaleur ? On croirait qu'il n'existe qu'une saison et que cette saison c'est un printemps qui est un automne ou un automne qui est un printemps. Ce sont bien ses propres sensations qu'exprime ainsi, en une prose presque lyrique, Dom Jean, mais, pour les exprimer, il s'appuie sur les

témoignages du Célestin Guichardin, préfet général des Célestins, et, comme les vers du chantre des *Géorgiques* ne sortent pas de sa mémoire, il invoque aussi l'autorité supérieure de Virgile :

Ver ibi perpetuum atque alienis mensibus aestas.

S'il ne surpasse pas la nature, l'art s'efforce d'égaliser la nature et il y réussit. A Naples sont rassemblées en effet des merveilles sans nombre, sans cesse accrues par le commerce de terre et de mer. Naples aurait surpassé Rome en richesses de toute nature si Rome avait été à la place de Naples.

Dans les entr'actes des réceptions inévitables, un rude labeur, mais un labeur pour lui plein d'attrait au point qu'il ne sentait même pas la fatigue, ou plutôt qu'elle n'était pas capable de l'arrêter, attendait ce triomphateur malgré lui. A Lucques, on lui a ouvert la bibliothèque de la cathédrale, fermée à tout le monde.

« Il y avait là, écrira Michel Germain, environ trois cents manuscrits que j'ai tous tenus et feuilletés en buvant étrangement de la poussière. Tous nos messieurs qui nous regardaient faire ne nous considéraient pas autrement que comme des soldats français qui montent à l'assaut. En effet, il y faisait chaud et l'on me prenait quasi pour un Cordelier, tant nos habits étaient gris de poussière. »

A Camaldoli, Dom Jean, au témoignage de Dom Michel, avait même failli rester sur le champ de bataille : « Dom Jean est tout usé, relate son brave compagnon à un confrère de Saint-Germain des Prés. Sans un secours particulier, il aurait dû crever. J'étais aussi bien bas... Mais que faire au milieu de tant de besogne ? Nous en rapportons plus d'une main de papier écrit sur des manuscrits. »

Il faudrait parfois des portefaix pour soulever les lourds manuscrits enchaînés aux armoires comme des forçats, et

c'est à cette besogne de docker que doit se livrer entre deux copies le docte bénédictin. Dom Michel Germain doit en faire autant, mais il est plus jeune et il est plus vigoureux. Il a pitié de son vieux compagnon, tout en souriant.

« Quand j'entends Dom Jean, écrira-t-il, remuer les chaînes qui captivent les manuscrits de Saint-Laurent, des Cordeliers, je songe à la bouchère d'Amiens qu'on dit faire son Purgatoire dans une rue de cette ville et y traîner quantité de chaînes sur son dos, si pourtant les morts ont des dos avant la résurrection. Il en a les mains toutes honnies et les miennes ont plus de quinze endroits de l'infirmité causée par les cuivres piquants et hors de leurs places qui défendent les livres manuscrits. Huit jours guériront tout cela qui passe pour revenir. »

Les trouvailles sensationnelles ne sont pas rares, mais il convient de ne pas les publier à son de trompe, ni en France pour ne pas exciter la jalousie des confrères, ni en Italie pour ne pas éveiller l'attention publique outre mesure, faire croire à des rapt et amener à traiter en cambrioleurs d'honnêtes bénédictins.

Un certain manuscrit d'Arone renferme le texte de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et l'on est en train de négocier pour s'en assurer la propriété. Ce sont des négociations infinies qui traînent en longueur. Mabillon recommande le silence à Paris : « Un éclat réveillerait le chat qui dort. »

Et Dom Germain, également partisan du silence prudent de Conrart, d'ajouter au sujet d'un retour à Venise :

« Ce n'est pas pour voir les gondoles que nous retournerons à Venise. Nous gardons le secret. Tout en va mieux et les gens sages en doivent bien conclure... Je n'ose marquer le détail de nos copies, tant parce qu'on souhaite en France qu'elles soient secrètes que parce qu'on témoigne de l'avidité pour en entendre parler, à quoi nous ne pouvons trouver de meilleur expédient que de n'en rien dire à personne. »

La science historique retira de cette excursion sans précédent des bénéfices sans égaux. Les deux Bénédictins, partout où ils avaient passé, avaient acheté pour le compte du roi de France tout ce qui avait une valeur et qu'on avait bien voulu leur céder et ils en avaient fait en cours de route l'expédition. Ils avaient pris en outre, dans un grand nombre de monastères, une foule de copies de pièces sur l'antiquité tant païenne que chrétienne, ainsi que des notes analytiques rédigées sur place : « Ils revinrent, dit Dom Ruinart dans sa biographie de Mabillon, comme chargés des dépouilles de l'antique Italie. »

CHAPITRE X

Controverses et polémiques

ENTRE savants il y a toujours eu et il y aura toujours de ces controverses et polémiques qui sont de véritables batailles, des autres batailles différentes seulement par la nature des armes dont font usage les belligérants, des coups qu'ils se portent avec ces armes et des blessures qui en résultent, blessures d'amour-propre et d'orgueil non moins cruelles que les blessures de la chair quoique non mortelles. Elles commencent presque toujours de la manière la plus calme parce que toute scientifique, mais peu à peu les combattants s'animent, se passionnent. On fait cercle autour d'eux. Ils ont chacun leurs amis qui entrent à leur tour dans la lutte. La mêlée devient générale. On n'échange plus seulement des arguments, ou échange des injures. Certains de ces duels entre savants sont passés dans l'histoire. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui comment ils ont pu émouvoir l'opinion au point où ils l'ont émue et amener des hommes sages, graves et pondérés à se comporter les uns à l'égard des autres comme des chiffonniers.

Derrière les questions d'érudition qui, à distance, ne nous apparaissent de nos jours que comme des questions de pure

érudition, il y a eu presque toujours non seulement des questions de personnes et d'intérêt personnel, mais des questions de parti, de corporation ou congrégation, et d'intérêt ou d'honneur collectifs. C'est ainsi que presque toutes les controverses et polémiques auxquelles a été mêlé Dom Mabillon ont eu leur source et leur origine ailleurs que dans les doctrines elles-mêmes qui ostensiblement les ont provoquées.

Dans le domaine de l'érudition comme ailleurs, il y a des guerres offensives et des guerres défensives. Les guerres où a été engagé l'auteur de la *Diplomatique* ont eu un caractère défensif. Doux et pacifique par nature, convaincu en outre de la stérilité ordinaire des différends scientifiques, il n'a jamais fait que les subir malgré lui. Le savant plus que tout autre a besoin de calme, aussi bien et même plus encore du calme intérieur que du calme extérieur. Tout ce qui vient troubler la paix de l'étude est dangereux et même mortel pour l'étude. La passion, la colère, l'orgueil, peuvent le faire sortir de l'impartialité, l'éloigner de la vérité et l'exposer à l'erreur. A un autre point de vue, le point de vue religieux, rien n'est plus opposé à la charité chrétienne que ces duels retentissants.

« Dom Mabillon, écrira Dom Martène, a été quelquefois contredit, mais il n'a jamais attaqué; il était trop pacifique pour cela. Il a toujours été sur la défensive et il ne lui est jamais arrivé de dire un mot offensant dans la dispute. Répondant à M. de la Trappe, il montra son écrit à un de ses confrères qui remarqua qu'il avait rayé un passage qui lui venait très à propos et qui était très fort contre l'abbé. Sur la demande qui lui fut faite pourquoi il avait rayé un passage qui lui était si avantageux, il répondit que c'était parce que celui contre lequel il l'écrivait en aurait eu de la peine. »

Loin de céder à ses confrères et à ses amis quand ils l'in-

vitaient à prendre la plume pour répondre avec vigueur aux injustes et parfois grossières attaques non seulement des laïques, mais d'ecclésiastiques et même de moines de son ordre et de sa propre abbaye, il leur résistait doucement mais résolument : « S'il fallait, disait-il, mettre la main à la plume toutes les fois qu'on répètera des invectives de ces sortes de gens, il faudrait éternellement écrire. Encore, si cela faisait quelque chose sur les esprits ! Mais ils s'en échauffent au contraire davantage. La patience et l'humilité chrétiennes sont un bon remède à ces sortes de maux qui sont inévitables en cette vie où les hommes ne cesseront jamais de s'entrechoquer. »

Obligé d'entrer en lice et de combattre, au moment même où il s'apprête à répliquer, il s'excuse de le faire, ne le faisant que contraint et forcé : « Que si quelqu'un, déclare-t-il, se trouve choqué de ce que je vais dire, je le prie de croire que ce n'est ni l'amour de la dispute, ni l'envie de désobliger personne qui me font parler, mais le seul zèle de la Religion que ces deux excès dans le culte, le trop et le trop peu, peuvent également déshonorer. »

La patience, la modération, l'absence de tout ce qui ressemblerait à de l'irritation et à de la violence verbale ou graphique, se résument dans la maîtrise de soi par laquelle elles s'expriment. Or, la maîtrise de soi, loin d'être une faiblesse, est au contraire une grande force, la plus grande des forces. Dom Mabillon est un doux, à certains égards même un timide, mais sa douceur n'exclut pas la fermeté. Elle a toute la résistance d'une lame d'acier très fine et très souple dans sa finesse. Quand du fond de sa cellule il répondra à quelque brutal et même grossier contradicteur, il le fera avec sang-froid et avec mesure, non sans malice. Il devait lui passer alors dans les yeux par moments certains éclairs malicieux. Seulement, ces éclairs de malice étaient ceux d'une malice toute monastique, d'une malice de vieux moine

et peut-être aussi de Champenois, ce qui en faisait une double malice. Se moque-t-il, très chrétiennement du reste, ou ne se moque-t-il pas? On ne sait trop. Il aime mieux se laisser deviner que faire voir à découvert une ironie qui ne provient ni du mépris d'autrui, ni de l'orgueil de soi-même et provient seulement du juste sentiment de la cause que l'on défend et de l'habileté avec laquelle on la défend.

Les controverses et polémiques ne firent pas défaut à Mabillon, et, sans le détourner de ses travaux si féconds, elles ne furent pas sans lui faire perdre des instants précieux pour lui-même et pour autrui. Il en est de légères et il en est de plus graves.

La question du véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui a été reprise récemment de nos jours, passionna tout le XVII^e siècle qui se flattait d'en trouver la solution. Soixante années durant, elle donna lieu à des discussions toujours renaissantes auxquelles furent mêlés les tribunaux. Elle mit aux prises d'une part les Bénédictins, d'autre part les Augustins, les Bénédictins tenant pour Gerson et les Augustins pour Thomas à Kempis. Nul livre plus que ce livre, qui est un livre de paix avec Dieu, de paix avec les hommes et de paix avec soi-même, par une singulière et contradictoire destinée, ne devint avec autant de persistance un livre de guerre.

A cette guerre Dom Mabillon participa. C'était sur le terrain des manuscrits que se livraient les hostilités. A peine les uns produisaient-ils des manuscrits qui conféraient par leur ancienneté la paternité à Gerson, que les autres produisaient de leur côté des manuscrits plus anciens encore ne permettant pas de l'attribuer à un autre que Thomas à Kempis.

Après avoir rédigé en faveur de Gerson et par là même de ses confrères de Saint-Benoît un mémoire qui ne termina

rien (*Animadversiones in Vindices Kempenses* en réponse aux *Vindices Kempenses*), il finit par conclure ainsi :

« Je n'ai point le dessein de renouveler ces discussions qui ne mettent pas la vérité dans son jour et n'excitent pas à la charité; et j'aimerais mieux céder le droit et l'honneur d'un si admirable ouvrage que d'en réclamer l'honneur pour notre Ordre avec une obstination qui porterait la moindre atteinte à la charité chrétienne. »

« Je ne chercherai point d'occasions d'écrire sur l'*Imitation*. Au contraire, je les fuis toutes, n'y ayant sur cette matière que trop de livres qu'on ne lira jamais. »

Ce seront là ses derniers mots sur cette litigieuse affaire.

Il y a des controverses stériles, et c'est le cas de la plupart quand elles cessent d'être scientifiques et qu'elles prennent un caractère personnel. Il en est aussi cependant de fécondes. De ce genre fut celle avec le Jésuite hollandais Papebrock, car ce fut elle qui provoqua la naissance du *Traité de Diplomatie* de Mabillon en réponse au *Traité* de même nature de l'érudit de Hollande.

Dans son *Traité de Diplomatie*, Papebrock avait contesté l'authenticité des chartes conservées à l'abbaye de Saint-Denis. Ces chartes, qui remontaient à l'époque mérovingienne, étaient au nombre des plus anciens titres de l'Ordre de Saint-Benoît, et, de ce fait, constituaient pour l'Ordre tout entier des documents d'une inestimable valeur. Si leur fausseté était établie, c'étaient les *Annales* mêmes de l'Ordre qui étaient atteintes avec eux dans leur vérité. Les Bénédictins furent ainsi amenés à défendre leurs positions en démontrant l'authenticité de ces diplômes derrière lesquels il se retranchaient comme derrière de solides remparts.

A Mabillon revint la défense. Mais, au lieu de faire porter seulement la discussion sur les documents en cause, il l'élargit et l'étendit à tous les diplômes. Cette défense fut ce qu'elle devait être avec lui. Il définit les principes dès le

début et ne s'écarta jamais des règles de courtoisie et de charité chrétienne qu'il s'était ainsi fixées lui-même :

« Dans la rédaction de ce travail, peut-on lire dans la préface du *De Re Diplomatica*, nous avons un grand besoin de la prudence chrétienne pour ne pas manquer à la charité tout en soutenant chaleureusement la vérité.

« En réfutant les objections que nous ont faites des adversaires irrités, nous nous sommes efforcés à la fois de ne point aller trop loin dans la réplique et de dire toute la vérité. Si nous avons manqué à la charité chrétienne, nous l'avons fait à notre insu, et nous prions le lecteur de nous le pardonner... Qu'il se souvienne que, s'il est plus difficile de défendre que d'accuser, à plus forte raison est-il plus facile de causer des blessures que de les guérir. »

Particulièrement grave fut l'affaire des *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, non seulement au dehors mais au dedans même de la Congrégation de Saint-Maur. S'il existe en grand nombre des Saints dont l'authenticité est indiscutable, il existe aussi dans tous les pays plus d'un saint dont elle est discutable et discutée et, qui plus est, absolument controuvée. Si controuvée qu'elle soit, c'est toujours, aux yeux de ceux qui considèrent sans discernement comme intangibles toutes les traditions, une impiété et même un véritable sacrilège de porter sur eux la main, même une main légère pour les faire descendre de leur piédestal usurpé sans les briser avec fracas aux yeux des fidèles encore agenouillés à leurs pieds.

L'offensive partit d'Espagne. Ce fut en effet l'Inquisition espagnole qui condamna dès leur apparition les *Acta Sanctorum*. Déjà dangereuse par elle-même, par ses effets sur le territoire espagnol, cette condamnation devenait très redoutable si elle était ratifiée à Rome par la Sacrée Congrégation de l'Index. La personne de Dom Mabillon était gravement compromise et la personnalité plus haute de la Congrégation

tion de Saint-Maur l'était du même coup avec la sienne. Confiant en la bonté de sa cause, le prévenu se défendit non sans énergie dès qu'il connut la sentence de l'Inquisition :

« Une sentence aussi injuste, aussi inique, écrivit-il au cardinal Colloredo avec lequel il était en relations amicales, pourrait peut-être être supportée si la vente, la lecture et les bons fruits de cet ouvrage n'étaient empêchés dans tout le royaume d'Espagne par ce décret si mal fondé.

« A ce mal je ne vois pas d'autre remède que l'autorité du Saint-Père qui seul peut protéger contre une censure aussi inique une œuvre immense très utile et très nécessaire à l'Église catholique tout entière, lui rendre son prix et sa valeur en rapportant le décret si précipité et si peu fondé de l'Inquisition d'Espagne. Certes, la vérité blessée et le service de l'Église fort compromis en cette occasion semblent exiger ce service de Votre Éminence. »

Le litige ne dura pas moins de deux ans, accompagné de nombreux mémoires dont certains sont de proportions énormes. Un fort volume suffirait à peine pour publier les pièces d'un tel procès.

A peine le tome I^{er} des *Acta Sanctorum* était-il paru en 1677, que, d'un autre côté, un des confrères de Dom Mabillon à Saint-Germain des Prés, Dom Bastide, saisit d'une plainte en règle les Supérieurs Majeurs de la Congrégation. Invité à répondre, Dom Mabillon, sans imiter son adversaire, le fit avec sang-froid, mesure et courtoisie, mais c'est à son corps défendant, par nécessité, qu'il en vint à cette extrémité d'une réponse :

« L'auteur des *Acta Sanctorum*, lisait-on dans le mémoire de Dom Bastide, a prévariqué et abusé du temps et de tous les secours que la Religion lui a donnés pour travailler à cet ouvrage. Il s'en est servi pour déshonorer l'Ordre par une critique très injuste.

« On ne doit plus laisser la plume de l'Ordre à la main du

Religieux qui ne travaille et qui ne fouille dans nos chartriers et dans nos manuscrits que pour chercher des conjectures et des prétextes pour dépouiller notre Ordre de ses plus justes ornements.

« Il est inouï qu'un écrivain se soit avisé d'écrire contre son père, contre sa nation ou contre son Ordre pour détruire les préjugés avantageux que le public en a conçus et pour le dépouiller des hommes illustres qu'il a produits ou qu'on lui a attribués.

« Un homme qui n'a jamais écrit que des préfaces ne doit pas usurper le nom et la qualité d'historien.

« Il vaut bien mieux se taire que de dire toutes les vérités, surtout celles qui peuvent troubler la piété des fidèles, affaiblir l'estime qu'on a de son Ordre et inquiéter les confrères. Et puis il s'imagine avoir la vérité pour lui et il tombe dans des erreurs qui sont très grossières. »

« J'ai exprimé mes sentiments, répondit Mabillon, d'une manière claire et sincère, et si j'ai répondu avec un peu de force en quelques endroits, la manière exorbitante dont m'a traité le R. P. m'y a obligé contre mon naturel, quoique j'aie tâché de ne rien dire qui puisse blesser la charité ni le respect que je dois à mon caractère. J'ai dissimulé beaucoup d'injures dont il me charge avec indignité et j'ai passé sous silence quantité de suppositions qu'il m'impute tantôt de gaieté de cœur, tantôt en changeant quelque chose aux passages qu'il rapporte et le plus souvent en donnant un faux tour et contraire à la vérité que j'avance. Mais mes préfaces les pourront aisément découvrir et porteront un jugement plus équitable de cet ouvrage que je n'ai entrepris que pour la gloire de notre saint Ordre. »

Avec Dom Bastide lui-même, il ne se départait pas un instant de son esprit de mesure, ni dans le fond, ni dans la forme, tout en maintenant des droits qui sont en même temps des devoirs :

« Mon Révérend Père,

« Je suis fâché d'avoir donné matière de peine à votre Révérence, mais je vous suis obligé de m'en avoir donné avis. Je voudrais être assez heureux pour y pouvoir remédier, ou bien pour lever vos difficultés ; mais comme je n'ose me permettre ni l'un ni l'autre et que, d'ailleurs, je ne puis ni ne dois laisser votre lettre sans réponse, je prie votre Révérence de trouver bon qu'en peu de mots je lui rende raison de ma conduite.

« J'ai toujours été persuadé que des religieux ne pèchent pas moins contre la modestie chrétienne et religieuse en attribuant à leur Ordre ce qui ne lui appartient pas qu'un particulier en s'arrogeant ce qui ne lui est pas dû. Car de prétendre que cette première attribution est permise en ce qu'on ne la rapporte pas directement à soi-même, mais à l'honneur commun de l'Ordre, il me semble que ce n'est qu'un prétexte spécieux pour pallier un peu la vanité.

« Je vous avoue, mon R. P., qu'encore que je sois sujet à beaucoup de vices, j'ai toujours eu de l'aversion pour celui-ci. Et c'est dans ce principe que j'ai été un peu scrupuleux à examiner les saints qui appartiennent véritablement à mon Ordre...

« Au reste, pour la continuation de l'ouvrage, je la mets entre les mains de la Providence. Je ne me suis pas engagé dans ce dessein ; on m'a fait l'honneur de m'y engager et j'en remettrai volontiers la continuation à un plus zélé et plus éclairé, si on trouve à propos que je me repose.

« Auparavant que de finir, je supplie très humblement votre Révérence, au nom de Dieu, de croire que je n'ai rien dit en tout ceci, à dessein de le choquer en quoi que ce soit.

« Je la remercie encore une fois de la grâce qu'elle m'a faite de me découvrir son cœur, et je la prie de croire que je suis avec tout le respect possible..... »

A elle seule cette polémique pourrait fournir matière à une

thèse de doctorat en Sorbonne. Après avoir dressé l'inventaire de toutes les pièces qui en renferment tous les détails, soit aux Archives Nationales, soit à la Bibliothèque Nationale, Dom Henry Leclercq ajoutera pour prévenir le candidat qu'elle tenterait :

« Le nombre et l'étendue des pièces seraient un sérieux obstacle à leur publication qui réclamerait un fort volume dans lequel il serait difficile de soutenir l'intérêt pour le lecteur. Pour s'en convaincre, il suffit presque de rappeler que cette polémique se prolongea durant dix années entières et qu'en plus des *Mémoires*, *Réponses*, *Abrégés*, il faudrait tenir compte de la correspondance des moines entre eux avec ses racontars, ses commérages, ses bavardages où se noient quelques renseignements utiles. »

Autant vaudrait écrire l'histoire du siège de Troie que celle de cette guerre qui dura de 1668 à 1677.

Quelle faute a donc été la sienne? Quel crime a-t-il commis? Au nombre de ces saints du IV^e siècle attribués par la tradition à l'Ordre Bénédictin, il en est une vingtaine dont l'attribution ne saurait être maintenue légitimement. Les éliminer, ce n'est point porter atteinte à l'honneur bénédictin ni diminuer l'Ordre devant l'opinion publique. Bien au contraire, l'Ordre se grandit par son respect de la vérité : « J'aime la paix, ne peut s'empêcher de s'écrier l'avocat du vrai, et je ne demande qu'à finir mes jours en repos. Que si mes écrits déplaisent tant à mes adversaires et s'ils les croient préjudiciables à l'Ordre comme ils le laissent entendre par écrit, ils me feront plaisir de me procurer le repos auquel j'aspire de tout mon cœur. »

« Vous voulez avoir, ajoutait-il, une histoire avérée de votre Ordre, dirait-on, et vous recevez sans choix et sans discernement tout ce qui vous plaît et tout ce qui vous est glorieux. C'est ruiner par ce moyen un des premiers principes de l'histoire qui est la sincérité. C'est ôter tout crédit à une

histoire dans le point qui est le plus tendre à un Ordre, c'est perdre un honneur et une gloire véritables pour s'en vouloir attribuer des imaginaires et qui n'ont point de solidité ni de fondement. Car, lorsqu'un homme d'esprit s'est une fois aperçu de ce ménagement, il perd toute créance lorsqu'il s'agit des avantages d'un Ordre parce qu'il est persuadé que l'on s'en attribue sans aucun discernement. »

L'affaire ne resta pas entre les mains des Supérieurs Majeurs. Elle fut portée devant le Chapitre général tenu à Saint-Benoît-sur-Loire par un adversaire non moins acharné, Dom Mège. Cette fois, c'était la tête de Mabillon qui était demandée. On allait jusqu'à réclamer que « défense à l'avenir lui fût faite d'écrire de tout ce qui regarde l'histoire de l'Ordre » et qu'il désavouât par écrit les volumes déjà parus des *Acta Sanctorum* « comme étant contre les intentions et les sentiments de la Congrégation ».

Pour sa justification, il dut produire un mémoire final. C'est du temps perdu que celui qu'il va ainsi employer à redire sous une forme à peine différente ce qu'il n'a cessé de dire au double nom de sa conscience d'historien et de sa conscience de religieux, un temps précieux digne d'un plus utile emploi. Il ne se défend que parce qu'il est mis en demeure de le faire.

Le préambule suffit pour donner une idée de cette dignité :

« Je ne comprends pas pourquoi mes adversaires me pressent si fort de répondre aux écrits qu'ils font contre moi. Ils savent que je ne suis pas convaincu de leurs raisons, que si j'y réponds, ce sera pour les réfuter. Que si j'ai satisfait à ce que l'on pouvait désirer de moi en faisant imprimer moi-même ce qu'ils avaient à dire contre mon sentiment. Qu'il n'y a qu'à moi que mon silence est désavantageux, puisque c'est un aveu tacite que je me sens contraint de céder à leurs raisons.

« D'ailleurs ils savent que je suis chargé d'un travail qui est assez pénible et laborieux, que j'ai assez de peine d'y suffire, que je n'ai point d'aide pour me soulager. Et qu'ainsi, de m'obliger à répondre, c'est m'engager dans un nouveau travail, c'est me détourner du principal, c'est m'engager dans des contestations qui ne finiront jamais, et qui ne feront que s'échauffer davantage par des réponses éternelles que l'on fera, que l'on exigera de moi.

« Mais enfin, à quoi aboutira tout cela ? Prétend-on que la vérité s'éclaircira par ces écrits ? Il n'y a guère d'apparence. Il n'est pas possible que la vérité soit éclaircie si on ne lit les originaux sans préoccupation, si on ne se forme une juste idée des véritables règles de l'histoire et si on ne fait l'application de l'un et de l'autre à ces contestations. Et on sait assez que tout le monde n'a pas le temps ni peut-être le talent de faire ces sortes de discussions.

« Voudra-t-on se ranger à mon sentiment si j'apporte de meilleures raisons ? On n'a garde d'y penser. Prétend-on me faire rétracter ? Il sera facile pourvu qu'on me donne de bonnes raisons. Mais il en faut d'autres que celles que l'on a débitées jusqu'à présent et je suis assuré que l'on n'en pourra pas donner qui vailent guère mieux.

« Pour le faire court, tout cela ne va qu'à me faire tomber dans la confusion ou à me rendre de plus en plus odieux dans la congrégation. Car si je réponds faiblement, on prendra de là occasion de m'insulter. Si je réponds fortement, on me fera passer pour un homme entièrement opposé à l'honneur de l'Ordre. En un mot, toutes les réponses que je pourrai faire ne serviront qu'à rendre mon travail inutile dans la congrégation et désagréable à mes confrères, ce que l'on n'a déjà que trop fait par les discours que l'on a semés contre moi et contre ma conduite dans toute la congrégation. Que si ceux qui m'obligent à ces réponses veulent ou me lasser ou me faire quitter, il sera facile de les contenter. Ils ont

déjà fait le premier et il ne me faudra qu'un mot de mes supérieurs pour le second. »

Mabillon avait raison et il ne lui fut pas donné tort. Il n'eut ni à se rétracter, ni à déposer une plume qui faisait l'honneur et était la parure de la congrégation de Saint-Maur. Le Chapitre général, estimant que le silence est d'or pour les congrégations comme pour les individus, se contenta d'imposer un silence absolu aux partis adverses. Dom Mabillon, qui n'avait élevé la voix que pour se défendre, se tut naturellement. Dom Mège et Dom Bastide durent bien malgré eux en faire autant.

Le Supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur, en faisant connaître au prévenu son acquittement, se fit un malin plaisir de joindre à son amicale lettre de félicitations les refrains d'un chansonnier bénédictin qui ne les avait pas signés. L'affaire se termina ainsi par une chanson. Il eût mieux valu qu'elle n'eût pas commencé si elle n'avait pas été pour Mabillon l'occasion de se montrer tel qu'il était dans sa droiture religieuse et scientifique.

« Ce moine vous dit en vers ce que je vous dis en prose, que les choses sont enfin terminées à votre avantage. Tous les PP. on témoigné être très satisfaits de votre conduite et font estime de vous. Jugez quelle part j'ai prise dans ces sentiments, puisque je suis tout à vous. Je crois qu'il n'est pas nécessaire que vous rendiez ces vers publics pour les raisons que vous pouvez croire. » Le secret est aujourd'hui levé.

1. Fameux Mabillon, dont les veilles
Sont si fécondes en merveilles
Qu'elles remplissent l'univers,
Ne t'offense pas si ma plume,
Que je trempe dans l'amertume,
Venge ta prose par mes vers.

2. J'apprends que l'éclat de ta gloire
A fait naître une bile noire
Qui s'allume dans les esprits,
Et quelques gens à soutanes
Osent, par d'injustes chicanes,
Censurer tes doctes écrits.
 3. Ils étalent avec pompe
Un zèle indiscret qui les trompe,
En flattant leurs jaloux desseins.
Et, quand ils cherchent à te mordre,
Ils s'imaginent servir l'Ordre
Et faire grand honneur aux Saints.
 4. Taisez-vous, bizarres critiques ;
Malgré vos requêtes gothiques,
Vos affaires vont assez mal.
Et toi, Mabillon, continue.
Ton innocence est reconnue
Par le chapitre général.
 5. J'en pourrais dire davantage ;
Et peut-être ferai-je rage,
Quand j'aurai le temps et le lieu.
Nous reverrons tes adversaires.
Maintenant, j'ai d'autres affaires.
Va, je ne te dis pas adieu.
-

CHAPITRE XI

La bataille entre l'abbé de Rancé et Dom Mabillon au sujet des études monastiques

L'ABBÉ de Rancé, avec cette ardeur de tempérament qui lui était propre, cette exaltation de néophyte qui ajoutait encore à l'ardeur naturelle de son tempérament, avait réformé le monastère de Notre-Dame de la Trappe dont il était devenu l'abbé régulier après en avoir été l'abbé commendataire. Il y avait introduit un ascétisme tel qu'on n'en voyait nulle part ailleurs un autre qui l'égalât ou même en approchât. Pour réparer ses propres erreurs passées et faire réparer à ceux qui venaient se joindre à lui les erreurs qui pourraient être les leurs, il s'était imposé et leur avait imposé un régime d'austérités surhumain au point d'être ou tout au moins de paraître inhumain.

Ce régime, il ne l'avait pas personnellement inventé. Il l'avait emprunté à ces solitaires qui aux premiers siècles du Christianisme s'isolaient au milieu des déserts, passaient leurs jours et leurs nuits sur des colonnes, se martyrisaient eux-mêmes avec une cruauté semblable à celle des persécuteurs des chrétiens. L'âge d'or du monachisme n'est pas ailleurs que dans cet âge où tout ce qui était rigueur, dureté, devenait douceur et volupté. Expier, c'est le devoir primor-

dial du moine. Quand il n'expie pas ses propres fautes, il expie celles des autres hommes. L'expiation pour lui ne finit qu'avec la vie. C'est Dieu seul qui y met lui-même un terme en le rappelant à lui le jour où il lui plaît.

Tels étaient les principes de l'abbé de Rancé. Mais il ne se contentait pas de les adopter. Il les appliquait selon une méthode à lui propre et il avait ainsi fait de la Trappe un monastère absolument à part qui, objet d'admiration pour les uns, de critique pour les autres, était en même temps pour tous un objet d'étonnement. Les privations, les macérations étaient portées aux dernières limites de la résistance des forces humaines. Les malades eux-mêmes n'étaient pas mieux traités que ceux qui se portaient bien. Le jour comme la nuit, un éternel silence comparable à celui des cimetières régnait à l'abbaye. On curait des fossés nauséabonds. On vidait des étangs aux eaux stagnantes pestilentielles. On transportait des blocs de pierre comme des maçons. On défrichait des taillis. On abattait des arbres.

En dehors de ces travaux purement manuels, d'autant plus imposés qu'ils étaient plus durs et plus rebutants, le Trappiste ne connaissait que les oraisons, les méditations, les psalmodies, tous les exercices de la vie contemplative. Quelles que fussent et son origine, et sa culture personnelle, et ses aptitudes intellectuelles, tous les genres d'études lui étaient interdits, les études d'un caractère religieux aussi bien que les études d'un caractère plus profane.

Mais ce n'était pas assez pour l'abbé de Rancé d'avoir ainsi transformé le monastère dont il était le chef. Son ambition était plus haute. Cette transformation qu'il avait introduite chez lui, il voulait également l'introduire chez les autres. Véritable Napoléon des moines, il prétendait conquérir tous les monastères en faisant de chacun d'eux une Trappe et de leurs hôtes autant de Trappistes. Il n'avait pas réussi à faire adopter ses projets. Cette Super-Observance, qu'il se propo-

sait d'élever non seulement au-dessus de la Commune Observance mais au-dessus même de la Stricte Observance jugée trop rigide à l'époque par un grand nombre d'établissements monastiques, avait été repoussée en France, et elle n'avait pas été mieux accueillie à Rome par le Vatican qui lui avait laissé uniquement la faculté d'opérer à sa guise dans son propre domaine.

L'abbé de Rancé n'était point de ceux qui reculent devant les obstacles, mais de ceux plutôt qui foncent sur eux avec un besoin de la victoire à tout prix. C'est dans cet esprit de lutte qu'il fut amené à publier son *Instruction sur la Sainteté et les Devoirs de la Vie Monastique*. Cette Instruction, en apparence composée pour ses moines, est en réalité un véritable manifeste écrit à l'intention non seulement de tous les moines de toutes les autres obédiences, mais même du grand public. Et ce manifeste est encore en même temps un pamphlet. L'apologie de la Trappe devient sous sa plume un réquisitoire contre les autres établissements monastiques.

Plus haut était placé dans le monde du temps par sa naissance, sa situation, sa réputation, les protections dont il était entouré l'auteur, plus redoutable était son attaque. Les Bénédictins étaient d'autant plus visés et atteints que leurs conceptions de la règle de saint Benoît s'écartaient plus que toutes les autres de celles du réformateur. Mis directement en cause, les Mauristes furent ainsi amenés à combattre une thèse qui tendait à détruire, en le sapant par la base, leur jeune Institut. L'âme de l'Institut de la Congrégation de Saint-Maur, c'était, après la prière, l'étude.

Un Jean-Jacques Rousseau avant Jean-Jacques Rousseau, l'abbé de Rancé ne voit dans les Sciences et les Lettres que des sources de corruption et de décadence monastique. Quand l'esprit est rempli par l'étude, quelle que soit même la nature de l'étude, il n'y a plus à côté d'elle de place pour la prière. Aux pensées religieuses se substituent des pensées

profanes. Fier de sa valeur intellectuelle, de ses connaissances, le moine gonflé d'orgueil n'est plus capable d'humilité. Des rivalités éclatent entre les plus savants, et les moins savants et les ignorants deviennent pour tous un objet de mépris.

Il n'est qu'un mode d'activité propice à la piété qui sanctifie celui qui s'y livre en l'humiliant au lieu de l'exalter, c'est le labeur des mains. Le meilleur moyen d'élever sa tête vers le Ciel, c'est de la courber vers la terre. Point de volupté insidieuse, rien qu'une saine fatigue. Quand la fatigue devient souffrance, elle est une pénitence de plus.

Qui relèverait le gant ainsi jeté? A ce Paladin vêtu d'un froc de Trappiste, quel champion serait opposé? Il n'y avait, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qu'un adversaire capable de se mesurer avec ce grand seigneur d'une belle intelligence, d'une instruction solide et étendue qui, trahissant la cause de la culture, se retournait contre elle pour la combattre avec les armes mêmes de l'esprit. Ce ne pouvait être que Dom Jean Mabillon.

L'abbé de Rancé et Dom Jean vont donc entrer en lice, et toute la haute société du temps en dehors des monastères va aussi bien que les monastères eux-mêmes, bénédictins ou non bénédictins, suivre avec passion toutes les phases du combat singulier.

A ne regarder les combattants que de l'extérieur, l'abbé de Rancé c'est Goliath, et Dom Jean Mabillon c'est David. Mais le petit David, en dépit de sa modestie, de sa réserve, de son humilité, de ce qu'il peut y avoir de frêle par les apparences dans toute sa personne, a la vigueur d'un Goliath et il sait manier la fronde qui frappe au bon endroit. Et ce sera lui qui se retirera vainqueur. Les contemporains ne lui attribueront pas tous la victoire, quoique la plupart aient vu en lui le véritable triomphateur, mais leurs successeurs n'auront aucune hésitation à proclamer son triomphe. Qui

plus est, ses principes seront adoptés et pratiqués par tous les Ordres religieux. Un jour viendra où, au sortir de la tempête révolutionnaire, au retour de leur lointain exil d'abord en Suisse, puis en Amérique sous la conduite de Dom Augustin de Lestranges, les Trappistes eux-mêmes se réformeront et, tout en conservant au travail manuel une grande place dans leur règle, feront une certaine place au travail intellectuel. La réforme cistercienne qui s'est accomplie sous nos yeux est la défaite de l'abbé de Rancé.

Dom Mabillon n'eut pas seulement à croiser le fer avec l'abbé de Rancé. A côté de Monsieur de la Trappe était venue se placer une femme du plus haut rang, une princesse du sang, la duchesse d'Alençon, Madame de Guise. Élisabeth d'Orléans, connue sous le nom de Mademoiselle d'Alençon, s'était mariée sur le tard avec un grand seigneur beaucoup plus jeune qu'elle, le duc de Guise. Bossue, contrefaite à l'excès, écrit Saint-Simon, déjà duègne, elle avait mieux aimé épouser ce jeune premier que de ne pas se marier du tout. Après avoir perdu de bonne heure son mari, puis l'unique enfant, le fils né de cette union disproportionnée, elle avait cherché un refuge dans la dévotion. Voisine du réformateur des Trappistes dont l'abbaye se trouvait dans son duché d'Alençon, elle s'était faite en tout son alliée et sa protectrice. Il ne se passait pas d'année où elle n'allât faire un séjour à la Trappe, où elle était reçue avec tous les honneurs dus à son rang et logeait avec ses gens dans la maison abbatiale qui lui était réservée. L'abbé de Rancé n'eut pas de plus ardent défenseur qu'elle.

Ce n'est pas assez pour Madame de Guise de proclamer tout haut ses sentiments en faveur de l'abbé. Elle combat ouvertement pour lui. Tout d'abord, elle veut empêcher la lutte de s'engager en intervenant à Saint-Germain des Prés pour que Mabillon ne prenne pas les armes. N'ayant pas réussi dans cette manœuvre où il s'agissait de s'opposer à la

légitime riposte des assaillis contre l'assaillant, elle s'efforce ensuite d'y mettre fin en se plaçant entre les combattants quand ils ont déjà l'épée au poing et sont en train de s'asséner de rudes coups d'estoc et de taille.

Dom Mabillon a opposé à *l'Instruction sur la Sainteté et les Devoirs de la Vie Monastique* son admirable *Traité des Études Monastiques*. Ce Traité est dans toutes les mains. Il est impossible de le retirer de la circulation. L'abbé de Rancé, pour ne pas s'avouer sinon mortellement, du moins gravement atteint, réplique aussitôt à ce Traité par une réponse où, incapable de se maîtriser, il se départit à chaque page de la modération qu'on était en droit d'attendre de lui.

La duchesse d'Alençon souffre à la pensée qu'il peut avoir le dessous. Un bénédictin, Dom Denis de Sainte-Marthe, a fait imprimer à l'étranger, en Hollande, des lettres mordantes où n'est pas épargné le savant défenseur de l'ignorance monastique. Elle intervient auprès de ses Supérieurs pour qu'il soit puni de son audace. Et Denis de Sainte-Marthe, alors Prieur à Saint-Julien de Tours, est dépossédé de sa charge et envoyé à Saint-Germain des Prés comme simple religieux. Il trouvera, il est vrai, une sorte de compensation presque aussitôt dans l'emploi de bibliothécaire de l'abbaye, mais au point de vue de l'amour-propre il aura été durement frappé.

Dom Mabillon, sans nul doute, se prépare à opposer à la réponse de M. de la Trappe une autre réponse. Il s'agit de l'en empêcher. Madame de Guise, n'étant pas parvenue à décider l'adversaire de l'abbé de Rancé à venir terminer à huis clos le combat dans la forteresse même de Notre-Dame du Salut à Soligny, obtient seulement qu'il délègue à sa place un de ses confrères, Dom François Lamy. On assista alors à un extraordinaire spectacle non seulement pour notre temps, mais pour ce temps-là. On vit la petite-fille

d'Henri IV s'asseoir entre deux moines, et, une fois assise entre eux, tantôt par persuasion quand il s'agissait de Rancé, tantôt par intimidation à certains moments, quand il s'agissait du représentant de Mabillon, s'efforcer d'amener un accord. Ce fut en vain. Chacun coucha sur ses positions. La réponse de Mabillon à la réponse de Rancé ne pouvait pas ne pas paraître et elle parut. Une lettre de Dom Lamy conservée à la Bibliothèque Nationale dans la Correspondance bénédictine permet d'être témoin de la scène.

« Après les premiers compliments, écrit-il alors à son Supérieur, Son Altesse Royale nous fit asseoir dans une ruelle, l'un, dit-elle, « à titre de goutte sciatique », et l'autre « à titre de pierre », et puis elle nous obligea à entrer en matière sur le grand différend des études. M. l'Abbé commença par protester de la droiture de ses intentions dans tout ce qu'il avait écrit, et par assurer qu'il n'avait pas eu la moindre intention de blesser personne et bien moins encore la Congrégation de Saint-Maur pour laquelle il avait beaucoup d'estime non seulement en général, mais même pour les Supérieurs généraux et pour le Père Mabillon en particulier.

« Je lui répondis que j'étais chargé de ces mêmes personnes de la vénération qu'on a pour lui dans notre corps, et que la charité n'avait point été altérée par tout ce qu'il avait écrit, quoiqu'il fallût convenir qu'il y a dans sa réponse des endroits fort blessants et pour tout le monachisme en général, et pour notre corps en particulier. Il me pria de lui en citer quelques-uns. Je lui en alléguai un assez bon nombre auxquels il ne para que par de nouvelles protestations de sa droiture.

« Je lui dis que ces bonnes intentions étant cachées et que n'y ayant que ces endroits flétrissants qui parussent, ses paroles étant d'un grand poids dans le monde, et le monde ayant d'ailleurs beaucoup de penchant à croire le mal des

religieux, ce qu'il avait écrit produisait de très mauvais effets, et qu'enfin un magistrat avait dit que si les choses se passaient dans la Congrégation de Saint-Maur comme M. de la Trappe le disait, il aimerait mieux être soldat du régiment des gardes que d'être de ce corps.

« L'abbé rougit à ce mot et se mit sur les éloges de la Congrégation de Saint-Maur. Nous battîmes bien du pays. Il faudrait un petit volume pour en faire le détail. Ce que je puis vous en dire présentement en général, c'est que si ce bon Abbé ne se défendait pas mieux par écrit qu'il fait en tête à tête, on en aurait aisément raison. »

La réponse de Mabillon parut en 1692.

Son premier soin fut d'en adresser en hommage un exemplaire à la duchesse de Guise, en se justifiant à l'avance des accusations qui l'attendaient auprès d'elle :

« Madame,

« Il faut être autant persuadé que je le suis de votre bonté pour oser présenter à Votre Altesse Royale un livre qui est écrit contre le sentiment de M. l'Abbé de la Trappe. La considération qu'elle a pour son mérite, sans parler de la vénération particulière que j'ai pour lui, m'aurait sans doute empêché de rien dire contre son dernier livre, si une juste nécessité de m'expliquer et de justifier notre ordre ne m'y avait engagé.

« Si Votre Altesse Royale prend la peine de jeter les yeux sur ces réflexions, j'espère qu'elle verra bien que ç'a été malgré moi que j'ai été obligé d'écrire et que j'ai tâché de garder toute la modération qui m'a été possible...

« Je m'estimerai bien heureux, Madame, si Votre Altesse Royale étant persuadée de la disposition où je suis pour cet illustre Abbé, elle ne diminue en rien de ses bontés ordinaires pour notre Congrégation qui a ressenti en tant de rencontres les effets de sa protection. C'est la grâce que je lui demande... »

La réponse suivante ne se fit pas attendre :

« J'achevai hier votre livre, mon Père. Je voudrais pour beaucoup que vous eussiez fait le voyage de la Trappe devant. Je suis sûre que vous seriez converti et que vous n'eussiez point mis l'avant-propos qui est très aigre et qui paraît l'être pour piquer simplement.

« Il y a aussi un trait dans le livre, de même que je croirais bien qu'il n'est pas de vous, mais que vous avez été poussé de mettre par ceux qui vous ont fait faire la réponse, qui se sont trouvés choqués sans sujet par les raisons fortes du Père abbé de la Trappe. Il n'attaquait que les études profanes et était plein d'un esprit de charité comme saint Paul pour les frères et point autre chose.

« Ce n'est pas par prévention que j'en parle, mais c'est que c'est la vérité. Mais votre avant-propos est d'un esprit qui se veut venger, qui est contre votre caractère. C'est pourquoi je ne le crois pas de vous. Je crois tout ce qui est d'antiquité que vous citez de vous. J'entrevois même que vous voudriez convenir, et votre fin est d'une humilité telle que je vous connais.

« Si je ne vous estimais autant que je fais, je ne vous aurais rien écrit de ce que j'ai trouvé et d'autres que moi qui ne connaissent point l'abbé de la Trappe et qui auraient même plus penché pour vous, mais je vous estime trop pour vous céler ce qu'on y trouve à redire, qui pourra même scandaliser et faire plus de tort à votre congrégation que tout ce que vous avez cru que le Père abbé de la Trappe avait dit. Une visite vous aurait uni de sentiment et aurait empêché l'aigreur du livre.

« Souvenez-vous de moi dans votre sainte prière. »

L'Abbé de Rancé n'eut rien de plus pressé que de préparer à son tour une nouvelle réponse. Elle ne fut point publiée. Plus heureuse, cette fois, Madame de Guise avait réussi à

mettre en présence l'un de l'autre les deux adversaires, ses amis ennemis. Une entrevue eut lieu entre eux à la Trappe même au cours d'un voyage de Mabillon de ce côté. Elle fut non seulement des plus correctes, comme il fallait s'y attendre, mais des plus cordiales. Chacun ne s'en retira pas moins sans s'être départi de ses principes.

« Que ne pouvez-vous lire dans mon cœur, mon Révérend Père, avait écrit le Bénédictin (et ne put-il sans doute s'empêcher de répéter), pour y connaître les dispositions où je suis et pour votre personne, et pour votre maison? Je respecte les pratiques qui s'y observent et je suis bien éloigné de désapprouver la conduite que vous y gardez envers les religieux touchant les études. Il viendra peut-être un jour que les vôtres en connaîtront et en sentiront le besoin eux-mêmes aussi bien que nous. Cependant, qu'ils jouissent, à la bonne heure de l'avantage qu'ils ont de posséder Dieu sans ces faibles ressources dont les autres ne peuvent se passer. »

Un érudit comme Mabillon trouvait dans son érudition même un véritable arsenal où il n'avait qu'à puiser à pleines mains armes et munitions. Contre l'abbé de Rancé qui cherchait un rempart dans le passé, il fit se dresser le passé lui-même. Quels sont les plus grands des saints dont s'honore l'Église? Ce sont ceux auxquels elle a décerné le titre de « Docteurs », ceux qui l'ont honorée par leur haute culture, leur vaste savoir humain. Grands devant Dieu par leur science, ils n'ont pas été moins grands devant lui par leurs vertus, et par cette vertu qui domine toutes les autres, par leur piété. Chez eux entre la science et la piété la plus fermente, point de divorce, mais, au contraire, une heureuse alliance dans laquelle, sanctifiée par la piété, la science se fait plus féconde, de même que la piété rehaussée par la science devient elle-même plus pure, plus consciente d'elle-même, étant plus pénétrée de lumière.

La décadence des études dans les monastères a été la cause de leur décadence monastique.

« Le travail même a besoin d'onction pour être fait religieusement. Travailler sans piété, c'est peu de chose, et la piété ne peut s'entretenir régulièrement sans le secours de bonnes lectures. Ces lectures devront être proportionnées à la portée des esprits. Des livres spirituels simples peuvent suffire à des esprits simples et médiocres; mais ceux qui ont plus d'étendue ont besoin d'une lecture plus forte et plus relevée. Il leur faut une matière proportionnée à leur capacité. Autrement, ces esprits demeurent languissants et s'abattent facilement. Il faut donc quelque chose de plus relevé pour les maintenir dans leur assiette naturelle, et il n'y a que l'étude jointe à la piété qui puisse les soutenir... Lorsque cette étude s'est affaiblie dans les monastères, on y a vu suivre la dissipation, les vains entretiens, le commerce avec le monde, et de ce commerce on a vu naître la ruine totale de l'esprit monastique. »

Pourquoi et comment une telle alliance qui dans le passé a fait les grands saints ne ferait-elle pas dans le présent les grands moines? Comment en un plomb vil l'or pur se serait-il soudain changé? Seule l'étude a le pouvoir d'arracher le moine à ce grand péril auquel l'expose aussi bien que l'oisiveté le travail auquel sont seules associées les mains, le vide de l'esprit. Quand elle ne sait où aller, qu'elle erre à l'aventure, l'imagination s'égare. Où ira-t-elle? Nul ne sait où elle peut conduire celui qui à elle s'abandonne. Le silence de la nuit se peuple de fantômes, « *noctium phantasmata* ». Il en est de même du silence du jour.

« J'ai lu votre écrit de la solitude, écrira un jour Mabillon non pas à l'abbé de Rancé, mais à un religieux qui lui avait communiqué ses pensées sur ce grave sujet; je l'ai trouvé bien fait, mais je souhaiterais que l'on y donnât les moyens de s'entretenir avec soi-même, ce qui n'est pas

une petite affaire, quelque inclination que l'on ait pour cela.

« Car enfin, pour se plaire chez soi, c'est-à-dire dans la solitude, il faut se bien connaître soi-même, avoir bien réglé son intérieur et y voir régner le bon ordre. Il faut de plus y trouver de la douceur et de l'onction, car on n'aime pas les conversations sèches, il y faut de la compagnie.

« En un mot, il y faut trouver Dieu et s'y pouvoir entretenir, qui est une grâce qui n'est pas accordée à tout le monde, au moins pour longtemps. Je ne sais même pas si Dieu appelle tous ceux qu'il veut être à lui à cet état, et si plusieurs personnes qui, ayant bien réglé leurs consciences, s'occupent avec recueillement aux emplois extérieurs, ne lui sont pas aussi agréables.

« Mais, quoi qu'il en soit, il faut toujours faire de temps en temps des retours à cette solitude même extérieure comme à la source d'où l'on puise les grâces pour le recueillement et pour le bon usage des emplois extérieurs. Un travail occupé de Dieu, élevé à lui par des oraisons jaculatoires qui partent du cœur nourri par l'oraison souvent réitérée avec l'éloignement de la vue du monde, me tiendrait lieu de la plus grande solitude et il n'y faudrait avoir recours que de temps en temps pour y reprendre des forces nouvelles. C'est dans ce sens que Guillaume de Saint-Thierry, dans la lettre qu'il a écrite aux Frères du Mont-Dieu, regarde sa cellule comme l'infirmierie de notre âme : « *Valetudinarium tuum est scella tua* ».

Ainsi parle, au nom de l'expérience, Mabillon. La cellule est bien une infirmierie de l'âme, mais les âmes ne vont à l'infirmierie que quand l'approche ou la menace de la maladie leur conseillent ou leur imposent ce séjour.

La vraie solitude, d'ailleurs, n'est pas celle du désert; c'est, au contraire, une solitude peuplée par la pensée, par une pensée qui se tourne vers Dieu, s'élance vers lui, portée

et soutenue par deux sortes d'ailes qui dans leur commun effort leur permettent de monter jusqu'à lui, la prière et l'étude, l'étude devenant elle-même une prière quand c'est la religion qui l'inspire, l'accompagne et au but la conduit.

L'Abbé de Rancé ne se réfute-t-il pas lui-même en pratiquant pour son propre compte ces études qu'il n'admet pas pour ses moines? Ne ressemble-t-il pas par là à ces riches qui, tout en prononçant contre les richesses de violents réquisitoires, ne se font pas faute d'user chez eux de tous les avantages de la fortune?

« Il me semble, ne peut s'empêcher de faire remarquer Mabillon, qu'il est arrivé à M. l'Abbé aussi bien qu'à Sénèque la même chose qu'à une personne riche qui parlerait heureusement de la vanité des richesses, des dangers qu'il y a d'en posséder et du peu d'attachement que l'on doit y avoir, mais qui cependant ne laisserait pas d'en jouir et de les employer à tous ses usages. Il n'y a guère d'apparence que les pauvres ne fussent fort persuadés de ses discours. Et ils diraient sans doute qu'il est fort aisé de parler de la vanité des richesses lorsqu'on n'en est pas moins à son aise et qu'on ne souffre en rien. Je ne doute point que beaucoup de religieux ne soient dans le même sentiment en lisant la réponse de M. l'Abbé. »

Les moines sont des hommes de chair et d'os, non des êtres métaphysiques ou des anges. Il faut tenir compte de leur humanité et ne pas priver leur faiblesse des secours nécessaires. Vouloir les faire monter imprudemment trop haut sans ailes, c'est courir le risque de les faire retomber meurtris et blessés sur le sol.

« Il me semble, encore, que M. l'Abbé regarde l'état religieux comme un état métaphysique et les solitaires comme autant de véritables anges dont toutes les applications, tous les mouvements doivent être uniformes, invariables et continus vers le même objet sans aucun partage, même le

plus innocent, vers les autres choses qui ne sont pas Dieu.

« Cet état véritablement est tout à fait souhaitable. C'est là où doivent tendre tous les solitaires. Mais ils ont un corps, ils ont un esprit borné qui ne peut s'arrêter longtemps au même objet sans distraction et sans avoir besoin de modérer un peu cette application. Leur volonté même est si peu stable qu'il faut qu'elle change de temps en temps d'affections et de mouvements pour éviter le dégoût.

« Comme le corps a besoin de prendre du soulagement et de la relâche, l'esprit et la volonté tout de même ont besoin de diversifier quelquefois leur application pour ne les pas trop fatiguer et les rebuter. La tête aussi ne peut pas supporter une telle application sans risquer de se casser. »

Mais du monde des idées, l'Abbé de Rancé est descendu dans le monde des faits. Comme s'il avait pénétré dans tous les cloîtres, vu de ses propres yeux tout ce qui s'y passe, il a porté sur tous les monastères des jugements dont le moins qu'on puisse dire est que ce sont des jugements téméraires.

« Cette peinture de l'état présent de la plupart des monastères est si affreuse que si elle était véritable, ils devraient être un objet d'horreur à tout le monde. Quoi? Dans des lieux qui ont été destinés pour élever des âmes saintes, pour y méditer les Écritures, pour ne s'y occuper que de Dieu, que de sa vérité, que de sa bonté et de sa justice, se peut-il que ces vérités saintes y soient impunément profanées par des méchantes railleries, par de mauvais contes, par des explications licencieuses, par des applications impies, que les Supérieurs le souffrent sans rien dire et qu'il ne se trouve personne dans ces communautés qui s'oppose à cette multitude presque innombrable de personnes relâchées qui prennent occasion de l'Ancien Testament pour autoriser leur libertinage et leurs excès?

« Mais si cela est public, comment ne se trouve-t-il personne qui s'élève contre de si effroyables désordres? Com-

ment les évêques, les gens de bien n'en poursuivent-ils pas la punition? Serait-il possible que des excès si criants ne se fassent entendre qu'à la Trappe?

« Non, mon Révérend Père, les choses ne sont pas telles qu'on vous les a dépeintes. On lit tous les jours dans nos monastères l'Écriture Sainte avec le respect qui est dû à ces livres divins, la plupart à genoux et la tête découverte. »

Il y a un exemple qui ne pouvait venir à l'esprit de Mabil-
lon pour l'opposer à son contradicteur, c'était son propre
exemple. Cette union de la piété et de la science, nul ne la
réalisait mieux en effet que lui-même. Si l'Abbé de la Trappe
voulait voir un savant moine qui fût en même temps un
saint moine sans que chez lui la piété fît plus de tort à la
science que la science à la piété, il n'avait qu'à regarder son
doux, patient, tenace et indépendant adversaire.

CHAPITRE XII

L'édition bénédictine des œuvres de saint Augustin et ses vicissitudes

LA Bible et les Évangiles ne sont pas des livres humains, mais des livres divins. D'inspiration surnaturelle, ils sont en raison de leur origine les livres par excellence. On ne saurait les comparer qu'au soleil, à un soleil d'un autre monde et d'une autre nature, source première de toute lumière spirituelle. Au-dessous d'eux, infiniment au-dessous, mais en même temps cependant à part et bien au-dessus de tous les autres, avaient pris place dans l'Église catholique les œuvres de saint Augustin, le docteur des docteurs, le suprême docteur.

Aussi, au lendemain du Concile de Trente la papauté n'avait-elle pas hésité à doter les ministres du culte et avec eux les fidèles d'une édition officielle non seulement des livres saints auxquels s'ajouteraient un missel et un bréviaire en usage dans la catholicité tout entière, mais également les écrits de l'évêque d'Hippone.

De ces inestimables écrits, il existait sans doute déjà une édition des plus appréciées et, comme telle, généralement adoptée, celle qu'avaient publiée en 1577 les théologiens de Louvain. Maintes fois réimprimée à la fin du XVI^e siècle et

au commencement du XVII^e, elle n'avait rien perdu de sa faveur.

Si aux yeux de l'érudition profane elle présentait de multiples défauts matériels tels que des incorrections de texte, des additions suspectes ou même absolument fausses de pages apocryphes parce qu'elle ne reposait pas sur une suffisante étude préalable des manuscrits aboutissant à une classification rationnelle, elle n'inspirait pas au point de vue supérieur de la théologie une suffisante confiance.

A ce moment naît le Jansénisme, qui dans l'Église va déclencher une véritable tempête comparable, à l'étendue et à la durée près, à celle de la Réforme. Or pour le Jansénisme les œuvres de saint Augustin devinrent un arsenal où il va s'armer et se pourvoir de munitions. Il y a un vrai et un faux saint Augustin. Le vrai seul, l'authentique, doit être entre toutes les mains sans un mot de plus ni de moins. Ce qui jusque-là n'avait été qu'un dessein à échéance indéterminée se changea ainsi en une entreprise de première nécessité, d'extrême urgence, mais, par le fait des mêmes circonstances, elle allait provoquer de longues et pénibles hostilités. Une simple préface serait un *casus belli*. Le Saint-Office, l'archevêché de Paris, Louis XIV en personne, entraient en campagne.

Comment fut dévolue aux Bénédictins cette mission toute pacifique destinée à se transformer en périlleuse mission? Fut-ce par hasard ou par calcul, sans alliance secrète à défaut d'alliance ouverte, qu'Antoine Arnauld, le grand champion de Port-Royal, s'adresse à eux? Une certaine sympathie de cœur, née de relations personnelles amicales, avait dû les rapprocher de lui en même temps que le rapprocher d'eux. Voici en tout cas ce qui se passa.

La Congrégation de Saint-Maur venait de naître ou de renaître à l'érudition. Dans ses rangs elle comptait nombre de travailleurs de premier ordre que n'égalaien't les membres

de nulle autre congrégation. Ses monastères dispersés par toutes les provinces de France regorgeaient de manuscrits. Ses représentants avaient accès partout sans nulle difficulté. Toutes les bibliothèques comme tous les chartriers jusqu'à celles et à ceux des évêchés et des collégiales s'ouvraient devant eux. Vraiment il n'y avait qu'eux pour mener à bien ce travail qui était, y compris les périls, un vrai travail d'Hercule.

Des vues préliminaires furent d'abord échangées sous la présidence du Supérieur général des Mauristes, Dom Audebert, dans une assemblée extraordinaire à laquelle prirent part les prieurs de Saint-Denis et des Blancs-Manteaux de Paris à côté du prieur de Saint-Germain des Prés, et de Dom Claude Martin. La majorité, en dépit de certaines objections tirées du danger des sorties et séjours dans le monde à l'occasion des recherches préparatoires, et des soupçons plus que possibles, probables et même presque certains de Jansénisme, se prononça pour l'acceptation de la tâche éditoriale. Finalement, toutes les formalités régulières accomplies, il n'y eut plus qu'à se mettre à la besogne.

A l'appel d'une circulaire répandue dans l'Europe entière, les manuscrits affluèrent de partout. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, l'Italie apportèrent avec un vif empressement leur contribution. La Bibliothèque du Roi, dont les religieux de Saint-Germain des Prés étaient d'ailleurs les hôtes familiers, mit à leur disposition toutes ses richesses augustinienes. Tout marchait à merveille.

Sur ces entrefaites se produisit pourtant un incident obscur qui, sans être fatal à l'œuvre, le fut du moins à deux de ses principaux artisans, Dom Delfau et Dom Robert Guérard. Par lettre de cachet le premier fut exilé au fond de la Basse-Bretagne et le second en un recoin de la Bresse. *Avulso utroque, non defecit tertius artifex.* Ce fut Dom Blampin qui les remplaça comme chef de chantier. D'après des

témoins de son activité il n'interrompait son travail que pour « la récitation de son bréviaire, la célébration des saints mystères et le temps de ses repas », tant et si bien qu'au bout de quinze mois, dans les premiers jours d'octobre 1677, l'impression commençait.

A Dom Jean Mabillon échut l'honneur plutôt périlleux de composer l'épître dédicatoire à Sa Majesté. « Du soir au matin, déclare un des ses confrères, il la mit dans l'état où elle est, ce qui paraîtrait incroyable si je ne le rapportais d'après des témoins non suspects. » Elle était selon l'usage écrite en latin. La voici sous la forme française que lui a donnée un ami intime de l'auteur :

« SIRE,

« Quoique nous ne le cédions à personne dans le profond respect qui est dû à Votre Majesté, nous ne craignons point de l'assurer que ce que nous lui présentons est digne d'Elle. C'est saint Augustin, la lumière et l'oracle de l'Eglise. C'est une nouvelle et plus correcte édition des ouvrages de ce grand homme qui ont été autrefois l'amour et les délices de Charlemagne et à qui nous croyons presque donner une seconde immortalité en les mettant sous la protection d'un nom aussi immortel que le vôtre.

« Il y a environ cent cinquante ans qu'on les vit comme renaître en Allemagne par l'impression qu'on en fit à Bâle. La Flandre ensuite les reçut plus agréablement des savantes mains des docteurs de Louvain qui les donnèrent au public augmentés et en meilleur ordre; et nous avons travaillé en France non seulement à en ôter les fautes qui s'y étaient glissés et à les rendre autant que possible tels que le saint les a composés, mais à y ajouter encore les livres et les traités qui n'ont été publiés que dans notre siècle ou ceux qui n'avaient pas encore vu le jour.

« Ainsi, il se trouvera, Sire, que les Flamands, les Alle-

mands et les Français se sont joints ensemble pour faire un présent illustre à Louis le Grand qui vient de leur donner la paix. Les écrits de saint Augustin rencontrent ainsi un protecteur digne d'eux, n'y ayant rien de plus convenable que de consacrer au plus grand de tous les rois et à un prince si fameux par ses victoires et si zélé pour la religion catholique, les productions du plus insigne entre les docteurs de l'Église, et principalement ces excellents traités par lesquels il a soutenu les vérités de la foi contre les hérétiques et triomphé d'eux avec tant de fruit et de gloire.... »

Le premier volume parut au début de 1680. Sa « parution », comme on dit aujourd'hui, fut un véritable événement et cet événement ne tarda pas à prendre tous les caractères d'une bataille, où se mesurèrent d'un côté les Jésuites, de l'autre les Jansénistes ; les Mauristes, au plus fort de la mêlée, entre les deux camps se trouvaient d'autant plus exposés à la mitraille jésuitique qu'ils l'étaient moins à la mitraille Port-Royaliste qui passait par-dessus leurs têtes.

« Ces Messieurs de Port-Royal, s'écriait un capucin avec toute la véhémence d'un prédicateur de la Ligue, nous ont changé le Nouveau Testament. Les Bénédictins changent saint Augustin. Il n'y a plus après cela qu'à nous faire changer de religion. » Et le capucin armé de citations qu'il regardait comme décisives, pénétrait à l'archevêché et déposait, comme une bombe, un fougueux mémoire entre les mains de l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay.

La défense fut confiée à Dom Mabillon, avec Dom Blampin à ces côtés. Elle exigeait de l'un et de l'autre une profonde connaissance de l'escrime. Le prélat avant de les mettre aux prises n'avait-il pas dit à l'un d'eux « qu'il devait se regarder comme un homme qui marche sur une corde et qu'il prit garde de ne pas prendre ni à droite, ni à gauche » ?

Dom Mabillon était Dom Mabillon. A la science il joignait la prudence, une prudence égale à sa science qui n'était d'ail-

leurs que sa science même dans toute la sûreté de sa méthode et la sincérité de sa conscience. Grâce à lui les tomes, du premier au dixième, se succédèrent sans se heurter à des contradictions, mais à l'occasion du dixième éclata un petit orage.

En tête d'un traité de saint Augustin *De correptione et gratia*, avait été insérée en guise d'introduction une analyse de cet ouvrage due à la plume d'Arnauld... Il ne fallait que le nom pour faire jaillir l'éclair en attendant la foudre.

« J'ai, écrivait un abbé D. (l'auteur d'une lettre imprimée à Cologne à moins que ce ne fût à Paris même à l'adresse des RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur), deux vérités à avancer contre vous, mes Pères; elles sont terribles, mais elles sont incontestables. Vous n'avez rien fait dans votre édition de ce qu'auraient fait dans les circonstances des catholiques qui sont convaincus que la condamnation de Jansénius est juste, que ses sectateurs sont de vrais hérétiques et que saint Augustin n'a jamais enseigné leurs erreurs. Vous avez fait, au contraire, ce qu'auraient pu faire des esprits artificieux résolus d'appuyer le Jansénisme sans dire toutefois ouvertement : On a tort de condamner Jansénius et on ne devrait pas le regarder comme un auteur qui s'est éloigné des principes et de la doctrine de saint Augustin. »

Où trouver un avocat dont l'autorité serait assez indiscutable pour n'être pas discutée? A Saint-Germain des Prés on pensa à Bossuet. Mabillon était de ses amis et les sympathies personnelles ont toujours facilité les négociations diplomatiques. Ce fut donc lui qui, avec son confrère Dom Ruinart, fut député auprès de l'évêque de Meaux. L'entretien entre eux et lui a été fidèlement rapporté :

« Nous avons besoin d'un protecteur, dit Dom Jean, et comme c'est à saint Augustin que l'on en veut, nous espérons que Votre Grandeur ne nous abandonnera pas, ou plutôt, ne

l'abandonnera pas... Nul n'était infailible dans la congrégation et l'on était prêt à se corriger lorsqu'on ferait voir que l'on avait manqué ; mais il paraissait qu'il s'agissait là d'une cabale contre la doctrine de saint Augustin qu'on ne pouvait pas abandonner. »

Bossuet donna de sa personne. Il intervint et son intervention fut efficace. Sans retard il se rendit à Versailles, obtint du roi une audience, le mit au courant de l'affaire et ne sortit de son cabinet qu'avec les assurances les plus favorables à la Congrégation de Saint-Maur et à son œuvre : « Nul, lui avait déclaré Louis XIV, n'était moins prévenu contre les Bénédictins. » Nul plus que lui ne désirait délivrer le royaume de l'avalanche des libelles, mais pour en faire un public autodafé, un arrêt du Parlement serait nécessaire. Et le Parlement ?

Tout cela se passait en France et ce n'étaient là que de simples escarmouches. La vraie bataille s'engagea ailleurs, plus loin, et plus haut aussi en un sens, puisqu'il s'agissait d'une bataille doctrinale livrée à Rome. Le Saint-Office avait été saisi et ce fut devant lui que Mabillon, toujours au premier rang, eut à défendre à la fois et sa propre personne et la Congrégation. Il n'était pas la Congrégation de Saint-Maur, mais il en était la tête et c'était la tête que l'on voulait abattre.

Son plaidoyer, sous le titre modeste d'esquisse de préface générale, « *specimen praefationis generalis* », composé en quelques jours, renfermait dans ses quarante pages in-quarto les déclarations les plus nettes d'une absolue orthodoxie. Aujourd'hui, nous avons quelque peine à en saisir toute la force, mais en 1699, pas une ligne n'était hors de sa place, ne s'éloignait du but et ne manquait de vertu démonstrative. La conclusion dans une élévation de ton n'était pas loin de l'éloquence.

« Voilà ce que nous avons à dire, lisait-on, pour guérir les soupçons qu'avaient pu concevoir imprudemment contre

nous ceux qui auraient été trompés par la lecture des libelles dont il s'agit. Car que n'ont-ils pas essayé, les auteurs de ces libelles, pour rendre notre foi suspecte, pour nous décrier comme coupables de l'hérésie jansénienne malgré les défenses des papes, les déclarations du roi et les ordonnances de M. l'archevêque de Paris qui défendent d'appliquer à personne ces qualifications odieuses.

« Ces qualifications, nous les méritons d'autant moins que nous n'avons jamais soutenu aucune des propositions condamnées; et qu'au contraire, nous les avons sincèrement condamnées et du fond du cœur, toutes et chacune en particulier.

« Comment appeler cette conduite de nos adversaires? N'est-ce pas vouloir encore troubler la paix de l'Église qui a coûté tant de soins, tant de sollicitude aux papes et au roi? N'est-ce pas résister ouvertement aux constitutions des uns et aux déclarations de l'autre? N'est-ce pas introduire le schisme dans l'Église, sévir contre les membres de Jésus-Christ et les déchirer par les opprobres et par les outrages les plus injustes? »

Ce n'était pas encore cependant la fin de la lutte. Mais il faut qu'elle finisse. Le roi en a assez, il en a trop. Jésuites, Bénédictins et autres, tout le monde devra se taire et à tout le monde il le fait signifier en ces termes énergiques, d'une brutale énergie, par l'archevêque de Paris :

« Très expressément il était ordonné de la part de Sa Majesté de ne plus parler et écrire sur leurs contestations et de supprimer de bonne foi tous les écrits qu'ils ont faits à cette occasion.

« Sa Majesté veut que vous leur fassiez bien entendre qu'elle veut en cela être obéie très ponctuellement et qu'elle ne pourrait s'empêcher de donner des marques de son indignation à ceux qui contreviendraient à sa volonté; et elle entend qu'en donnant des ordres aux supérieurs, c'est

les donner aux particuliers qui composent ces deux communautés. Ainsi, supposé que quelques-uns des religieux tombassent en faute à cet égard, ce ne serait pas une excuse recevable pour ces supérieurs de dire qu'ils n'en avaient pas connaissance. »

Par ordre, Dom Mabillon dut substituer à la préface incriminée qui avait fait parler d'elle et de lui presque autant que naguère le *Traité de la fréquente communion* d'Antoine Arnauld, une autre préface. Elle parut au seuil du onzième et dernier tome de l'édition des œuvres de saint Augustin. Elle ne satisfait sans doute pas plus tout le monde que son aînée, mais elle eut pour elle et M. de Meaux, et M. de Paris, et M. de Reims, et M. de Rennes. Le premier proclamait qu'il en était charmé, le second qu'il était impossible de mieux s'y prendre et qu'il fallait laisser gronder les mécontents, le troisième qu'il n'était rien parti de meilleur de la plume du bénédictin, le dernier qu'elle faisait infiniment d'honneur à son auteur. Le confesseur du roi, le Père de la Chaise, se montrant de son côté satisfait, c'était désormais la paix, la paix dans l'honneur.

CHAPITRE XIII

Les affaires des Chanoines de Bourgogne et des Chanoinesses de Remiremont

DEVENU une sorte d'avocat consultant quand il n'est pas un avocat plaidant, Dom Mabillon se trouva mêlé à deux litiges monastiques, d'une part celui des Chanoines réguliers de Saint-Augustin de Bourgogne à propos de la préséance aux États de la province qu'ils contestaient aux Bénédictins, d'autre part celui des Chanoinesses de Remiremont au sujet de la réforme de leur maison en procès avec leur abbesse. Ils n'ont ni l'un ni l'autre une grande importance, mais ils sont curieux au point de vue des mœurs du temps, et par ailleurs, au seul point de vue de l'érudition, ils donnent une fois de plus une idée de la science profonde de l'inégalable érudit.

Aux États de Bourgogne, le Clergé, la Noblesse et le Tiers-État siègent séparément, et dans chaque ordre chacun est à la place que lui assigne le protocole. Ainsi dans l'ordre du Clergé, du côté des Réguliers les Bénédictins s'asseyaient à l'aile gauche immédiatement après Messieurs les Abbés.

Mais quelle audace de la part des Chanoines réguliers de la province de Bourgogne, dont les collégiales ni par le nombre ni par l'importance ne sont comparables aux abbayes

de Saint-Benoît ! Les Bénédictins sont plus anciens de cinq cents ans que les Chanoines réguliers admis seulement il y a environ vingt-cinq ans, et cela sur les instances mêmes des Bénédictins. Ces nouveaux venus n'en prétendent pas moins avoir le pas sur leurs aînés. Les raisons ne leur manquent pas quand on les lit. Seulement, elles sont mauvaises.

A croire ces ambitieux, ils dateraient du temps des Apôtres, alors qu'en réalité ils ne sont même pas du temps de saint Augustin. Les premiers chanoines réguliers n'ont fait, en effet, leur apparition qu'au XI^e siècle, alors que les disciples de saint Benoît remontent à 630.

A défaut du droit de l'ancienneté qu'ils invoquent, il y aurait même, ajoutent-ils, un autre droit, celui de la situation personnelle. C'est une plaisanterie qui mènerait loin si on la prenait au sérieux. Quand il s'agit de personnes de condition inégale comme un bourgeois et un gentilhomme, un laïque et un prêtre, des moines et des chanoines réguliers, l'ancienneté est non avenue. Seule compte la supériorité, allègue-t-on. « Mais si cela était, il faudrait dire qu'il n'y aurait ni Magistrats, ni Princes, ni Rois même au dessus du dernier de tous les Clercs. » C'est insoutenable parce que c'est absurde. Quant à l'ancienneté : « Existe-t-il un docteur, même Gerson que l'on appelle à la rescousse, qui puisse persuader que les Apôtres ont formé la première communauté de Chanoines réguliers sous l'autorité de Jésus-Christ leur abbé, *sub abbate Christo* ? » Les Bénédictins pourraient tout aussi bien arguer que « leurs premiers chefs sont antérieurs aux Apôtres, que ce sont Élie et Élisée et que les enfants des prophètes sont leurs capitaines ».

Alors interviennent en masse, avec citations, analyses et commentaires, les canons de l'Église, les bulles des papes, les décisions des conciles, qui tous conduisent à la même conclusion : l'irrécétabilité des ambitieuses revendications des chanoines.

L'histoire nous apprend que c'est seulement sous Louis le Débonnaire qu'il a été fait une ébauche des Collégiales des Chanoines réguliers et que ces chanoines ont été transformés beaucoup plus tard, au XI^e siècle, en Ordre véritable... C'est en effet seulement à cette époque qu'ils ont commencé à faire profession des trois vœux qui leur sont communs avec les moines. Et à qui ont-ils emprunté les cérémonies de leur profession, leur discipline ? Aux Bénédictins. La cause doit être entendue.

Les conflits de ce genre n'étaient pas rares. La Cour de Rome, pour les trancher, avait parfois des procédés ingénieux. Ainsi, à Rennes, où Monsieur l'Abbé voulait marcher avant Madame l'Abbesse, elle reconnut à Monsieur l'Abbé le droit de préséance mais lui interdit d'en user.

Au début du XVII^e siècle, dès 1610, le chapitre noble des Chanoinesses de Remiremont, dont le nombre ne devait pas dépasser soixante-douze et qui pour être admises devaient apporter la preuve de quatre degrés de noblesse tant du côté paternel que du côté maternel, avaient à leur tête comme abbesse Catherine de Lorraine. Fille du duc de Lorraine Charles III, d'après un de ses biographes, elle était « de taille moyenne mais bien faite au physique, au moral d'un courage viril, d'une grandeur d'âme et d'une intrépidité au-dessus de son sexe, sachant à la fois prévenir les difficultés, et, quand elle n'avait pu les empêcher de naître, ferme et ingénieuse à les surmonter, d'un jugement juste, solide et pénétrant ».

Les partis les plus avantageux au point de vue de la fortune et de la naissance ne lui avaient pas manqué et elle avait même été demandée par l'empereur Charles V pour l'archiduc son fils. Attirée de bonne heure vers le cloître, elle avait refusé, s'était décidée à se faire capucine et, à cet effet, avait même construit à ses frais à Nancy un couvent de l'Ordre. Les circonstances l'avaient empêchée d'y entrer, mais

elle avait cependant satisfait ses besoins mystiques en assemblant dans un hôtel de la ville une demi-douzaine de jeunes filles. Sous le nom de dames et de demoiselles d'honneur, c'étaient comme des religieuses.

Sur ces entrefaites lui fut attribuée l'abbaye des Chanoinesses de Remiremont. Dès son entrée en fonctions, elle entreprit d'y introduire avec elle la réforme pour remédier à nombre d'abus dont elle avait constaté de ses propres yeux l'existence.

Elle se heurta à une résistance insurmontable et elle échoua. Bénédictine par sa profession, elle avait voulu faire des Bénédictines de ses Chanoinesses qui, jalouses d'une liberté voisine de la licence, avaient refusé d'accepter la règle austère de Saint-Benoît. Elle alla mener ailleurs l'existence de son choix, tout en conservant la commende de son abbaye.

A sa mort en 1648, la lourde crosse abbatiale, toujours sous le régime de la commende, passa entre les mains, ou pour mieux dire, entre les menottes de la petite-nièce de la défunte, alors âgée de deux ans. Une dispense d'âge était nécessaire, mais elle fut obtenue sans difficulté. Naturellement il ne fut plus question de réforme. La minuscule abbesse, qui mourut à treize ans, était haut apparentée. Elle s'appelait Elisabeth-Marguerite d'Alençon et était la fille de Gaston de France, duc d'Orléans, frère puîné de Louis XIV, Elle fut remplacée par Dorothee-Marie de Salin, enlevée par la mort en 1702 à 51 ans.

Ce fut Marie-Dorothee de Salin qui reprit les projets réformateurs abandonnés. Il en résulta comme une petite révolution, et cette révolution portée devant les juges amena d'une façon imprévue une intervention de Dom Mabillon.

Dans son *De Re Diplomatica*, qui faisait alors autorité, le savant Bénédictin avait écrit une phrase que les Chanoinesses antiréformatrices avaient mal comprise ou avaient fait semblant de mal comprendre et qu'elles jetaient comme un

argument décisif dans la balance de Thémis. Mis personnellement en cause, Mabillon dut intervenir. Il le fit par une lettre qui est un mémoire scientifique en bonne forme.

Documents en mains, il démontra alors que l'abbaye de Remiremont n'avait été nullement fondée pour des Chanoinesses qui n'étaient point des religieuses, mais pour de véritables moniales, que la règle de Saint-Benoît y avait été en vigueur durant plusieurs siècles et que si des Chanoinesses séculières telles que les actuelles Chanoinesses avaient pris la place de ces dernières, c'était par abus.

Nous allons apprendre à cette occasion, chemin faisant, que lors de sa fondation en 620 par saint Romaric assisté de saint Amé, tous deux religieux de Luxeuil, la règle établie par les fondateurs pour le monastère des Vierges de Remiremont était la règle de saint Colomban, « assurément trop austère pour des Chanoinesses séculières ». La psalmodie ne cessait ni jour ni nuit sans aucune interruption. Les moniales étaient divisées en sept « bandes », chacune composée de douze membres. « Elles vivaient dans une observance et une soumission si exacte qu'une d'elles ayant mangé une pomme sans la permission de la Supérieure, elle fut punie d'une manière visible. »... « On aurait bien de la peine à voir une telle dépendance et une telle régularité dans des chanoinesses séculières qu'elles n'osassent manger non pas même une pomme sans la permission de leur abbesse. »

Ces moniales, d'après les statues anciennes à l'entrée de l'église — preuve incontestable —, portaient le même habit que les religieuses de Saint-Benoît. De plus, elles étaient voilées, et nul n'ignore « que le voile ne s'accorde qu'à celles qui ont fait vœu de virginité ». L'existence du voile est prouvée par des faits indéniables minutieusement relatés.

Ces vraies religieuses étaient donc des bénédictines. Les documents surabondent. Jusque dans le missel en usage chez elles, la fête de saint Benoît n'est-elle pas marquée en

lettres rouges par un signe particulier? Dans les Litanies, ne s'adresse-t-on pas spécialement à lui comme au très authentique fondateur?

La lettre-mémoire se termine par l'édifiante narration de la création, à la fin du XV^e siècle, des prébendes canoniales par ces Dames les Chanoinesses à l'usage de leurs nièces destinées à leur succéder. On mène alors une vie de plus en plus séculière, tellement séculière que Dom Mabillon, qui est discret, se tait sur pas mal de détails qu'on peut lire ailleurs. Mais à aucun moment, sans se départir de sa gravité d'érudit, il ne perd le sourire, un sourire narquois que l'on devine aisément par-dessus son amas de diplômes et de parchemins.

CHAPITRE XIII

L'industrie romaine des fausses reliques et la lettre d'Eusèbe

« **U**NICUM hic affero a multis testibus in hac Parisiana urbe observatum. Allatum erat quodcumque caput quod Sancti Martyris dicebatur..... Adhibitis ad illud probandum chirurgis... quod a viro fide dignissimo qui testis fuit accepi. »

La plume du narrateur s'était arrêtée, prise d'un scrupule en présence de l'énormité de la chose qu'il s'agissait de révéler, et elle avait remplacé par des points ce qu'au lieu et place de la tête du Saint Martyr avaient identifié les hommes de l'art. Il s'agissait d'une tête d'animal. Le pseudo-reste d'un confesseur de la foi venait en droite ligne de Rome. Il avait été expédié avec des certificats d'origine en bonne et due forme et, sur la foi de ces certificats, après que les honneurs liturgiques lui avaient été rendus, les fidèles étaient venus en foule s'agenouiller devant ce chef d'une victime de Dioclétien ou de Domitien.

Le fait n'était pas unique. En cherchant bien, dans la capitale même, et en province un peu partout, à la connaissance des érudits sinon du grand public, étaient parvenus des faits semblables. A Toulouse, par exemple, bien qu'à la

suite de son nom une invocation aux « Dieux mânes » du paganisme attestât qu'elle n'était pas morte pour la foi, une dame romaine était regardée comme une véritable martyre des premiers siècles.

Depuis longtemps Dom Mabillon avait plus que des doutes, des certitudes personnelles au sujet d'une industrie très prospère qui s'était installée à Rome, non pas avec la complicité des Souverains Pontifes et du Sacré Collège, mais avec une sorte de tolérance née de la crainte d'un scandale. En 1662 un décret de la Congrégation des Rites, sans rien révéler *urbi et orbi*, avait édicté de nécessaires mesures de précaution destinées à mettre la foi des fidèles à l'abri de ces supercheries.

Au cours de ses descentes dans les Catacombes de Rome, le savant bénédictin, auquel pas plus que la suscription d'un sceau ou la signature d'un parchemin n'échappait le moindre détail des enduits, maculatures ou dépôts dont s'enveloppaient les débris humains confiés aux cimetières souterrains de la primitive Église, avait fait de troublantes constatations au sujet de la nature de ces débris et des procédés d'exhumation.

Les ouvriers, de vulgaires terrassiers, abattaient leurs pioches sur un *loculus*. Des ossements en vrac s'offraient à eux. Il n'y avait qu'à se baisser pour en prendre. Ils en remplissaient de pleins tombereaux. Restait à les faire présenter d'une façon un peu décente et avec quelque adresse par des artisans habiles dressés à ce métier. On faisait passer pour du sang des taches rougeâtres produites par le contact de quelque matière colorante. D'identification, point. Les épitaphes manquaient. Qu'importe ! On en fabriquerait, quand on n'en emprunterait pas ailleurs. Pour ce qui est des formalités légales consécutives, elles s'accomplissaient sans difficulté, en partie parce qu'on ne voyait pas, en partie parce qu'on ne voulait pas voir.

C'est ainsi que le monde chrétien tout entier était inondé de reliques qui pénétraient partout, et, partout où elles pénétraient, étaient partout précieusement déposées dans des reliquaires d'or ou d'argent sertis de pierres fines et, au jour des processions, étaient promenées dans des châsses en plein soleil au sortir de l'ombre des basiliques et des plus modestes sanctuaires où l'on venait en pèlerinage.

Ces constatations avaient pleinement édifié le clairvoyant bénédictin, mais il ne les avait confiées, sans cependant exiger d'eux le secret, qu'à quelques amis, d'autres savants archéologues bénédictins, ou non bénédictins, discrets par caractère et par profession. Cette fois, la mesure était comble. Ce devenait un devoir d'honnêteté et de religion de parler tout haut, de façon à être entendu au loin comme auprès, jusqu'à Rome, surtout à Rome, puisque Rome était le grand centre de ce commerce sacrilège dont gros étaient les bénéfices. Ce fut ainsi qu'en 1691, non sans retouches, sur le conseil de ses confrères de Saint-Germain des Prés, il rédigea la fameuse lettre à Théophile : *Eusæbii Romani ad Theophilum Gallum Epistola de cultu Sanctorum ignotorum*, imprimée seulement quelques années après, sans doute à la suite de plus d'une hésitation.

Dom Mabillon par prudence avait pris un pseudonyme. Il avait imaginé un Romain du nom d'Eusèbe qui faisait ses confidences à un Français du nom de Théophile. Eusèbe n'incriminait ni le Souverain Pontife, ni la Congrégation des Rites dont seules les instructions avaient été méconnues et violées par des agents subalternes à leur insu. Sa naturelle malice de vieil archéologue n'allait pas jusqu'à un éclat de voix. Elle se contentait d'un murmure d'une oreille à l'autre avec un discret sourire. Les murmures n'en furent pas moins entendus et les sourires compris. Le mal ne datait pas d'hier. Au temps du pape Grégoire VII il n'était pas inconnu. Seulement à cette époque il n'y avait pas encore

d'usines de fabrication, ni de magasins de ventes en gros.

Le succès de l'épître fut grand autant que légitime en France. Et ce ne furent pas des « Libertins » qui lui firent une bruyante réclame avec des arrière-pensées anti-religieuses d'anticléricaux heureux de surprendre l'Église en flagrant délit de tromperie. Les évêques, et parmi eux non des moindres, n'hésitèrent pas à joindre leurs félicitations à celles des laïques compétents de l'érudition.

C'est ainsi que dès son apparition Fléchier écrivit à Dom Mabillon :

« J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance, mon Révérend Père, et lu avec beaucoup de satisfaction le petit livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer où vous traitez du culte des Saints Inconnus.

« Il fallait qu'un homme aussi éclairé et aussi judicieux que vous nous apprît à distinguer dans l'obscurité des sépulcres les cendres des saints d'avec celles des pécheurs et à régler selon les preuves évidentes ou douteuses les honneurs qu'on rend quelquefois indifféremment à des ossements incertains comme aux reliques des martyrs.

« Il y avait longtemps que je souhaitais qu'on abolît certaines superstitions qui s'introduisent en faveur de ces corps qu'on appelle saints et qui n'ont peut-être jamais été baptisés. Les peuples sont naturellement crédules.

« La cour de Rome est quelquefois bien libérale de tels présents. Il n'y a pas un grand Seigneur qui n'en revienne, qui n'en rapporte quelque martyr à qui se fait honneur de fonder une dévotion et une fête dans quelque église qu'il affectionne. De là viennent en divers lieux des histoires fausses et des dévotions peu solides. Votre dissertation servira beaucoup à faire connaître et à faire réprimer ces abus. »

En Italie, — il ne faut pas s'en étonner —, ce fut au contraire un *tolle* général contre ce fils de Saint-Benoît qui s'éri-

geait en iconoclaste. Les moines de toute robe, et en particulier les capucins et les théatins parce que plus frappés que les autres par le discrédit d'un négoce auquel ils prenaient part, jetèrent les hauts cris. Certains cardinaux eux-mêmes s'allièrent à eux.

Les amis que le confident d'Eusèbe avait au Saint-Siège dans le monde cardinalice n'osaient trop le défendre. Oui, en un certain sens, il avait raison, mais en un autre sens aussi il avait tort. On ne saurait être trop circonspect quand il s'agit de toucher à un édifice sacré. Enlevez une pierre, une simple pierre, et voilà toutes les pierres voisines en contact avec elle qui sont ébranlées. Il se produit une lézarde ici. Cette lézarde en provoque une autre là. Un jour l'édifice tombera tout d'une pièce, ensevelissant sous ses décombres un peuple qui fut mais qui n'est plus qu'en apparence un peuple de fidèles.

La Congrégation de Saint-Maur entretenait à Rome une sorte d'ambassadeur monastique sous le nom de « procureur général ». Le procureur d'alors était Dom Estiennot. En correspondance régulière avec l'abbaye de Saint-Germain des Prés, capitale des Mauristes, il la tenait au courant de tout ce qui se disait et se faisait autour de lui. A entendre comme à voir, lui-même se sentait parfois ébranlé et avait quelque peine à ne pas se rendre aux arguments de son entourage pourpré d'Éminences :

« Le cardinal Casata, par exemple, convient de tout ce que vous avancez et croit que vous ne dites rien qui ne ne soit fort probable, mais il revient toujours à ce que, vos principes posés et établis, ni les reliques qu'on a retirées ici des catacombes, ni celles qu'on pourra tirer à l'avenir, ne devront être reçues comme véritables.

« Cela peut donner de grands scrupules au-delà des monts, particulièrement en Espagne, en Allemagne, les Indes, etc., où l'on en envoie tous les jours... Encore un

coup, combien y a-t-il d'abus qu'on souffre parce qu'on ne saurait les empêcher! »

L'Epistola Eusebii de cultu Sanctorum avait été traduite en français, et en tête de la traduction figurait en toutes lettres le nom du R. P. Dom Jean Mabillon, de la Congrégation de Saint-Maur. En sortant ainsi du cercle étroit de l'érudition pour entrer dans le monde plus vaste et plus nombreux des lettrés, elle devait provoquer un redoublement de notoriété et par suite de récriminations. Dom Jean, non plus par personne interposée, mais lui-même, dut se défendre à Rome. Il le fit dans une lettre qui des mains de Dom Estiennot devait passer dans celles des cardinaux et du Souverain Pontife :

« Je n'ai mis en cause, répétait-il, ni le Souverain Pontife, ni le Cardinal Vicaire, mais seulement des subalternes. C'est à eux seuls qu'incombe la responsabilité des faits que j'ai révélés. »

Il se produisit une accalmie. Mais elle ne fut que passagère, et en 1701 le vent commença à souffler avec force, presque en tempête. La Lettre d'Eusèbe était déférée devant la Congrégation de l'Index. Allait-elle être condamnée et Mabillon allait-il devenir une sorte d'hérétique s'il ne la brûlait point avec une rétractation officielle? Il n'avait pas cependant été victime d'une hallucination quand sur une pierre considérée comme la tombe d'une sainte il avait lu : « A BALINEV AVGVSTÆ », c'est-à-dire une désignation des plus paiennes.

Au dehors comme au dedans de la Congrégation de l'Index les forces opposées avaient été mobilisées. Malgré les efforts tentés pour les contenir elles s'entrechoquaient, et il semblait bien que dans cette mêlée Mabillon allait être écrasé avec Eusèbe.

Dom Guillaume la Parre, procureur général des Mauristes à Rome, ne dissimulait pas auprès de Saint-Germain des Prés l'imminence d'une condamnation. La censure, grâce à

ses interventions, avait été jusque-là différée, mais elle n'était que différée.

« Je me suis donné bien du mal, écrivait-il le 6 mai 1704, pour empêcher que la lettre de Mabillon ne fût censurée, et j'ai été assez heureux pour empêcher que dans les deux rapports qu'on a faits de cette lettre à MM. les cardinaux qui composent la Congrégation de l'Index elle n'ait été censurée.

« J'ai vu quelques cardinaux, entre autres M. le cardinal Ferrari qui en est le Préfet. Ce cardinal paraît assez bien intentionné aussi bien que MM. les cardinaux Colloredo, Imperiali et Gabrielli. Mais M. le cardinal Corpeigna, vicaire du pape, et Mgr le sacriste sont fort irrités contre cette lettre. Comme ces deux Messieurs distribuent les reliques et qu'ils n'apportent pas tous les soins qui seraient nécessaires pour n'en distribuer que de véritables, ils s'imaginent que cette lettre est écrite contre eux.

« Le P. Maistre Bianchi, dominicain, secrétaire de la Congrégation de l'Index, sollicité par les PP. Jésuites, est encore fort acharné contre cette lettre.

« Le Rme P. Cloche, général des Dominicains, m'a promis de parler au P. Bianchi pour tâcher de le radoucir et lui faire entendre raison, mais cet homme est si peu raisonnable que je ne sais s'il réussira. »

Que faire? Comment concilier en vue d'une solution opportune et opportuniste de conciliation les thèses contraires? Si le R. P. Mabillon consentait à réimprimer sa lettre, si à l'occasion de cette réimpression il apportait au texte primitif quelques atténuations qui masqueraient les accusations, s'il enveloppait d'un peu de brume les faits trop patents, si sur eux il jetait un voile pudique, si, — il ne s'agissait pas de se contredire, de faire amende honorable en passant par un sentier de Canossa, — il consentait à certaines omissions, tout s'arrangerait. Des points d'interrogation bien placés pour exprimer des doutes. Il n'en fau-

drait pas davantage, et ce serait l'absolution. Dans la langue italienne il y a même un mot spécial pour désigner ce genre d'opérations diplomatiques en honneur à la Cour pontificale.

Mabillon ne pensa pas pouvoir se refuser à un compromis, à condition qu'il fût bien spécifié qu'il agissait par ordre. L'honneur était sauf et, ce qui est plus que l'honneur, la conscience de l'érudit inséparable de sa conscience religieuse était sauvée aussi. Au mois de février 1705 parut une seconde édition revue et retouchée, mais on put y lire en bonne place cette simple phrase qui éclairait tout : « *Haec porro nova editio non temere nec proprio a me facta est, sed ad ejus nutum et imperium penes quem residet summa precipiendi auctoritas.* »

CHAPITRE XIV

La généalogie de la Maison de Bourbon.

Un faussaire repentant et des experts impénitents

« **I**L semble qu'il y ait dans de certains temps des modes de crimes comme d'habits. Du temps de la Voisin et de la Brinvilliers, ce n'était qu'empoisonneurs contre lesquels on fit une chambre expresse qu'on appela ardente parce qu'elle condamnait au feu. En celui dont je parle, ce fut une veine de faussaires qui devinrent si communs qu'il fut établi une chambre composée de conseillers au Parlement qui tint ses séances à l'Arsenal uniquement pour juger ces sortes d'accusations et de procès. » C'est Saint-Simon qui s'exprime ainsi au tome XIV de la grande édition de ses *Mémoires*.

A l'époque de la féodalité, alors qu'il y avait autant de rois que de grands seigneurs féodaux, les comtes d'Auvergne comme les comtes d'Anjou, de Flandres, de Toulouse, les ducs de Bourgogne, de Gascogne, de Normandie, de Bretagne, étaient de véritables souverains, les égaux et parfois même les supérieurs en fait des souverains Capétiens de l'Île-de-France. Des La Tour, il y avait à foison au XVII^e et au XVIII^e siècle. Il y en avait en Dauphiné, en Limousin, en Auvergne comme ailleurs. Pour se distinguer de leurs homo-

nymes, ils ajoutaient à leur nom patronymique celui de leur province natale. Il y eut donc des La Tour en Auvergne, sans qu'ils fussent pour cela le moins du monde des La Tour d'Auvergne.

Mais le jour où la gloire du maréchal de Turenne eut doré de ses rayons son blason, le duc de Bouillon et le cardinal de Bouillon, tous les Bouillon eurent l'ambition d'ajouter à cet éclat un éclat plus ancien, et ils se donnèrent avec toute leur lignée comme les légitimes successeurs par les mâles des défunts comtes de la province d'Auvergne. « C'était non plus simplement déplaire, ajoute le redoutable Mémorialiste, mais offenser le cardinal et les siens que de leur parler de leur maison sous le seul nom de La Tour comme leurs pères l'avaient toujours pris et signé unique partout. Il fallut dire : « La Tour d'Auvergne, jouant sur le mot, et se garder surtout de l'expression de La Tour *en* Auvergne qui ne se pardonnait point. »

Cette lointaine filiation, il ne suffisait pas de la revendiquer et de s'en parer. Il fallait l'établir. Jusque-là, à toutes les investigations, les titres décisifs, ceux qui feraient taire les sceptiques et les envieux comme le duc de Saint-Simon, qui à l'histoire de cette usurpation n'a pas consacré moins d'une centaine de pages, avaient échappé, et l'on désespérait de les trouver. Par un heureux hasard, en faisant des fouilles dans le chartrier de l'église Saint-Julien de Brioude, en 1675, des mains inconnues y découvrirent un cartulaire d'une indéniable vétusté. D'une « manière triomphante » il prouvait que les La Tour descendaient en ligne masculine des Comtes d'Auvergne. Le duc et le cardinal ne se sentirent pas de joie.

Justement au même moment, l'un des plus grands érudits du temps, le savant Baluze, doté grâce à sa tonsure par Colbert de divers prieurés et canonicats auxquels s'était ajoutée en 1679 la charge d'aumônier du Roi, pourvu par

ailleurs de la chaire de droit canon au collège de France dont il devint directeur, conservateur de la bibliothèque Colbertine, travaillait à une *Histoire de la maison d'Auvergne justifiée par chartes, titres, histoires anciennes*. Quelle aubaine pour le livre alors en préparation ! En attendant son apparition, on promena partout le cartulaire de Brioude.

A son service généalogique, le cardinal de Bourbon avait attaché un professionnel des généalogies, un nommé du Bouchet, fort réputé pour avoir écrit un certain livre de « *La seconde et troisième lignée de la maison royale de France* » auquel il avait ajouté une « *Table généalogique des Comtes d'Auvergne* ». Il était mort en 1680, et tout son cabinet avec ses papiers était venu en possession d'un Jean-Pierre Bar ou de Bar, un jeune Auvergnat que Saint-Simon qualifie de « va-nu-pieds ». Ce fut ce va-nu-pieds qui contre argent comptant offrit en 1694 le jusque-là *introuvable* cartulaire, ou plutôt, un cahier de feuillets de parchemin contenant le texte de sept chartes des règnes de Charles le Simple, de Raoul, de Louis d'Outremer et de Lothaire, sans parler de certaines pièces complémentaires qui venaient confirmer les premières.

Par prudence, avant de procéder à l'acquisition, le pseudo-descendant des Comtes d'Auvergne avait tenu à faire contrôler l'authenticité de ces documents, au double point de vue matériel et des caractères intrinsèques, par les trois érudits dont la science faisait autorité dans l'Europe entière : Baluze, Dom Mabillon et son confrère, collaborateur et ami Dom Thierry Ruinart. Dom Ruinart était un disciple de Mabillon, et le disciple formé par un pareil maître n'était pas loin de valoir le maître lui-même.

L'examen fut opéré à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il fut des plus minutieux. Le procès-verbal manuscrit, imprimé en un magnifique fascicule à la date du 23 juillet 1695, fut sur-le-champ mis en circulation *urbi et orbi*. Les

curieux qui ne se contenteraient pas de cette lecture pourraient aller jusqu'à la fin de septembre contempler les documents eux-mêmes. S'il se rencontrait parmi eux des émules des éminents experts, ils devraient reconnaître à leur tour que toutes les pièces avaient « incontestablement » les unes « cinq à six cents ans d'âge, les autres quatre cents ». Des circonstances dans lesquelles avait eu lieu l'exhumation (on ne pense pas à tout), il n'était fait nulle mention.

Ce fut cette exhumation mystérieuse qui éveilla les soupçon de plus d'un. Du 1^{er} septembre 1695 à la fin de 1699, à Paris et en province, ne cessèrent de circuler, sous forme d'imprimés ou de feuilles à la main, des écrits de polémique toujours renaissants. Aucun détail n'échappait à une clairvoyance avivée par la malignité. Qu'était-ce d'abord que ce de Bar? Un scribe à la solde de ces généalogistes de profession, si communs à l'époque, qui vous auraient trouvé, sans nulle difficulté, des ancêtres jusque parmi les pairs de Charlemagne.

En regardant d'un peu près son fameux cartulaire, il était aisé même à des myopes de constater qu'il s'agissait de ce qu'on appelle un « recueil factice », c'est-à-dire un recueil composé de pièces artificiellement réunies, que les marges intérieures avaient été rognées, que les pages, certaines surtout, et c'étaient celles où figurait le nom de La Tour, étaient salies et enfumées intentionnellement plutôt que noircies par un effet du temps, que l'encre trop blanche avait coulé par endroits, que l'écriture était rechargée, qu'elle était trop grosse pour l'époque, mal formée. Des traces de lavage subsistaient, et il était visible que des mots, des chiffres d'ordre, avaient été effacés par certains procédés.

Ce devint une révolution dont multiples furent les péripéties, si bien qu'en 1700 le Roi dut faire intervenir la justice. Pour ne pas mettre en cause le cardinal, ni le duc de Bouillon devant le Parlement par crainte du scandale, il se

contenta de traduire devant une commission extraordinaire avec ses complices l'habile va-nu-pieds. Il ne comparaitrait pas seul d'ailleurs. Avec lui serait jugée toute la bande dont il faisait partie. Distraite des autres, l'affaire de Bar devint l'objet d'une instruction spéciale.

Tout un arsenal de faussaire avait été saisi lors de l'arrestation du prévenu en août 1700. Grattoirs, ingrédients chimiques de toute sorte, rien ne manquait. Et, pour compléter la démonstration expérimentale, à côté de ces outils du métier, étaient accumulés, pièces accusatrices, des parchemins blancs ou lavés, ou grattés, enfumés et noircis artificiellement tout comme ceux du pseudo-cartulaire de Brioude. Des brouillons, des projets d'actes, des textes, des formules en cours d'exécution gisaient pêle-mêle.

Les preuves étaient accablantes. Point n'était besoin d'aveux. De Bar se décida cependant à en faire. Il alla plus loin. Pour en attester par une expérience la sincérité, il prit un morceau de bois, le trempa dans une mixture de charbon ressemblant assez à du cirage, et, sous les yeux mêmes des magistrats, séance tenante, il fabriqua deux déclarations, deux aveux en règle. Un peu après, il est vrai, il se ressaisit, se rétracta et rejeta sur le patron qui l'avait pris à son service et dont il n'avait été que l'auxiliaire la responsabilité des falsifications. Le seul effet de cette manœuvre fut de prolonger indéfiniment l'instruction.

Du 25 août 1700 au 23 février 1703, il n'y eut pas moins de vingt-sept interrogatoires, sans parler des récolements, des confrontations et autres actes de procédure. Les pièces à conviction finirent par former une véritable montagne de cinquante-deux liasses, dont chaque élément donna lieu à maintes analyses paléographiques, diplomatiques et sigillographiques approfondies.

Ce fut seulement en mars 1704 que l'arrêt fut rendu.

Le faussaire fut condamné à l'amende honorable sèche,

au bannissement du royaume pour neuf ans, à l'amende pécuniaire, et, ce qui ne manquait pas d'ironie, à la confiscation du corps du délit.

Une minorité avait demandé non pas la mort, comme l'écrivit inexactement Saint-Simon, mais les galères avec l'amende honorable dans toute sa rigueur. Des juges avaient même proposé une admonestation à Baluze et à ses deux coexperts, Dom Mabillon et Dom Ruinart. Quant au cardinal et au duc de Bouillon, dans le contexte de l'arrêt, il avait été usé des plus grands ménagements à leur égard avec force circonlocutions, atténuations et mitigations.

Du reste, la sentence, en ce qui concernait le condamné, ne devait pas être exécutée dans sa teneur légale. Par crainte de le voir, après être passé à l'étranger avec armes et bagages de fabricant et de pourvoyeur de titres de noblesse, continuer hors de France sa lucrative industrie, le Roi jugea plus expédient de l'enfermer pour le reste de sa vie à la Bastille et ce fut à la Bastille qu'il mourut le 28 mars 1714 à l'âge de 85 ans.

En dépit de cette décision publique de la justice royale, la maison de Bouillon n'en publia pas moins, quinze mois après, l'*Histoire de la Maison d'Auvergne* sans nulle rectification. Le chancelier ne crut pas devoir refuser l'autorisation nécessaire à cet effet. Quant à l'opinion publique, elle ne se prononça pas autrement que Saint-Simon, qui se fit son interprète comme suit :

« Le monde en fut étrangement scandalisé et un aussi gros ouvrage et si recherché, dont le fondement unique était ce cartulaire (le cartulaire de Brioude) qui parut aussi promptement après l'éclat, ne sembla à personne n'avoir été fait et achevé sans le cartulaire même et par conséquent parut aussi faux que lui. C'est le jugement qui en fut universellement porté; qui déshonora Baluze jusqu'à faire rompre avec lui beaucoup de savants et plusieurs de ses amis et qui mit le comble à la confusion de cette affaire. »

Jusqu'au fond de sa cellule de Saint-Germain des Prés, Dom Mabillon fut distrait de ses travaux d'un ordre plus relevé par les échos bruyants des polémiques du dehors. Un mémoire anonyme où son nom était imprimé en gros caractères sur le titre même en avait franchi le seuil. Il fleurait la rose, mais la rose n'était pas sans épines.

« Il n'est pas possible, y lisait-on, que l'on n'ait beaucoup de déférence pour le jugement qu'ont porté les savants personnages commis par M. le duc de Bouillon afin de vérifier les titres qui démontrent l'illustre et antique origine de sa maison; car, quoique les parties intéressées ne doivent pas pour l'ordinaire nommer leurs juges, néanmoins ceux-ci ne sauraient être suspects si on considère leur profonde érudition et leur sincérité à toute épreuve.

« Il serait difficile que les RR. PP. Mabillon et Ruinart pussent être traités de gens de mauvaise foi dans un temps où ils ont l'honneur l'un et l'autre d'être prêtres et membres d'une congrégation illustre par la doctrine, la piété et la régularité. On sait la grande réputation du R. P. Mabillon connue en toute l'Europe et le plus grand prélat de France en a rendu témoignage au Roi en lui présentant ce bon religieux qui était le plus savant et le plus homme de bien de son royaume... »

Qui eût cru que le docte bénédictin serait chansonné? Ce fut cependant ce qui arriva dans un pays où, dit-on, tout se termine par des chansons. Dans un Noël de 1696, voici ce qu'il dut lire sans s'émouvoir :

Seigneur, votre origine,
Dit Bouillon au bambin,
Est-elle bien divine?
Le monde est bien malin!

Eussiez-vous, comme moi, séduit tous les chapitres,
Baluze et Mabillon, don, don,
On vous disputera, la, la,
Votre nom et vos titres!

Dans un coin d'étable,
Mabillon gémissant
Dirait : Je suis la fable
Du monde médisant.

Si Bouillon m'a séduit avec sa noblesse,
Vous savez la raison, don, don,
Pourquoi j'ai fait cela, la, la.
Excusez ma faiblesse.

L'insinuation finale était cruelle autant qu'injuste. On avait naguère offert à l'auteur de la *Diplomatique* un gros bénéfice : c'était le Roi qui le lui avait offert, et les Bouillon n'avaient même pas pensé à lui pour un petit dont il n'aurait pas plus voulu que du premier.

On connaît l'histoire célèbre en son temps de la tiare de Saitaphernès frauduleusement introduite dans une vitrine du Louvre comme une des plus authentiques reliques de l'orfèvrerie égyptienne. Sa fausseté fut proclamée par l'artiste même qui l'avait fabriquée et, pour convaincre ceux qui doutaient encore, il en fabriqua en leur présence une toute semblable. Et il ne convainquit pas tout le monde.

Autant en advint-il à Dom Jean Mabillon et à Dom Thierry Ruinart. Après les aveux du faussaire, ils persistèrent à déclarer son œuvre parfaitement authentique le 14 octobre 1701 dans une lettre livrée à la publicité :

« On dira tout ce qu'on voudra, tout ce que je peux vous assurer est que nous n'avons jamais changé de sentiment. Nous avons toujours cru et nous croyons encore que ces pièces sont bonnes et nous persistons à soutenir le jugement que nous avons porté dans le procès-verbal qui a été imprimé parce qu'effectivement c'est la vérité telle que nous la connaissons et la croyons.

« Si quelqu'un vous parle autrement de nous, n'y ajoutez pas foi et, si vous le jugez à propos, vous pouvez lui faire

voir cette lettre pour lui imposer silence. Au reste, je vous assure que Jean Mabillon est tout entièrement du même sentiment et qu'il ne s'en est jamais expliqué autrement. Ce qu'il a témoigné publiquement en différentes occasions devrait bien fermer la bouche à ceux qui voudraient dire le contraire.

« FR. J. THIERRY RUINART.

« Je souscris à ce que dit ici D. Thierry.

FR. JEAN MABILLON. »

Les psychologues n'ont pas encore découvert le secret de la déformation professionnelle jusque chez les plus grands intellectuels.

CHAPITRE XV

Un saint moine

« **U**N Saint. » C'est ainsi que non seulement au dedans, mais au dehors de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, tout le monde appelait Dom Mabillon. Et c'était bien en effet un saint, ce moine qu'aucun de ses religieux confrères n'égalait à la fois en modestie, en humilité, en douceur, en patience comme en piété, en soumission à ses supérieurs, en respect de la règle.

Sa piété, qui était profonde, n'avait rien que de simple, de naturel et de vrai, sans ostentation, sans appareil, éloignée de toutes les exagérations extérieures plus propres à frapper l'imagination des hommes par ce qu'elles ont de rare, d'extraordinaire, de surhumain, qu'à les édifier par les sentiments intimes. C'était une vraie piété bénédictine.

Cette piété, nul ne la connut mieux que Dom Thierry Ruinart, plus que l'ami, le frère de Mabillon, celui qui fut l'associé de toute sa vie et qui ne put lui survivre. Nul non plus ne l'a mieux dépeinte dans tous les actes de la vie monastique.

Son désintéressement était sans bornes. Il ne tenait qu'à lui de recevoir des bénéfices. Il rejeta toutes les propositions

qui lui furent faites, n'accepta même pas une pension sur la bourse du Roi en échange de ses importants services. Quand Bossuet, par amitié pour lui autant que pour son associé Dom Ruinart, donnera à ce dernier le prieuré de Saint-Lucien, il écrira au bénéficiaire : « Il faudra bien que vous m'aidiez à payer nos dettes sur le revenu de votre bénéfice. On vous fera bien cracher au bassin. »

Plus que les manifestations bruyantes d'une religiosité matérielle toute extérieure lui plaisent et reçoivent son approbation les émotions profondes de la foi dont la sincérité égale la discrétion : « A Turin, le jour du Vendredi Saint, à la vue de la procession des flagellants, il ne pourra s'empêcher d'écrire qu'elle ne l'édifie en aucune manière : « C'est plutôt un spectacle qu'une pénitence. »

Dans les églises italiennes, la dévotion s'égare trop souvent et trop complaisamment à son gré chez le peuple vers les images et les statues au détriment du culte d'adoration qu'on doit à l'Eucharistie.

Le grand travailleur, malgré l'intensité de son travail, « se levait ordinairement, nous apprend le biographe, dès deux heures du matin ainsi que tous ses confrères et continuait ses études jusqu'à l'heure de la messe et de l'office divin. Le reste de la journée n'était pas moins bien rempli et il étudiait quelquefois bien avant dans la nuit sans se donner aucune relâche ».

« Les voyages ne dérangaient en rien ses exercices de religion. Il était réglé sur les chemins comme dans le cloître. La prière se faisait toujours à certaines heures. Il s'acquittait de l'office divin avec la même exactitude que dans le monastère aux heures prescrites. Il ne manquait pas ou du moins rarement de célébrer la messe tous les jours, quoi qu'il eût quelquefois six à sept lieues à faire pour la dire. Ses lectures étaient réglées. Il avait toujours soin d'en faire quelques-unes des Saintes Écritures. Il portait toujours sur

lui un *Nouveau Testament* avec la *Règle de saint Benoît* et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il savait presque tous ces livres par cœur.

« Ses habits étaient fort pauvres. Jamais de linge ni aucune commodité contraire à nos usages. Dans les grands voyages où il fallait travailler dès l'arrivée dans les villes et dans les monastères, il n'avait guère de délassement que lorsqu'il était en marche. Il souffrait avec patience les injures du temps et les incommodités des voitures. Sur la fin de sa vie on lui procura de faire ses voyages dans une petite chaise, ce qui lui permettait de garder plus exactement la régularité.

« Quand il était obligé de se servir des voitures publiques, ce qui lui arrivait rarement, il y paraissait si modeste, si sage et si retenu dans ses paroles et dans toutes ses actions qu'on ne pouvait pas s'empêcher de le respecter sans le connaître. »

Un autre témoin de sa vie, Dom Martène, n'est pas moins explicite :

« Dom Jean Mabillon, écrit-il dans la *Vie des Justes* de la Congrégation de Saint-Maur, avait joint en sa personne deux qualités qui se rencontrent très rarement chez un seul homme, une profonde humilité et une grande érudition, particulièrement des choses saintes, de l'Église et de l'état religieux. Toutes ses études se sont terminées là.

« Sa grande humilité n'était pas sa seule vertu. Il avait une piété singulière. Elle était la règle de ses actions et de ses études. Celles-ci, au lieu de lui dessécher le cœur, l'animaient à suivre l'exemple de ces grands personnages de l'Ordre qui avaient su allier si parfaitement l'étude avec les devoirs de leur état.

« Ses grands travaux et ses vastes études ne le dispensèrent jamais des exercices de la régularité. Les jours que l'on passe la récréation en silence, il n'y manquait jamais. Il se prome-

nait seul dans les allées les plus étroites du jardin, il allait ensuite rendre visite aux malades, puis faire sa prière devant le Saint-Sacrement ; après quoi, il se remettait au travail.

« Il ne faisait jamais rien que dans la dépendance. Lorsqu'il voulait entreprendre quelque ouvrage, il le proposait aux Supérieurs, et, s'ils jugeaient à propos qu'il y travaillât, il l'entreprenait. Autrement, il l'abandonnait pour faire ce qu'ils lui conseillaient. »

Le 8 octobre 1701, Dom Mabillon arrive à Clairvaux, Clairvaux qui possède le corps de saint Bernard et est toujours hanté par son âme. C'était l'habitude du pieux érudit, toutes les fois qu'il pénétrait dans un nouveau diocèse, d'en saluer aussitôt les saints tutélaires par des prières. Partout où il apercevait l'église du principal patron ou du saint auquel il allait présenter ses vœux, il n'attendait même pas d'avoir pénétré dans le sanctuaire. Il descendait de cheval, se mettait à genoux et, de loin, les saluait de ses religieux hommages. Cette fois, il n'a même pas attendu de voir se profiler dans le lointain la célèbre abbaye. Deux ou trois lieues sont encore à franchir, mais la joie est déjà dans son cœur comme si elles étaient franchies. Enfin la sainte maison apparaît.

Et voici ce qui se passa.

« Il se sentit, rapporte Dom Thierry Ruinart, transporté d'une dévotion si extraordinaire que j'en fus tout à fait surpris. Il descendit de cheval et se prosterna à terre pour faire l'oraison à son ordinaire. Ensuite, se relevant sans discontinuer ses prières, il se mit à marcher à pied pour achever le reste du chemin. Je voulus l'avertir de remonter à cheval comme nous avions coutume de le faire dans les autres occasions, mais, sans témoigner seulement qu'il fût la moindre attention à ce que je lui disais, il continua toujours de marcher la tête découverte, quoique ce jour-là le soleil fût fort ardent et le chemin difficile, et il ne cessa de prier ainsi jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la porte du monastère.

« Il passa quelques jours dans le monastère dans des exercices de piété continuels que les recherches que nous faisons dans la bibliothèque, les Archives et dans le Trésor ne purent interrompre. Et comme il n'y a guère de monastères où l'on trouve tant de vestiges de sainteté que dans celui-là, tout le portait à augmenter sa ferveur. Il célébrait tous les jours la sainte messe sur le tombeau de saint Bernard et avec le calice même dont le saint s'était servi dans ses voyages. Il visitait tous les endroits que ce grand homme avait sanctifiés par quelque action particulière et il en remarquait soigneusement toutes les circonstances. »

Son esprit religieux se manifestait de toutes les manières et en toute circonstance. En matière de discipline monastique, il se montrait plus strict que nul autre. La discipline est en effet la clef de voûte du monastère, et si elle vient à fléchir, c'est l'édifice qui tout entier fléchit et s'écroule. Aussi avec la règle ne faut-il ni ruser, ni user de stratagème.

Le rigide Mabillon n'admet, ni pour lui, ni pour les autres, que dans un établissement monastique où la viande est interdite, on ait recours à du gibier d'eau. On est en 1696. La misère est partout dans le royaume. Ce n'est pas au moment où par les villes et les campagnes tant de pauvres gens meurent de faim que des moines doivent s'offrir sous cette forme des délicatesses.

« Toute nouveauté est à craindre dans un corps bien réglé, écrira-t-il dans une plainte adressée à ce sujet au supérieur général, et l'on voit tous les jours avec douleur disparaître les usages petits en apparence, mais qui forment le bon ordre dans une maison ou dans une congrégation.

« Rien n'est plus contraire à l'esprit de pénitence dont nous faisons profession que de lâcher la bride à la sensualité. Lorsque cela arrive, il ne faut plus attendre ni d'esprit intérieur ni de religion.

« Il est de certains temps même auxquels il faudrait

retrancher tout ce qui ressent la délicatesse, et en vit-on jamais où l'on ait plus de raisons de le faire? Tout le monde gémit des misères dont on est accablé. Les campagnes sont désolées. Les pauvres ne trouvent pas à gagner du pain si bon marché qu'il soit, et nous cherchons de nouvelles délicatesses! »

Avec le moyen âge n'avaient pas disparu certaines de ses pratiques et, en plein XVII^e siècle, plus d'une prison d'abbaye était encore transformée en *in pace*. Sous le scapulaire de l'historien bénédictin bat un cœur généreux. Dans quel monastère se passèrent les actes de brutale et sauvage répression qui l'amènèrent à écrire sous le coup de l'indignation ses *Réflexions sur les Prisons des Ordres Religieux*? Il ne nous le dit pas, mais au double nom de la charité chrétienne et de la raison il s'élève contre eux.

Si la justice séculière a principalement en vue de maintenir l'ordre par la terreur qu'elle inspire aux méchants, la justice ecclésiastique a un tout autre objet. Elle doit être paternelle et l'esprit de miséricorde doit seule l'inspirer. On soigne les maladie du corps. Il faut soigner de même les maladies de l'âme. Or, est-ce soigner les malheureux qui en sont atteints que de les jeter dans un cachot et de les y abandonner à eux-mêmes? Comment se convertiraient-ils? Comment se relèveraient-ils d'eux-mêmes sans secours et sans assistance spirituelle? « Ne craint-on pas que Dieu ne demande un jour compte de leurs âmes aux Supérieurs qui les ont ainsi négligées?

« On ne sait que trop par expérience que l'on a bien de la peine à passer quelque peu de jours en silence dans des exercices spirituels que l'on fait volontairement quoique l'on suive d'ailleurs tous les exercices communs avec la communauté. Et l'on s'imaginera que de pauvres misérables accablés de confusion et de chagrin pourront passer plusieurs années entières dans une prison étroite

lui un *Nouveau Testament* avec la *Règle de saint Benoît* et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il savait presque tous ces livres par cœur.

« Ses habits étaient fort pauvres. Jamais de linge ni aucune commodité contraire à nos usages. Dans les grands voyages où il fallait travailler dès l'arrivée dans les villes et dans les monastères, il n'avait guère de délassément que lorsqu'il était en marche. Il souffrait avec patience les injures du temps et les inconvénients des voitures. Sur la fin de sa vie on lui procura de faire ses voyages dans une petite chaise, ce qui lui permettait de garder plus exactement la régularité.

« Quand il était obligé de se servir des voitures publiques, ce qui lui arrivait rarement, il y paraissait si modeste, si sage et si retenu dans ses paroles et dans toutes ses actions qu'on ne pouvait pas s'empêcher de le respecter sans le connaître. »

Un autre témoin de sa vie, Dom Martène, n'est pas moins explicite :

« Dom Jean Mabillon, écrit-il dans la *Vie des Justes* de la Congrégation de Saint-Maur, avait joint en sa personne deux qualités qui se rencontrent très rarement chez un seul homme, une profonde humilité et une grande érudition, particulièrement des choses saintes, de l'Église et de l'état religieux. Toutes ses études se sont terminées là.

« Sa grande humilité n'était pas sa seule vertu. Il avait une piété singulière. Elle était la règle de ses actions et de ses études. Celles-ci, au lieu de lui dessécher le cœur, l'animaient à suivre l'exemple de ces grands personnages de l'Ordre qui avaient su allier si parfaitement l'étude avec les devoirs de leur état.

« Ses grands travaux et ses vastes études ne le dispensèrent jamais des exercices de la régularité. Les jours que l'on passe la récréation en silence, il n'y manquait jamais. Il se prome-

nait seul dans les allées les plus étroites du jardin, il allait ensuite rendre visite aux malades, puis faire sa prière devant le Saint-Sacrement ; après quoi, il se remettait au travail.

« Il ne faisait jamais rien que dans la dépendance. Lorsqu'il voulait entreprendre quelque ouvrage, il le proposait aux Supérieurs, et, s'ils jugeaient à propos qu'il y travaillât, il l'entreprenait. Autrement, il l'abandonnait pour faire ce qu'ils lui conseillaient. »

Le 8 octobre 1701, Dom Mabillon arrive à Clairvaux, Clairvaux qui possède le corps de saint Bernard et est toujours hanté par son âme. C'était l'habitude du pieux érudit, toutes les fois qu'il pénétrait dans un nouveau diocèse, d'en saluer aussitôt les saints tutélaires par des prières. Partout où il apercevait l'église du principal patron ou du saint auquel il allait présenter ses vœux, il n'attendait même pas d'avoir pénétré dans le sanctuaire. Il descendait de cheval, se mettait à genoux et, de loin, les saluait de ses religieux hommages. Cette fois, il n'a même pas attendu de voir se profiler dans le lointain la célèbre abbaye. Deux ou trois lieues sont encore à franchir, mais la joie est déjà dans son cœur comme si elles étaient franchies. Enfin la sainte maison apparaît.

Et voici ce qui se passa.

« Il se sentit, rapporte Dom Thierry Ruinart, transporté d'une dévotion si extraordinaire que j'en fus tout à fait surpris. Il descendit de cheval et se prosterna à terre pour faire l'oraison à son ordinaire. Ensuite, se relevant sans discontinuer ses prières, il se mit à marcher à pied pour achever le reste du chemin. Je voulus l'avertir de remonter à cheval comme nous avons coutume de le faire dans les autres occasions, mais, sans témoigner seulement qu'il fît la moindre attention à ce que je lui disais, il continua toujours de marcher la tête découverte, quoique ce jour-là le soleil fût fort ardent et le chemin difficile, et il ne cessa de prier ainsi jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la porte du monastère.

« Il passa quelques jours dans le monastère dans des exercices de piété continuels que les recherches que nous faisons dans la bibliothèque, les Archives et dans le Trésor ne purent interrompre. Et comme il n'y a guère de monastères où l'on trouve tant de vestiges de sainteté que dans celui-là, tout le portait à augmenter sa ferveur. Il célébrait tous les jours la sainte messe sur le tombeau de saint Bernard et avec le calice même dont le saint s'était servi dans ses voyages. Il visitait tous les endroits que ce grand homme avait sanctifiés par quelque action particulière et il en remarquait soigneusement toutes les circonstances. »

Son esprit religieux se manifestait de toutes les manières et en toute circonstance. En matière de discipline monastique, il se montrait plus strict que nul autre. La discipline est en effet la clef de voûte du monastère, et si elle vient à fléchir, c'est l'édifice qui tout entier fléchit et s'écroule. Aussi avec la règle ne faut-il ni ruser, ni user de stratagème.

Le rigide Mabillon n'admet, ni pour lui, ni pour les autres, que dans un établissement monastique où la viande est interdite, on ait recours à du gibier d'eau. On est en 1696. La misère est partout dans le royaume. Ce n'est pas au moment où par les villes et les campagnes tant de pauvres gens meurent de faim que des moines doivent s'offrir sous cette forme des délicatesses.

« Toute nouveauté est à craindre dans un corps bien réglé, écrira-t-il dans une plainte adressée à ce sujet au supérieur général, et l'on voit tous les jours avec douleur disparaître les usages petits en apparence, mais qui forment le bon ordre dans une maison ou dans une congrégation.

« Rien n'est plus contraire à l'esprit de pénitence dont nous faisons profession que de lâcher la bride à la sensualité. Lorsque cela arrive, il ne faut plus attendre ni d'esprit intérieur ni de religion.

« Il est de certains temps même auxquels il faudrait

retrancher tout ce qui ressent la délicatesse, et en vit-on jamais où l'on ait plus de raisons de le faire? Tout le monde gémit des misères dont on est accablé. Les campagnes sont désolées. Les pauvres ne trouvent pas à gagner du pain si bon marché qu'il soit, et nous cherchons de nouvelles délicatesses! »

Avec le moyen âge n'avaient pas disparu certaines de ses pratiques et, en plein XVII^e siècle, plus d'une prison d'abbaye était encore transformée en *in pace*. Sous le scapulaire de l'historien bénédictin bat un cœur généreux. Dans quel monastère se passèrent les actes de brutale et sauvage répression qui l'amènèrent à écrire sous le coup de l'indignation ses *Réflexions sur les Prisons des Ordres Religieux*? Il ne nous le dit pas, mais au double nom de la charité chrétienne et de la raison il s'élève contre eux.

Si la justice séculière a principalement en vue de maintenir l'ordre par la terreur qu'elle inspire aux méchants, la justice ecclésiastique a un tout autre objet. Elle doit être paternelle et l'esprit de miséricorde doit seule l'inspirer. On soigne les maladies du corps. Il faut soigner de même les maladies de l'âme. Or, est-ce soigner les malheureux qui en sont atteints que de les jeter dans un cachot et de les y abandonner à eux-mêmes? Comment se convertiraient-ils? Comment se relèveraient-ils d'eux-mêmes sans secours et sans assistance spirituelle? « Ne craint-on pas que Dieu ne demande un jour compte de leurs âmes aux Supérieurs qui les ont ainsi négligées?

« On ne sait que trop par expérience que l'on a bien de la peine à passer quelque peu de jours en silence dans des exercices spirituels que l'on fait volontairement quoique l'on suive d'ailleurs tous les exercices communs avec la communauté. Et l'on s'imaginera que de pauvres misérables accablés de confusion et de chagrin pourront passer plusieurs années entières dans une prison étroite

sans entretien et sans aucune consolation humaine. »

La science, cette haute science que tout le monde admire, ce n'est jamais à lui-même qu'il la rapporte, mais à Dieu qu'il l'attribue : « Remerciez Dieu de la bénédiction qu'il donne à vos études pour vous encourager, dira-t-il à un jeune religieux qui venait lui offrir son premier ouvrage. Mais prenez bien garde de vous en rien attribuer, car, s'il y a quelque chose de bon dans votre livre, c'est à Dieu que toute la gloire en est due. En vérité, ne serions-nous pas bien ingrats si nous étions assez malheureux pour nous servir des talents que Dieu a mis en nous pour nous élever contre lui-même ? »

Étranger au Jansénisme, l'orthodoxe Mabillon ne l'est pas moins au Quiétisme. Dès leur apparition les *Maximes des Saints* de Fénelon l'inquiètent. Dans le conflit qu'elles provoqueront entre M. de Cambrai et M. de Meaux, c'est du côté de M. de Meaux qu'il se rangera sans hésitation, tout en regrettant un pareil conflit dans l'Église de France dont il ne saurait que troubler gravement la paix.

« M. l'archevêque de Cambrai, écrira-t-il en février 1677, vient de donner un livre qui fait beaucoup de bruit. Je crains qu'il n'en ait pas d'honneur. On le trouve très bien écrit, mais bien des gens éclairés y trouvent beaucoup à redire et il est difficile de sauver plusieurs expressions qui vont trop loin. Ces matières sont délicates et il est difficile de parler si juste qu'on n'y trouve rien à redire. »

« Il est fâcheux, ajoutera-t-il encore, que ce prélat, d'ailleurs d'un grand mérite, se soit séparé de nos Seigneurs de Paris et de Meaux. »

L'accusation de Jansénisme en pleine bataille janséniste était une redoutable accusation à l'heure où le jansénisme pénétrait partout, où on le voyait partout, non seulement, là où il était réellement, mais même là où il n'était pas. Aucune préface ne fut pour Mabillon une source de difficul-

tés aussi grande que sa préface à l'édition bénédictine des œuvres de saint Augustin : « J'ai déjà vu (en manuscrit) votre préface qui est admirable », lui écrira Bossuet, mais quelle patience, quelle soumission il avait fallu à son auteur pour arriver à faire accepter de Bossuet lui-même le texte final qu'avait précédé plus d'un texte écarté. De sa main l'évêque de Meaux avait annoté l'avant-dernière rédaction. Il s'agissait d'un véritable remaniement. « Le pieux bénédictin en pleurait de tristesse et de dépit. » Il sécha ses larmes, réprima son dépit, et, sans mot dire, comme un bon écolier, se remit au travail.

Le grand laborieux va enfin se reposer. C'est quelques jours avant sa mort, et il est là étendu sur son lit de souffrance qui le surlendemain va être son lit d'agonie. Son dernier entretien est pour un jeune ecclésiastique de ses parents accouru pour l'embrasser une dernière fois. Jamais il n'a été plus maître de lui-même, plus conscient de ses pensées. C'est comme son testament spirituel qu'il va déposer sous forme de conseils entre les mains de celui qui va rester, lui qui va partir. Et voici ce testament, le testament d'un saint :

« N'oubliez jamais ce que vous êtes et souvenez-vous que nous ne sommes quelque chose qu'à proportion de ce que nous ne sommes rien à nos yeux. La grandeur d'un chrétien consiste dans la connaissance et dans l'aveu de son néant, de sa misère et de sa faiblesse, dans le mépris de tout ce que le monde estime, honneurs, richesses, grandeurs, élévations, et dans l'amour des humiliations, des souffrances et des ignominies de Jésus-Christ.

« L'humilité! L'humilité! *In omnibus humilia teipsum*. Dieu se plaît à élever ceux qui s'abaissent. *De stercore erigens pauperem*. Et il regarde avec indignation ceux qui s'élèvent : *Alta a longe cognoscit*. Ses faveurs, ses miséricordes, son royaume, ses bénédictions éternelles sont pour les humbles, pour les petits et pour ceux qui aiment l'obscurité :

Humilibus dat gratiam. Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Cette vertu est de tout. Elle accompagne le geste, le regard, le ton de la voix, tout. *In omnibus humilia.*

« Je vous recommande l'amour de la pauvreté et de la simplicité. Dieu vous a fait naître sans biens. Peut-être mourrez-vous de même. N'en désirez point d'autres que ceux de la grâce et les invisibles. Si Dieu vous en donne d'autres, prenez garde de n'en point abuser. Usez-en avec la précaution et l'épargne d'un pauvre. Faites-en part à ceux qui en auront besoin. Tremblez dans la crainte d'y attacher votre cœur, ou, au moins, de vous en servir au-delà des bornes d'une étroite nécessité.

« Vous éviterez ce malheur si vous êtes simple dans vos habits, modeste dans vos meubles, retenu dans les choses mêmes que semblent les plus permises comme l'achat des livres. Défiez-vous beaucoup de la cupidité et pensez que l'attention à être pauvre en tout vous attirera beaucoup de grâces.

« Soyez vrai en tout. Que votre sincérité aille jusqu'au scrupule. Vous mériterez d'être fidèle dans les occasions importantes, si vous l'avez été dans celles qui le paraissent moins, *sinceri filii Dei*. C'est une grande grâce que l'amour de la vérité. On l'obtient par le gémissement et par la prière. Je prie Notre-Seigneur de vous l'accorder et toutes celles dont vous avez besoin. »

« Maintenant, écrivait dès 1686 Mabillon à son retour d'Italie, il me faut songer à la retraite; maintenant il me faut songer à un autre voyage. Car, comme dit saint Augustin, s'occuper toute sa vie à des voyages qu'on ne peut faire avec facilité et en paix, n'est pas d'un homme qui ne pense qu'à ce dernier voyage qui s'appelle la Mort, voyage cependant qui est le seul dont il vaille la peine de s'occuper. »

Et pour se préparer ce grand voyage, le pieux voyageur de l'au-delà s'adressa aux plus saints d'entre ceux qui l'avaient fait avant lui. Tous ont pris modèle sur le Christ. Ils se sont placés en face de la Croix. Ils ont fixé leurs regards sur le divin Crucifié. En le voyant souffrir, ils ont appris à souffrir. Cette grande leçon qu'il donne aux autres dans son livre de *La Mort Chrétienne*, il se la donnera ainsi à lui-même.

CHAPITRE XVI

Dans la tombe

EN un siècle où les honneurs, d'ailleurs éphémères, des entrées au Panthéon, des funérailles nationales, de l'immortalité académique, d'une réputation mondiale ne vont pas toujours à ceux auxquels ils devraient aller, c'est un grand sujet d'étonnement de voir un simple érudit, qui se trouve être de plus un humble religieux, connaître de son temps une renommée presque égale, égale même en son genre, à celle d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Molière. Cette renommée, Dom Mabillon l'a perdue, à vrai dire, auprès de nos contemporains; mais si elle est morte ailleurs que dans un monde aussi restreint qu'ignoré, c'est que l'Histoire elle-même est en train de mourir auprès d'eux.

L'auteur de la *Diplomatique*, des *Acta Sanctorum*, des *Analectes*, de tous ces in-folio plus lourds encore de science érudite que de papier, que seuls sont capables de soulever de robustes bras, à quarante ans était déjà une célébrité non seulement à Paris mais en France, non pas seulement en France mais dans l'Europe entière. Il était un génie, le génie de la patience à toute épreuve, de l'infatigable labeur, de la lucidité, de la méthode, de l'impartialité (de l'infailibilité même), au service du Passé.

Tel était son renom que jusque dans les Guides on faisait mention de sa personne. Il n'était pas de savant à demeure dans la Capitale qui n'allât le voir et les savants étrangers de passage suivaient leur exemple. Avec ceux qui n'avaient point le privilège de le visiter, il était, comme nous l'avons vu, en correspondance régulière. Les plus hauts prélats du royaume, Bossuet et Fénelon en tête, les cardinaux romains, les papes eux-mêmes, nous l'avons vu encore, le traitaient en prince de l'Église, et la bure noire de son froc était honorée à l'égal de la pourpre cardinalice que le Saint-Siège songea même, dit-on, à lui conférer. Louis XIV lui-même, le jour où on le lui présenta, le salua comme il ne saluait presque personne et il le comprit parmi les premiers membres honoraires de l'Académie des Inscriptions.

En décembre 1707, dès que fut connue sa maladie, la porte de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés fut assaillie de visiteurs. Ce ne fut pas seulement dans les maisons de l'Ordre, mais dans de nombreuses maisons d'autres Ordres, que furent dites des prières pour son rétablissement. On allait jusqu'à faire prier les pauvres pour lui dans les hôpitaux et les enfants dans certains collèges. De grands personnages connus soit par leur piété, soit par leur naissance, avaient voulu assister à son agonie. Et, quand s'était répandue la nouvelle de sa mort, l'affliction avait été générale au milieu de tous ceux qui comptaient alors dans le monde des Lettres. Le Roi s'en était ému et avait manifesté son émotion publiquement.

Les obsèques avaient été très solennelles et surtout très touchantes. Leur solennité n'avait reçu d'ailleurs aucun éclat extérieur emprunté à la magnificence des tentures, des candélabres et des lampadaires. La règle de Saint-Benoît s'y était opposée. Mais tout ce qui portait un nom dans la capitale avait fait acte de présence. Du pauvre cercueil de sapin pareil à tous les cercueils des obscurs moines anonymes

déjà inhumés sous les dalles de l'église abbatiale, avant qu'il ne se refermât, chacun avait voulu s'approcher pour voir une dernière fois à découvert ce visage empreint, sous les paupières closes, de la sérénité de la mort dans la douceur de l'espérance.

Les jours suivants, tous les monastères de la Congrégation de Saint-Maur, au reçu de cette lettre des Morts qui sous le nom de « Rouleau des Morts » dès le Moyen-Age circulait de monastère en monastère pour annoncer à tous les Frères qu'ils avaient un Frère de moins, avaient rendu au défunt les religieux hommages traditionnels. Mais les pasteurs des églises, les prédicateurs s'y étaient associés eux aussi. Des services avaient été célébrés dans plusieurs villes et partout des personnes considérables y avaient assisté.

Les lettres de condoléances avaient afflué non seulement de tous les coins du royaume, mais de tous les points de l'étranger, de partout où avait passé Mabillon, de partout même où avait seulement pénétré son nom. Elles ont été en partie conservées et même publiées et l'on peut encore les lire aujourd'hui.

A ces manifestations, le Pape lui-même n'était pas resté étranger. Aux termes des Constitutions de Saint-Maur tous les religieux devaient être inhumés les uns à côté des autres et les uns au-dessus des autres sans aucun signe distinctif. Le Souverain Pontife réclama pour le saint et savant défunt l'honneur d'une mention à part. Il ne fut pas déferé, du reste, à son désir, du moins immédiatement.

La Révolution, qui vint troubler dans leur sommeil tant de morts illustres, n'épargna pas plus Dom Mabillon qu'elle n'épargna Descartes, Henri IV, Turenne, sans parler des rois et reines, princes et princesses des familles royales. Toutefois, ce ne fut ni à son début, ni au plus fort de ses agitations, mais seulement à son déclin, sous le Directoire, qu'elle le réveilla ainsi que son digne successeur, Dom Bernard de Montfaucon.

Le 24 septembre 1799, à la suite d'un décret rendu par le ministre de l'Intérieur, se présentèrent au seuil de la ci-devant abbaye de Saint-Germain des Prés, des commissaires accompagnés d'ouvriers terrassiers et de maçons. Un ancien Bénédictin, l'ex-bibliothécaire de l'abbaye même, Dom Germain Poirier, le citoyen Poirier, comme on le qualifiait alors, un moderne Mabillon dont la Révolution avait fait un bibliothécaire de l'Arsenal où il devait mourir, leur servait de guide. Ce fut lui qui, le Nécrologe en mains, leur indiqua l'endroit où reposaient l'un au-dessus de l'autre les deux morts qu'il s'agissait de transférer ailleurs. Les dalles furent soulevées. Sous les dalles la terre fut fouillée à son tour.

« Arrivés à une profondeur de 1 m. 60, nous découvrîmes, disent les rédacteurs du procès-verbal d'exhumation, les ossements d'un corps humain dans leur état naturel, la tête tournée vers l'Orient. Ce corps nous parut avoir été inhumé avec ses vêtements ainsi que nous en fûmes convaincus par les débris que nous trouvâmes avec des fragments d'un cercueil en bois de sapin entièrement pourris. Ayant fait retirer soigneusement ces ossements, et les ayant examinés avec attention, nous remarquâmes que c'étaient ceux d'un homme plus qu'octogénaire. Nous les plaçâmes à l'instant dans une petite caisse de bois de sapin que nous avions choisie à cet effet.

Hic jacet R. P. D. Bernardin Montfaucon

Obiit 21 X^{bris} 1741

C'était Dom Bernard de Montfaucon.

Les fouilles se poursuivirent selon la même méthode. A nouveau la terre fut enlevée. Enfin apparut un second cercueil en sapin. Il ne fut pas nécessaire de l'ouvrir. Les ais disjoints laissaient apercevoir des ossements et, entre autres, des pieds tournés vers l'Orient. C'étaient les os d'un homme

plus que sexagénaire. Sur une plaque de marbre blanc on lut :

Hic jacet R. P. D. Joannes Mabillon
Obiit 27 X^{bris} 1707

C'était bien, en effet, Mabillon.

Le Directoire avait créé dans l'ancien couvent des Petits Augustins, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'École des Beaux-Arts, une sorte de Panthéon de seconde classe, sous le nom de « *Musée des Monuments Français* ». Là devaient être rassemblés les restes d'un certain nombre de grands hommes dispersés par la Révolution. Dom Mabillon y fut transporté avec son confrère Montfaucon. Il y rencontra entre autres voisins Descartes. Ses cendres furent enfermées dans une urne sépulcrale en marbre. L'urne fut placée à la suite d'un certain nombre d'autres dans une allée bordée de cyprès et de peupliers d'Italie. Les visiteurs en s'approchant pouvaient lire :

« Sarcophage contenant le corps de Dom Jean Mabillon religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, mort en 1707. Savant critique et profond dans la diplomatie. Mabillon était plus grand encore par la modestie. »

Ce n'était pas la dernière étape.

Le 26 mars 1819, Dom Jean Mabillon, toujours accompagné de Dom Bernard de Montfaucon, abandonnant le Musée des Monuments Français dont Louis XVIII avait décidé la suppression, reprit le chemin de son abbaye de Saint-Germain des Prés.

Aux deux religieux, on avait joint un illustre philosophe, l'auteur du *Discours de la Méthode*, René Descartes.

Un nouveau procès-verbal fut dressé, aussi précis et méticuleux que l'ancien. Le temps avait achevé son œuvre de décomposition. On ne trouva plus cette fois qu'un peu de poussière qui fut déposé en deux bières.

Mais cette fois Mabillon, entre Descartes et Montfaucon, n'était plus reconduit à son ancienne demeure à la manière d'un de ces indigents que l'on transporte en un commun ossuaire à l'expiration d'une concession trentenaire non renouvelée. Des voitures de deuil suivaient les cercueils. De grands personnages avaient pris place dans ces voitures. C'étaient pour Descartes des membres de l'Académie des Sciences, et pour Mabillon des membres de l'Académie des Inscriptions.

Il y eut des discours, parmi lesquels on remarqua celui de l'Académie des Inscriptions, le baron Silvestre de Sacy. Une cérémonie religieuse termina le transfert. Ce fut un ancien Mauriste, Dom Nainville, qui officia. Un autre Mauriste, « membre et doyen de plusieurs sociétés savantes », était aussi parmi les Assistants.

Les familles de Descartes et de Montfaucon étaient représentées, la famille de Mabillon ne l'était point.

Tout était-il donc fini pour jamais?

Non. Mais ce ne fut pas à une funèbre opération de ce genre que furent conviés le 27 décembre 1907 en l'église Saint-Germain des Prés les Amis de l'Histoire et du grand Historien.

Le 27 décembre 1907, en l'église Saint-Germain des Prés, était assemblée, pieuse et recueillie, une assistance très différente de celle qui d'ordinaire en remplissait la nef. Si elle ne se faisait pas remarquer par le nombre, elle valait par les noms de ceux qui la composaient : on célébrait le Deuxième Centenaire de la mort de Dom Jean Mabillon.

Ce fut une émouvante cérémonie, émouvante par la présence, à côté de l'archevêque de Paris, d'un grand Bénédictin auquel il fut donné d'y prendre part pour prononcer un éloquent panégyrique dans sa sobriété, émouvante aussi et peut-être surtout par l'absence d'autres Bénédictins qui auraient dû être là et qui ne pouvaient y être. En exil les

uns de l'autre côté de la Manche dans des monastères de l'île de Wight, les autres en Belgique ou par delà les Alpes et les Pyrénées en Italie et en Espagne, les fils de saint Benoît ne s'associaient que de loin, par la pensée et par la prière, d'esprit et de cœur aux hommages rendus à Paris dans l'église abbatiale de la défunte capitale de la Congrégation de Saint-Maur au plus illustre de ses représentants.

Le Rme Dom Cabrol, abbé de Farnborough, du fond de sa lointaine abbaye était venu. A lui, d'eux-mêmes s'étaient joints, sans frocs et sans scapulaires ceux-là, des confrères laïques descendants et continuateurs de ceux qui jadis se rassemblaient dans la cellule du vieux moine de Saint-Germain.

A cette manifestation qui ne fit aucun bruit, pas même à Paris dans le paisible quartier de l'ancien bourg et de l'ancien faubourg où naguère s'élevait l'abbaye, de rares journaux ou de rares revues même historiques consacrèrent à peine quelques lignes.

Il en est resté cependant un durable monument.

Ce monument, c'est un livre un peu austère sans doute, austère comme l'Histoire elle-même quand elle ne se farde ni ne se maquille, parce que, sûre d'elle-même et confiante dans sa naturelle beauté, celle de la Vérité, elle se présente au nom des générations qui s'en vont aux générations qui arrivent avec cette devise : « Amore patrum ».

« *Mélanges* ». Ce ne sont que des « *Mélanges* ». Mais Dom Jean Mabillon est là tout entier. Sous nos yeux par la plume des savants qui y ont collaboré il repose dans ce mausolée d'un autre genre de la collection des *Archives de la France monastique*; un mausolée tel qu'il l'eût choisi lui-même si sa modestie y avait consenti.

Les grands chênes trois fois centenaires, qui sur tout le cercle des végétations répandues à leur pied étendent avec majesté leur ombre protectrice, en même temps que tout en

haut en plein ciel ils dressent leur tête, sont rivés au sol par de puissantes racines séculaires. Elles échappent à nos regards. Ce sont elles pourtant qui supportent chacun de ces colosses des forêts, et ce sont elles qui les nourrissent parce que ce sont elles qui pompent tous les sucs de l'humus, en composent la sève et la font monter jusqu'à la fine pointe de dentelle des dernières feuilles des extrêmes rameaux.

Il n'en va pas autrement de l'œuvre de Dom Jean Mabillon. De cette œuvre, les vertus cachées, invisibles et présentes ne sont ni taries, ni desséchées. Aujourd'hui encore, à notre insu, par de mystérieux canaux souterrains, cette autre sève qu'est la sève de sa science circule toujours parmi nous et partout sur son passage ne cesse pas de porter avec elle dans notre École des Chartes, dans notre École des Hautes Études, dans notre Sorbonne, dans nos Universités de province dans les grands instituts religieux la vigueur et la vie.

Frère Jean n'est pas mort. Il vit sur la terre au milieu de nous comme il vit ailleurs loin de nous, non loin de saint Benoît. Le doux, l'humble, le pieux, le docte Frère Jean est doublement immortel.



APPENDICES

I. — Notice nécrologique de Dom Jean Mabillon

Le vingt-septième jour du mois de décembre mil sept cent sept, nous avons perdu un des plus grands hommes de notre ordre et peut-être de toute l'Église par la mort du R. P. Dom Jean Mabillon, religieux de notre Congrégation dans ce monastère.

Il était né le 23 novembre 1632 dans un village du diocèse de Reims en Champagne, situé à deux lieues en deçà de Mouzon, auprès de la fameuse chartreuse du Mont-Dieu, appelé Saint-Pierre-Mont.

Il fut envoyé de bonne heure à Reims où il fit toutes ses études au collège de l'Université avec une grande distinction ; il y reçut le degré de Maître-ès-arts, et y étudia un an en théologie ; on lui donna même une place dans le séminaire de l'Église métropolitaine, mais tout cela ne l'arrêta pas, il pensa sérieusement à quitter le monde et fut reçu en notre congrégation dont il reçut l'habit en la célèbre abbaye de Saint-Remy de la même ville en 1653 des mains du R. P. Dom Mommole Geoffroy, prieur de ce monastère. Il fit l'année suivante profession entre les mains du R. P. Dom Vincent Marsolles qui a été depuis Général de notre Congrégation.

Il donna dès lors de grandes espérances de devenir un des meilleurs sujets de notre Congrégation, mais il fut attaqué de maux de tête si violents qu'il se trouva incapable de toute application, ce qui obligea de l'envoyer demeurer à Nogent-sous-Coucy pour le désoccuper de toutes choses et tâcher par là à le

remettre. Il y reçut les ordres moindres avec le sous-diaconat et le diaconat et fut enfin envoyé à l'abbaye de Corbie pour tâcher de se remettre, et, comme il n'était capable de rien, on le chargea de tous les offices les plus vils sans vouloir lui permettre aucune application à l'étude.

Il fut guéri par une espèce de miracle par les prières de saint Adélard dont il fit en reconnaissance premièrement les hymnes, puis tout l'office; il fit ensuite celles de sainte Bathilde et enfin tout le propre du monastère. On le fit Cellerier, mais ne s'accommodant pas de cet office qui était trop dissipant, il pressa ses supérieurs de l'en décharger, ce qu'il obtint, et fut envoyé à Saint-Denys en France où il passa l'année 1663 à montrer le trésor et à faire les prédications et le catéchisme.

Ensuite Dom Luc d'Achery, bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, ayant demandé quelqu'un pour l'aider en ses études, on lui donna le Père Dom Jean Mabillon qui vint demeurer en ce monastère à cette occasion. Il aida beaucoup Dom Luc à la composition de son *Spicilège* dont il imprimait pour lors le septième volume. Il eut aussi beaucoup de part à l'édition des œuvres de Petrus Cellensis.

Mais sa principale occupation était de revoir les ouvrages de saint Bernard sur les manuscrits parce que Dom Claude Chanteloup, qui avait déjà donné un in-quarto des sermons de ce Père, voulait en donner une édition entière. Mais ce Père mourut peu après et par là Dom Jean Mabillon se trouva chargé de faire lui-même cette édition qu'il donna en fort peu de temps après avec le succès que l'on sait. Il l'imprima en même temps in-folio et in-octavo.

On le chargea ensuite d'imprimer les actes des Saints de notre Ordre, dont il donna le premier volume en 1668 et les autres dans les années suivantes, jusqu'à neuf volumes in-folio. Les préfaces de ces volumes ont été extrêmement estimées.

En 1674, M. le cardinal Bona, qui faisait une estime toute particulière du Père Mabillon, l'engagea à faire le petit traité de *Azimo et fermentato*. Il donna en plusieurs années quatre volumes d'anciennes pièces sous le titre de *Vetera Analecta*; le quatrième contient à la tête la description du voyage qu'il fit en Allemagne en 1783, par ordre du roi, à la sollicitation de M. Colbert, ministre d'État, à qui il avait dédié le fameux ouvrage *De re Diplomatica*.

Il a dédié celui de *De Liturgia Gallicana* à Mgr l'archevêque de

Reims qui parla de lui au roi, et ce prince voulut que Dom Jean Mabillon fît le voyage d'Italie comme envoyé de sa part pour ramasser les livres curieux et les autres monuments pour mettre à la Bibliothèque royale.

Il fit ce voyage en 1685 et 1686 et en rapporta plusieurs volumes très rares, environ au nombre de trois ou quatre mille. Il donna la description de ce voyage au premier tome du *Musæum Italicum* qui fut suivi peu après du deuxième dans lequel on trouva plusieurs beaux monuments pour les ordres romains.

On ne peut exprimer avec quelle honneur il fut reçu partout. Le Grand Duc, le gouverneur du Milanais, le vice-roi de Naples, les cardinaux de Rome lui firent des honneurs extraordinaires. Il fut fait consultant et qualificateur de la Congrégation de l'Index.

De retour en France il écrivit le *Traité des Études Monastiques* et ensuite les *Réflexions* contre la *Réponse de M. de la Trappe*. Il soutint les droits de l'Ordre contre les Chanoines Réguliers qui voulaient avoir la préséance dans les États de Bourgogne.

Il écrivit aussi sur l'Institut de l'abbaye de Remirement et fit plusieurs autres petits traités, entre autres un sur les *Saints-Baptisés* qui a fait beaucoup d'éclat, la seconde édition de saint Bernard, in-folio dédiée au pape Alexandre VIII, un supplément de la Diplomatie qu'un Jésuite avait attaquée mal à propos.

Enfin il s'adonna entièrement à la composition des Annales de notre Ordre dont il a laissé quatre volumes in-folio, d'imprimés et de la matière pour un cinquième qui va jusqu'en l'an 1157.

Le premier jour de décembre de cette année (1707), après avoir célébré la sainte Messe, il partit pour aller à l'abbaye de Chelles et sur le chemin il se trouva attaqué d'une suspension d'urine; il ne laissa pas que de continuer son chemin. Là, son mal ne fut pas connu; il y resta néanmoins huit jours parce qu'on espérait que son mal se guérirait. On fut obligé de le rapporter et il fallut en venir à la sonde qui le soulagea, mais bien tard.

Enfin, soit qu'il ait été blessé, soit que le séjour de l'urine eût gâté les conduits, on ne pouvait introduire la sonde qu'avec un grand danger en sorte qu'on était obligé de la lui laisser incessamment, ce qui lui causait une grande contrainte car il ne pouvait pas absolument se remuer. La crainte de l'augmentation de la fièvre fit qu'on lui interdit toute nourriture solide. Il

n'est pas concevable combien il souffrit tout ce temps-là, mais avec une patience angélique, toujours appliquée à Dieu, et se réjouissant d'être attaché à la croix avec son Sauveur, ne manquant à rien de son office, s'entretenant en prières, ou avec de saintes lectures.

Cependant, la ville était inquiète, les personnes même de la première qualité le venaient visiter ou y envoyaient assidûment. On faisait faire des prières partout pour sa santé et sa maladie augmenta beaucoup vers le 20. Il reçut les sacrements avec une piété toute singulière le vingt et un et communia encore la nuit de Noël et le 27, jour de sa mort, il passa la dernière nuit et le jour suivant dans une application à Dieu continuelle, accablé de douleurs pour le corps, mais qui ne faisaient qu'augmenter la ferveur de son esprit, et enfin rendit son âme à Dieu, en le priant et le louant sur les cinq heures du soir. Toute la communauté y était présente en prières et en larmes. Il s'y trouva aussi plusieurs personnes du dehors, entre autres M. Le Pelletier, ministre d'État.

On n'a jamais vu de funérailles si solennelles pour la piété et les gens de toute condition qui s'y trouvèrent. Il y avait des religieux de tous les Ordres qui y assistèrent avec des abbés réguliers, ensuite plusieurs ecclésiastiques, des gens de robe, des autres, et toutes ces personnes voulurent avoir des cierges et marcher processionnellement au convoi, en chantant comme les Religieux, mêlant leurs voix et leurs larmes ensemble.

Il fut enterré de cette sorte le vingt-huit en la grande chapelle de Notre-Dame au haut de la première arcade en entrant à main droite auprès de la muraille.

Le lendemain le concours de toutes sortes de personnes augmenta. On dit des messes pour lui aux trois autels de la grande chapelle et dans l'église depuis le matin jusqu'à midi. On fut obligé d'ajouter trois rangs de bancs dans le chœur où se trouvaient des religieux de tous les ordres, deux ou trois généraux d'ordre, des abbés, des conseillers d'État, etc. Enfin, personne n'épargna rien pour témoigner la vénération que l'on avait pour ce saint homme.

On fit ensuite des prières dans les autres églises, ce qui se communiqua dans les provinces où l'on fit des services solennels. Mais cela n'est pas de notre sujet.

On a imprimé beaucoup de choses pour sa mémoire. Le Pape ayant appris sa mort en pleura aussi bien que plusieurs autres

prélats. Sa Sainteté fit écrire qu'on lui ferait plaisir de mettre son corps en un lieu de distinction avec une inscription qui le marquât. Cependant, jusqu'à présent, cela n'a pas été exécuté. On s'est contenté de mettre sur sa fosse, comme sur celle des autres, une petite pierre en carré avec ces mots :

27 Decembris 1707

Extrait du *Nécrologe des religieux de la Congrégation de Saint-Maur* décédés à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés publié par l'abbé J.-B. VANEL. — Notice écrite par Dom Thierry Ruinart.

II. — Liste chronologique des principaux écrits de Dom Mabillon

1°) *Officia propria regalis monasterii Sancti Petri Corbeiensis ordinis Sancti Benedicti congregationis Sancti Mauri ad limam Breviarii monastici exposita.* In-12, Paris.

Réédité en 1677, sous le titre suivant :

Hymni in laudem S. Adalhardi et S. Bathildae reginae, officia Ecclesiae Corbeiensis propria vel nova edita, vel vetera emendata, quae omnia in unum collecta typis vulgata sunt ad ejusdem Ecclesiae usum. In-8, Paris, 1677.

2°) *Gallia Hispaniae infelix anni initium felicem Annae Austriae exitum moerens nuntiat.* 20 janvier 1666.

Imprimé sous le titre de :

Galliae ad Hispaniam lugubre nuntium ob mortem reginae Galliarum Annae Austriae. In-4°, Paris, Billaine, 1667.

3°) *Sancti Bernardi, Abbatis priorii Clarevallensis opera omnia, post Horatium denuo recognita, aucta et in meliorem ordinem digesta, necnon novis praefationibus, notis et observationibus, indicibusque copiosissimis locupletata et illustrata.* 2 vol. in-f°, Paris, chez Frédéric Lionard, 1667.

4°) *Acta Sanctorum Ordinis Benedicti in saeculorum classes distributa.* 9 vol. in-f°, 1668-1701.

Commencée en 1668, cette publication de neuf volumes devait être achevée par un dixième qui demeura manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Germain des Prés.

5°) *Dissertatio de Pane Eucharistico Azymo et Fermentato.* In-8, Paris, 1674.

6°) *Vetera analecta, sive collectio aliquot operum et opusculorum, cum Itinere germanico adnotationibus et disquisitionibus Johannis Mabillon.* 4 vol. in-8, Paris, Billaine. — Se suivant en 1675, 1676, 1682 et 1685.

7º) *Animadversiones in Vindicias Kempenses a R. P. canonico regulari congregationis gallicanae adversus dom P. Delfau, mon. bened. congreg. S. Mauri.* In-8, Paris, 1677.

8º) *Praefatio dedicatoria operum Sancti Augustini ad regem Ludovicum XIV.*

9º) *De re Diplomatica libri VI, in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum; quidquid ad sigilla, monogrammata, subscriptiones ac notas chronologicas; quidquid inde ad antiquariam, historicam, forensemque disciplinam pertinet, explicatur et illustratur. Accedunt commentarius de antiquis regum Francorum palatiis, veterum scripturarum varia specimina, tabulis LX comprehensa, nova ducentorum et amplius monumentorum collectio. Opera et studio domni Johannis Mabillon, presbyteri et monachi ordinis S. Benedicti e congregatione S. Mauri.* In-fº, Paris, Billaine, 1681.

Complété plus tard par :

Librorum De re diplomatica Supplementum in quo archetypa in his libris pro regulis proposita, ipsaeque regulae confirmantur, novisque speciminibus et argumentis asseruntur et illustrantur. Opera et studio domni Johannis Mabillon, presbyteri et monachi ordinis S. Benedicti. In-fº, Paris, 1704.

10º) *Méthode pour apprendre l'histoire.* In-12, Paris, 1684.

11º) *Lettre à un de ses amis sur le premier Institut de l'abbaye de Remiremont.* In-4º, Paris, 1684.

12º) *De Liturgia gallicana libri III in quibus veteris missae, quae ante annos mille apud Gallos in usu erat, forma, ritusque eruuntur ex antiquis monumentis, lectionario gallicano hactenus inedito, cum tribus missalibus Thomasianis quae integra referuntur. Accedit disquisitio de cursu gallicano, seu de divinatorum officiorum origine et progressu in Ecclesiis gallicanis.* In-4º, Martin et Boudot, Paris, 1685.

13º) *Museum italicum seu collectio veterum Scriptorum ex bibliothecis Italicis eruta a d. Johanne Mabillon. et d. Michaelae Germain.* Tomus primus in duas partes distinctus. Prima pars complectitur eorundem iter Italicum litterarium; altera vero

varia Patrum opuscula et veterum monumenta cum Sacramentario et Poenitentiali Gallicano. In-4°, Paris, 1687.

Le tome II parut en 1689, sous le titre :

Musei Italici tomus secundus, complectens antiquos libros rituales Sanctae Romanae Ecclesiae cum commentario praevio in Ordinem Romanum.

14°) *Réponse des Religieux Bénédictins de la province de Bourgogne à un écrit des Chanoines Réguliers de la même province touchant la préséance dans les États.* In-4°, Paris, 1687.

— *Réplique des Religieux Bénédictins de la même province de Bourgogne au second écrit des Chanoines Réguliers de la même province.* In-4°, Paris, 1687.

15°) *Traité où l'on réfute la nouvelle exposition que quelques auteurs donnent aux mots de Messe et de Communion, qui se trouvent dans la Règle de Saint-Benoît.* In-12, Paris, 1689.

16°) *Traité des Études monastiques, divisé en trois parties, avec une liste des principales difficultés qui se rencontrent en chaque siècle dans la lecture des originaux et un catalogue des livres choisis pour composer une bibliothèque ecclésiastique.* 2 vol. in-12, Paris, 1692.

Avec comme complément :

De Monasticorum studiorum ratione ad juniores Congregationis Sancti Mauri monachos D. J. Mabillonius.

17°) *Lettre Circulaire écrite par D. J. Mabillon au nom de la Mère Prieure du Monastère du Saint-Sacrement, sur la mort de Madame de Blémur.* 1696.

18°) *Règle de N. B. P. S. Benoît avec les statuts de Messire Étienne de Poncher, évêque de Paris, pour l'abbaye royale de Chelles et autres du même diocèse et du même ordre.* In-18, Paris, 1697.

19°) *Eusebii Romani ad Theophilum Gallum de cultu Sanctorum ignotorum.* In-4°, Paris, 1698.

Complété par :

Fr. J. Mabillon commonitoria Epistola ad Claudium Estiennot, Procuratorem generalem Congregationis S. Mauri in Curia Romana, super Epistola de Cultu Sanctorum ignotorum. In-4°, Paris, 1698.

Et par :

Lettre d'un Bénédictin à Monseigneur l'évêque de Blois, touchant le discernement des anciennes reliques, au sujet d'une dissertation de M. Thiers contre la Sainte Larme de Vendôme. In-4°, Paris, 1700.

20°) *Sancti Bernardi de consideratione libri quinque ad Eugenium tertium jussu Clementis XI Pontif. Max. editi.* In-8, Paris, 1701.

21°) *Discours sur les anciennes sépultures de nos rois dans les « Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres »* (tome II, 1717).

22°) *La mort chrétienne sur le modèle de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de plusieurs Saints et grands personnages de l'antiquité, le tout extrait des originaux, par un R. P. de la Congrégation de Saint-Maur.* In-12, Paris, 1712.

23°) *Annales Ordinis Sancti Benedicti Occidentalium Monachorum Patriarchae, in quibus non modo res monasticae, sed etiam ecclesiasticae historiae non minima pars continetur.* 6 volumes in-f°.

(Quatre premiers tomes seulement publiés par Dom Mabillon en 1703, 1704, 1706 et 1707.)

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	IX
CHAPITRE I. — L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS, CHEF-LIEU DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.....	
— II. — LA SCIENCE AU SERVICE DE DIEU ET DE L'ÉGLISE CHEZ LES MAURISTES. — L'OR- GANISATION DES ÉTUDES PAR DOM TAR- RISSE	I 6
— III. — LA VIE RELIGIEUSE ET STUDIEUSE A SAINT- GERMAIN DES PRÉS.....	14
— IV. — LA VIE DE DOM MABILLON	19
— V. — LES PRINCIPAUX ARTISANS DU GRAND ATE- LIER D'ÉRUDITION.....	30
— VI. — L'ÉRUDITION DE MABILLON	40
— VII. — L'HISTOIRE « A LA BÉNÉDICTINE »	49
— VIII. — L'ŒUVRE DU GRAND OUVRIER.....	54
— IX. — PAR LES ROUTES DE FRANCE, D'ALLEMA- GNE ET D'ITALIE	64
— X. — CONTROVERSES ET POLÉMIQUES	87
— XI. — LA BATAILLE ENTRE L'ABBÉ DE RANCÉ ET DOM MABILLON AU SUJET DES ÉTUDES MONASTIQUES	101

CHAPITRE XII. — L'ÉDITION BÉNÉDICTINE DES ŒUVRES DE SAINT AUGUSTIN ET SES VICISSITUDES..	116
— XIII. — LES AFFAIRES DES CHANOINES DE BOURGO- GNE ET DES CHANOINESSES DE REMIRE- MONT.....	125
— XIV. — L'INDUSTRIE ROMAINE DES FAUSSES RELI- QUES ET LA LETTRE D'EUSÈBE.....	131
— XV. — LA GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE BOUR- BON. UN FAUSSAIRE REPENTI ET DES EXPERTS IMPÉNITENTS.....	139
— XVI. — UN SAINT MOINE.....	148
— XVII. — DANS LA TOMBE.....	158
APPENDICE I. — NOTICE NÉCROLOGIQUE DE DOM JEAN MABILLON.....	167
— II. — LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE DOM MABILLON.....	172

BOOK DAMAGE SLIP

☒ THIS BOOK IS IN POOR CONDITION.

☐ THIS BOOK HAS BEEN MUTILATED
AS FOLLOWS

REFERRED TO BOOK SELECTOR ON

(date)

ACTION TAKEN:

☐ RETURNED TO STACKS (REORDERED)

☐ RETURNED TO STACKS (NO
DECISION)

☒ RETURNED TO STACKS (NOT RE-
ORDERED) Reason:

UCL 731

4705

.M12D4

Deries

1203951

Un moine et un savant
dom Jean Mabillon...

JAN 19 1967

JAN 19 1967

Research
Jordy Bell

Ellen Ross

1203951

